RB931.8

Library

of the

University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/premieresecondep07rous

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

LETTRES

DIVERSES.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 mai 1766.

M. Lucadou aura pu vous marquer, monsieur, combien j'étois en peine de vous; & votre lettre du 28 avril m'a tiré d'une grande inquiétude: Je suis dans la plus grande joie du projet que vous avez formé de me venir voir cette année; je suis fâché seulement que ce soit trop tard, pour jouir des charmes du lieu que j'habite: il est délicieux dans cette saison; mais en novembre il sera triste, il aura grand besoin que vous veniez en égayer l'habitant. Il faudra prévenir M. du Peyrou de votre voyage, au cas qu'il ait quelque chose à m'envoyer. J'aurois souhaité que vous pussiez venir ensemble, pour

que le voyage fût plus agréable à tous les deux. Mais je trouverai mon compte à vous voir l'un après l'autre. Je ferai tout entier à chacun des deux, & j'aurai deux fois du plaiſir.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous, les loix & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Geneve ne redevînt une république ; mais, meſſieurs, puiſque les tourmens que votre ſort futur donne à mon cœur, ſont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en penſant à vos affaires le moins qu'il eſt poſſible. Vous avez publié que je voulois écrire l'hiſtoire de la médiation. Je ſerois bien aiſe ſeulement d'en ſavoir l'hiſtoire : mais mon intention n'eſt aſſurément pas de l'écrire ; & quand je l'écrirois, je me garderois de la publier. Cependant, ſi vous voulez me raſſembler les pieces & mémoires qui regardent cette affaire, vous ſentez qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils me ſoient jamais indifférens ; mais gardez-les pour les apporter avec vous, & ne m'en envoyez plus par la poſte : car

les ports en ce pays ſont ſi exorbitans, que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici, 4 liv. 10 ſols de France. Au reſte, je vous préviens pour la derniere fois, que je ne veux plus faire ſouvenir le public que j'exiſte, & que de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je ſuis en repos; je veux tâcher d'y reſter. Par une ſuite du deſir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'eſt poſſible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre correſpondance, & pour quoi que ce puiſſe être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à perſonne, ſi ce n'eſt pour les commiſſions dont votre amitié me permet de vous charger.

Je voudrois bien que votre aſſocié, que je ſalue, eût le temps d'en faire une avant votre départ. J'ai perdu preſque tous mes microſcopes; & ceux qui me reſtent ſont ternis & incommodes, en ce qu'il me faudroit trois mains pour m'en ſervir, une

pour tenir le microſcope, une autre pour tenir la plante en état à ſon foyer, & la troiſieme pour ouvrir la fleur avec une pointe, & en tenir les parties ſoumiſes à l'inſpection. N'y auroit-il point moyen d'avoir un microſcope auquel on pût attacher l'objet dans la ſituation qu'on voudroit, ſans avoir beſoin de le tenir, afin d'avoir au moins une main libre, & que l'objet ne vacillât pas tant ? Les ouvriers de Londres ſont ſi exorbitamment chers, & je ſuis ſi peu à portée de me faire entendre, que je crois qu'il y auroit à gagner de toutes manieres, à faire faire mes petits inſtrumens à Geneve, ſur-tout ſous des yeux comme ceux de M. Deluc. Il faudroit pluſieurs verres au microſcope, & tous extrêmement polis. Il me manque auſſi quelques livres de botanique ; mais nous ferons à temps d'en parler quand vous ſerez ſur votre départ, de même que de quelques commiſſions pour Paris, où je ſuppoſe que vous paſſerez, à moins que vous n'aimiez mieux vous embarquer à Bordeaux.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ſes amis, une lettre à moi adreſſée, où l'arrogance & la brutalité ſont portées à leur comble, & où il s'applique avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureuſement, la ſienne eſt ſi mal-adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne ſert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La ſotte hauteur que ce pauvre homme affecte, eſt un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il eſt ſi bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il ſe tourmente de moi.

L'homme dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, a placé *O* fils, chez l'homme de *B*, qui va près de *C*. Vous comprenez de quelles commiſſions ce petit barbouillon peut être chargé; j'en ai prévenu *D*.

Vos offres au ſujet de l'argent qui eſt chez Mad. Boy de la Tour, ſont aſſurément très-obligeantes; le mal que j'y vois

eſt, qu'elles ne ſont pas acceptables. On ne place point au dix pour cent ſur deux têtes. Sur celle de Mlle. le Vaſſeur, paſſe : cela ſe peut accepter. A cette condition, je vous enverrai le billet pour retirer cet argent ; ou bien nous arrangerons ici cette affaire à votre voyage. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 28 juin 1766.

JE vois, monſieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euſſe adreſſée par vos correſpondans ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame ; mais ma ſituation me force à me borner pour vous, à des ſoupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de riſquer des conſeils ſur votre conduite, dont le mauvais

ſuccès me feroit gémir toute ma vie, ſi les choſes venoient à mal tourner; & je ne vois pas aſſez clair dans les ſecrettes intrigues qui décideront de votre ſort, pour juger des moyens les plus propres à vous ſervir. Le vif intérêt même que je prends à vous, vous nuiroit ſi je le laiſſois paroître; & je ſuis ſi infortuné, que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéreſſe. J'ai fait ce que j'ai pu, monſieur; j'ai mal réuſſi, je réuſſirois plus mal encore; & puiſque je vous ſuis inutile, n'ayez pas la cruauté de m'affliger ſans ceſſe dans cette retraite; & par humanité, reſpectez le repos dont j'ai ſi grand beſoin.

Je ſens que je n'en puis avoir tant que je conſerverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choſes affligeantes; & d'autres raiſons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correſpondance, même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement, & j'attends avec la plus vive impatience, la viſite que vous me pro-

mettez ; mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même ; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps, M. du Peyrou, afin que s'il a quelque choſe à m'envoyer, il vous le remette ; & en paſſant à Paris, vous m'obligerez auſſi d'y voir M. Guy, chez la veuve Duchesne, afin qu'il vous remette ce qu'il y a d'imprimé de mon dictionnaire de muſique, & que j'en aie par vous des nouvelles ; car je n'en ai plus depuis longtemps. Mon cher monſieur, je ne ſerai tranquille que quand je ſerai oublié ; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis ; n'en parlez plus du tout à *G*, vous avez vu comment il me rend juſtice ; je n'en attends plus que de la poſtérité parmi les hommes, & de Dieu qui voit mon

cœur dans tous les temps. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A Mad. la marquiſe DE *VERDELIN.*

A Wootton, août 1766.

J'AI attendu, madame, votre retour à Paris, pour vous répondre, parce qu'il y a, pour écrire des provinces d'Angleterre, dans les provinces de France, des embarras que j'aurois peine à lever d'ici.

Vous me demandez quels ſont mes griefs contre M. Hume. Des griefs ? Non, madame, ce n'eſt pas le mot. Ce mot propre n'exiſte pas dans la langue françoiſe; & j'eſpere pour l'honneur de l'humanité, qu'il n'exiſte dans aucune langue.

M. Hume a promis de publier toutes les pieces relatives à cette affaire. S'il tient parole, vous verrez dans la lettre que je lui ai écrite le 10 juillet, les détails que vous demandez, du moins aſſez

pour que le reſte ſoit ſuperflu. D'ailleurs, vous voyez ſa conduite publique depuis ma derniere lettre; elle parle aſſez clair, ce me ſemble, pour que je n'aie plus beſoin de rien dire.

Je vous dois cependant, madame, d'examiner ce que vous m'alléguez à ce ſujet.

Que la fauſſe lettre du roi de Pruſſe ſoit de M. d'Alembert, ami de M. Hume, ou de M. Walpole, ami de M. Hume, ce n'eſt pas au fond de cela qu'il s'agit. C'eſt de ſavoir, quel que ſoit l'auteur de la lettre, ſi M. Hume en eſt complice. Vous voulez que Mad. du Defand ait travaillé à cette lettre; à la bonne heure: mais deux autres écrits, mis ſucceſſivement dans les mêmes papiers & de la même main, ne ſont ſûrement pas de celle d'une femme; & quant à M. Walpole, tout ce que je puis dire eſt, qu'il faut aſſurément que je me connoiſſe mal en ſtyle, pour avoir pu prendre le françois d'un Anglois, pour le françois de M. d'Alembert.

Votre objection tirée du caractere connu de M. Hume, eſt très-forte, & m'étonnera toujours. Il n'a pas fallu moins que ce que j'ai vu & ſenti d'oppoſé, pour le croire. Tout ce que je peux conclure de cette contradiction, eſt qu'apparemment M. Hume n'a jamais haï que moi ſeul : mais auſſi quelle haine, quel art profond à la cacher & à l'aſſouvir ! Le même cœur pourroit-il ſuffire à deux paſſions pareilles ?

On vous marque que j'ai voué à M. Hume une haine implacable, parce qu'il veut me déshonorer en me forçant d'accepter des bienfaits. Savez-vous bien, madame, ce que milord Maréchal, à qui vous me renvoyez, eût fait, ſi on lui eût dit pareille choſe ? Il eût répondu que cela n'étoit pas vrai, & n'eût pas même daigné m'en parler.

Tout ce que vous ajoutez ſur l'honneur que m'eût fait une penſion du roi d'Angleterre, eſt très-juſte. Il eſt ſeulement étonnant que vous ayez cru avoir beſoin de me dire ces choſes là. Pour vous prouver, madame, que je penſe

exactement comme vous sur cet article; je vous envoie ci-jointe la copie d'une lettre que j'écrivis, il y a trois mois, à M. le général Conway, & dans laquelle j'étois même fort embarrassé, sentant déjà les trahisons de M. Hume, & ne voulant cependant pas le nommer. Il ne s'agit pas de savoir si cette pension m'eût été honorable, mais si elle l'étoit assez pour que je dusse l'accepter à tout prix, même à celui de l'infamie.

Quand vous me demandez quel est le sujet qui ose solliciter son maître pour un homme qu'il veut avilir, vous ne voyez pas qu'il faisoit de cette sollicitation, son grand moyen pour m'accuser bientôt de la plus noire ingratitude. Si M. Hume eût travaillé publiquement à m'avilir lui-même, vous auriez raison; mais il ne faut pas supposer qu'il exécutoit avec bêtise, un projet si profondément médité. Cette objection seroit bonne encore, si, connu depuis long-temps de M. Hume, j'avois été inconnu du roi d'Angleterre & de sa cour; mais votre

lettre même dit le contraire. Cette affaire ne pouvoit tourner, comme elle a fait, qu'à l'avantage de M. Hume. Toute la cour d'Angleterre dit maintenant : *ce pauvre homme ! Il croit que tout le monde lui reſſemble ; nous y avons été trompés comme lui.*

Dans le plan qu'il s'étoit fait, & qu'il a ſi pleinement exécuté, de paroître me ſervir en public avec la plus grande oſtentation, & de me diffamer enſuite avec la plus grande adreſſe, il devoit écrire & parler honorablement de moi. Vouliez-vous qu'il allât dire du mal d'un homme pour lequel il affectoit tant d'amitié ? C'eût été ſe contredire, & jouer très-mal ſon jeu. Il vouloit paroître avoir été pleinement ma dupe. Il préparoit l'objection que vous me faites aujourd'hui.

Vous me renvoyez ſur ce que vous appellez mes griefs, à milord Maréchal pour en juger. Milord Maréchal eſt trop ſage pour vouloir, d'où il eſt, voir mieux que moi ce qui ſe paſſe où je ſuis ; & quand un homme entre quatre yeux,

m'enfonce à coups redoublés un poignard dans le ſein, je n'ai pas beſoin, pour ſavoir s'il m'a touché, de l'aller demander à d'autres.

Finiſſons pour jamais ſur ce ſujet, je vous ſupplie. Je vous avoue, madame, toute ma foibleſſe. Si je ſavois que M. Hume ne fût pas démaſqué avant ſa mort, j'aurois peine à croire encore à la Providence.

Je me fais quelque ſcrupule de mêler dans une même lettre, des ſujets ſi diſparates; mais cette atteinte de goutte que vous avez ſentie, mais les incommodités de vos enfans ne me permettent pas de ne vous rien dire ici, d'eux & de vous. Quant à la goutte, il n'eſt pas naturel qu'elle vous maltraite beaucoup à votre âge, & j'eſpere que vous en ſerez quitte pour un reſſentiment paſſager; mais je n'enviſage pas de même cette humeur ſcrophuleuſe, qui paroît avoir été tranſmiſe à vos enfans par leur pere; l'âge pubere les guérira, comme je l'eſpere, ou rien ne les guérira; & dans ce dernier cas, je vois une raiſon de plus, de combler les

vœux d'un honnête homme, qui a toute votre eſtime & qui mérite tout votre attachement. Vos filles, malgré leur mérite, leur naiſſance & leur bien, ſe marieront peut-être avec peine, & peut-être aurez-vous vous-même quelque ſcrupule de les marier. Ah, madame! les races de gens de bien ſont ſi rares ſur la terre: voulez-vous en laiſſer éteindre une? A la place des ſimples & vrais ſentimens de la nature, qu'on étouffe, on a fourré dans la ſociété, je ne ſais quels raffinemens de délicateſſe, que je ne ſaurois ſouffrir. Croyez-moi, croyez-en votre ami, & l'ami de toutes choſes honnêtes: mariez-vous, puiſque votre âge & votre cœur le demandent; l'intérêt même de vos filles ne s'y oppoſe pas. Vos enfans des deux parts auront les biens de leurs peres, & ils auront de plus les uns dans les autres, un appui que vous rendrez très-ſolide, par l'attachement mutuel que vous leur ſaurez inſpirer. Mon intérêt auſſi ſe mêle à ce conſeil, je vous l'avoue. Je ſens & j'ai grand beſoin de ſentir qu'on n'eſt pas

tout-à-fait miſérable, quand on a des amis heureux. Soyez-le l'un & l'autre, & l'un par l'autre; qu'au milieu des afflictions qui m'accablent, j'aie la conſolation de ſavoir que j'ai deux amis unis & fideles, qui parlent quelquefois avec attendriſſement, de mes miſeres. Elles m'en ſeront moins rudes à ſupporter. J'aime à enviſager comme faite, une choſe qui doit ſe faire. Permettez-moi de vous conſeiller, lorſque vous ſerez dans votre nouveau ménage, de bien choiſir ceux à qui vous accorderez l'entrée de votre maiſon: qu'elle ne ſoit pas ouverte à tout le monde, comme la plupart des maiſons de Paris: ayez un petit nombre d'amis ſûrs, & tenez-vous-en à leur commerce. Ayez-en, ſi vous voulez, qui aient de la littérature; cela jette de l'agrément dans la ſociété: mais point de gens de lettres de profeſſion, ſur toute choſe; jamais aucun auteur, quel qu'il ſoit. Souvenez-vous de cet avis, madame, & ſoyez ſûre que ſi vous le négligez, vous vous en trouverez mal tôt ou tard.

Je

Je n'ai pas la force d'étendre jusqu'à vous, ma résolution de ne plus écrire : c'est une résolution que j'avois pourtant prise, mais qu'il est impossible à mon cœur d'exécuter. Je vous écrirai quelquefois, madame, mais rarement peut-être. Je voudrois qu'en cela, vous ne m'imitassiez pas. Je ne dois pas vous affliger, & vous pouvez me consoler. Je vous prie de ne remettre vos lettres, ni à M. Coindet, ni à personne, mais de les envoyer vous-même sous l'adresse ci-jointe, exactement suivie, sans que mon nom y paroisse en aucune façon. En prenant soin de faire affranchir les lettres jusqu'à Londres, elles parviendront sûrement, & personne ne les ouvrira que moi. Mais il faut tâcher, par économie, d'éviter les paquets, & d'écrire plutôt des lettres simples sur d'aussi grand papier qu'on veut ; car, quelque grosse que soit une lettre simple, elle ne paie que pour simple : mais la moindre enveloppe renchérit le port exorbitamment. Le dernier paquet de M. Coindet m'a coûté six francs

de port. Je ne les ai pas regrettés assurément ; ce paquet contenoit une lettre de vous. Mais en tout ce qui peut se faire avec économie, sans que la chose aille moins bien, je suis dans une position qui m'en rend le soin très-utile. Au reste, je ne sais pas qui peut vous avoir dit que j'étois à vingt-cinq lieues de Londres ; j'en suis à cinquante bonnes, & j'ai mis quatre jours à les faire, avec les mêmes chevaux à la vérité. Recevez, madame, les salutations de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. Marc-Michel REY.

A Wootton, août 1766.

JE reçois, mon cher compere, avec grand plaisir, de vos nouvelles. L'impossibilité de trouver nulle part, ce repos après lequel mon cœur soupire inutilement, m'eût fait un scrupule de vous donner des miennes, pour ne pas vous affliger. D'ailleurs, voulant me recueillir

en moi-même, autant qu'il eſt poſſible, & ne plus rien ſavoir de ce qui ſe paſſe dans le monde par rapport à moi, j'ai rompu tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité. Cela fera que je vous écrirai plus rarement déſormais; mais ſoyez ſûr que mon attachement pour vous, & pour tout ce qui vous appartient, eſt toujours le même; & que ce ſeroit une grande conſolation pour moi dans la vieilleſſe, qui s'approche au milieu d'un cortege de douleurs de toute eſpece, d'embraſſer ma chere filleule avant ma mort.

J'ai ſu que vous aviez eu auſſi quelques affaires déſagréables. J'en étois en peine; & je vous aurois écrit à ce ſujet, ſi vous ne m'aviez prévenu. J'augure, ſur ce que vous ne m'en dites rien, que tout cela n'a pas eu des ſuites, & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais mon amitié pour vous, ne me permet pas de vous taire mon ſentiment ſûr ces ſortes d'affaires. Tandis que vous commenciez & que vous aviez beſoin de mettre, pour ainſi dire, à la loterie, il vous convenoit de

courir quelques risques pour vous avancer ; mais maintenant, que votre maison est bien établie, que vos affaires, comme je le suppose, sont en bon état, ne les dérangez pas par votre faute ; jouissez en paix, de la fortune dont la Providence a béni votre travail ; & au lieu d'exposer le bien de vos enfans & le vôtre, contentez-vous de l'entretenir en sûreté, sans plus vous permettre d'entreprises hasardeuses. Voilà, mon cher compere, un conseil de l'amitié, & je crois, de la raison. Si vous trouvez qu'il soit à votre usage, profitez-en.

Vos gazettes disent donc que M. Hume est mon bienfaiteur, & que je suis son protégé. Que Dieu me préserve d'être souvent protégé de la sorte, & de trouver en ma vie encore un pareil bienfaiteur ! Je présume que cet article n'est que préparatoire, & qu'il en suivra bientôt un second aussi véridique, aussi humain, aussi juste. Qu'importe, mon cher compere ? Laissons dire, & M. Hume, & les plénipotentiaires, & les puissances, & les

gazetiers, & le public, & tout le monde. Qu'ils crient, qu'ils m'outragent, qu'ils m'insultent, qu'ils disent & fassent tout ce qu'ils voudront : mon ame, en dépit d'eux, restera toujours la même ; il n'est pas au pouvoir des hommes de la changer. Le public désormais est mort pour moi. Je vous prie, quand vous m'écrirez, de ne me reparler jamais de ce qu'on y dit.

Mrs. Becket & de Hondt ne m'ont point parlé de la pension de Mlle. le Vasseur ; & comme l'année n'est pas écoulée, cela ne presse pas : mais je vous prie de ne vous servir jamais de ces messieurs, pour me rien envoyer, ni pour rien qui me regarde. J'ai senti dans plus d'une affaire, l'influence que M. Hume a sur eux. Il vient de m'en arriver une qui mérite d'être contée. M. du Peyrou ayant jugé à propos de m'envoyer mes livres, je l'avois prié de les adresser à ces messieurs, qui s'étoient offerts. Ayant une collection considérable d'estampes, dont les droits, exigés à la rigueur, auroient passé mes ressources, je les priai de tâcher

de faire mitiger le droit; d'autant plus que la moitié de mes eſtampes ne valant pas ce droit, j'aimerois mieux les abandonner que de le payer ſans rabais. Ces meſſieurs promettent de faire de leur mieux. Ils reçoivent mes livres, & outre quinze livres de port, en prennent quinze autres chez mon banquier, pour les frais de douane, gardent & fouillent les livres tant qu'il leur plait, ſans me rien marquer de leur arrivée; m'envoient enfin ſans avis, un ballot que je les avois priés de m'envoyer ſi-tôt que les miens arriveroient. J'ouvre ce ballot, où mes eſtampes étoient. Je trouve les porte-feuilles vuides, & pas une ſeule eſtampe, ni petite ni grande, ſans qu'ils aient même daigné me marquer ce qu'ils en avoient fait. Ainſi j'ai quinze louis de port, autant de douane, ſans ſavoir ſur quoi, & pour cent louis d'eſtampes perdues, ſans qu'il m'en reſte une ſeule. (1) Je ne ſais ſi les livres

(1) Ces eſtampes déplacées des porte-feuilles qui les contenoient, ſe ſont retrouvées dans un autre ballot.

que vous avez vus, doivent payer à Londres mille écus de douane; mais je sais bien que si je les revends, comme il le faut bien, je n'en retirerai pas la moitié de cette somme. Il y a un seul article d'une livre sterling (c'est près d'un louis) pour une vieille guittare sourde, brisée, & pourrie, qui m'a coûté six francs de France, & dont je ne les retrouverai jamais. Cela ne se feroit pas à Alger; mais cela se fait à Londres, graces aux bons soins de ces messieurs. Si je laisse long-temps mes livres dans leur magasin, & s'ils me font payer à proportion pour l'entrepôt, ne le pouvant pas, je serai forcé de leur laisser mes livres : ainsi j'aurai perdu par leurs bons soins, tous mes livres, toutes mes estampes, & trente louis d'argent comptant. Que dites-vous de cela? Je crois que ces messieurs sont par eux-mêmes de fort honnêtes gens; mais je crois aussi qu'à mon égard, ils cedent trop à l'instigation d'autrui : c'est pourquoi je veux n'avoir avec eux, si je puis, aucune sorte d'affaires, de peur de m'en trouver tou-

jours plus mal. Je chercherai, ſi vous y conſentez, à me prévaloir ſur vous, dès trois cents francs de Mlle. le Vaſſeur, ſoit par lettre de change, ſoit en vous envoyant d'Angleterre, ſon reçu, en échange duquel vous en donnerez l'argent à celui qui vous le remettra.

Je dois avoir parmi mes livres, un exemplaire ſur la muſique du *Devin du village*. Si vous perſiſtez à vouloir le faire graver, je pourrois corriger cet exemplaire & vous l'envoyer; mais il faut du temps, non-ſeulement pour attendre l'occaſion, mais pour le faire venir de Londres; parce qu'il faut que je donne commiſſion à quelqu'un de confiance d'ouvrir la balle où il eſt, pour l'en tirer & me l'envoyer: ce qui ne peut ſe faire avant cet hiver. Je ſuis très-fâché que vous publiiez *la Reine fantaſque*, parce que cela peut faire encore des tracaſſeries déſagréables pour vous & pour moi.

Guy m'a écrit au ſujet du *Dictionnaire de muſique*: il ſe plaint de vous & de vos propoſitions, qu'il trouve déraiſonna-

bles. Je lui ai répondu qu'il fît comme il l'entendroit ; que je vous aimois fort tous les deux ; mais que des affaires de libraire à libraire, je ne m'en mêlerois de mes jours. Mille tendres ſalutations à Mad. Rey. J'embraſſe la chere petite & ſon cher papa.

Voici une adreſſe dont il faut vous ſervir déſormais, quand vous m'écrivez. Ne faites point d'enveloppe ; & quoique mon nom ne paroiſſe point ſur la lettre, ſoyez ſûr que perſonne ne l'ouvrira que moi, & qu'elle me parviendra ſûrement, pourvu que vous ſuiviez exactement l'adreſſe, & que vous affranchiſſiez juſqu'à Londres ; ſans quoi, les lettres pour les provinces d'Angleterre reſtent au rebut.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 16 août 1766.

Je ſuis extrêmement en peine de vous, monſieur, n'ayant point de vos nouvelles depuis le 21 juin. Je vous ai marqué, il eſt vrai, que je ne vous écrirois pas; mais comme vous n'étiez pas dans le même embarras que moi, je me flattois que mon ſilence ne produiroit pas le vôtre; & j'eſpere au mōins, puiſque vous ne m'avez rien écrit de contraire à la promeſſe que vous m'avez faite, de me venir voir cet automne, que cette promeſſe ſera exécutée. Ainſi je vous attends au mois de novembre, fâché ſeulement que vous ne preniez pas une meilleure ſaiſon.

Je vous prie de voïr, en paſſant à Lyon, Mad. Boy de la Tour ma bonne amie, & ſa chere fille, & de m'apporter amplement de leurs nouvelles. Apprenez-

moi le rétabliſſement de la premiere, & le bonheur de la ſeconde dans ſon mariage; rien ne manquera à mon plaiſir en vous embraſſant. Aſſurez-les de ma tendre & conſtante amitié pour elles, & dites-leur que vous leur expliquerez à votre retour, pourquoi je ne leur ai point écrit, moi qui penſe continuellement à elles, & pourquoi je n'écris plus à perſonne, hors les cas de néceſſité.

Vous ne manquerez pas, je vous prie, en paſſant à Paris, de voir Mad. la veuve Ducheſne libraire, & M. Guy, à qui je compte envoyer une lettre pour vous, où je raſſemblerai ce que je peux avoir à vous dire d'ici à ce temps là, concernant votre voyage. En attendant, je vous préviens de ne donner votre confiance à perſonne à Londres, ſur ce qui me regarde; mais de remettre, s'il ſe peut, les affaires que vous pourriez avoir dans cette capitale, à votre retour, où vous pourrez auſſi m'y rendre des ſervices. Je vous prie auſſi de ne m'amener perſonne de Londres, qui que ce puiſſe

être, & quelque prétexte qu'ils puiſſent prendre pour vous accompagner. Il ſuffira que vous preniez pour la route, un domeſtique qui ſache la langue. Je ne vois pas que vous puiſſiez vous en paſſer; car dans la route, ni dans cette contrée, perſonne ne ſait un ſeul mot de françois.

Je ne vous envoie point cette lettre par M. Lucadou; vous en ſaurez la raiſon, quand nous nous ſerons vus. Ne me répondez pas non plus, par ſon canal; mais envoyez votre lettre à M. du Peyrou, qui aura la bonté de me la faire parvenir. Je vous avoue même, que je deſirerois que M. Lucadou ne fût pas prévenu de votre voyage, de crainte qu'il ne ſurvînt des obſtacles qui vous empêcheroient de l'achever. Je ne puis vous en dire ici davantage; mais tout ce que je deſire pour ce moment le plus au monde, eſt de vous voir arriver en bonne ſanté. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 30 août 1766.

J'AI lu, monsieur, dans votre lettre du 31 juillet, l'article de gazette que vous y avez transcrit, & sur lequel vous me demandez des instructions pour ma défense. Eh de quoi, je vous prie, voulez-vous me défendre? De l'accusation d'être un infame? Mon bon ami, vous n'y pensez pas. Lorsqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez simplement: Je connois mon ami Rousseau; de pareilles accusations ne sauroient le regarder. Du reste, faites comme moi, gardez le silence, & demeurez en repos. Sur-tout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes. Il y a long-temps que tout cela est mort pour moi.

Il y a cependant un point sur lequel je desire que mes amis soient instruits,

parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois, & toujours à tort, que des principes outrés me conduisent à des choses déraisonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs, que j'avois refusé brutalement une pension de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à personne de cette pension, que le roi vouloit qui fût secrette, & je n'en aurois parlé de ma vie, si M. Hume n'eût commencé. L'histoire en seroit longue à déduire dans une lettre; il suffit que vous sachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres secrettes de M. Hume, je dus ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahissoit. Voici, monsieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce sujet, à M. le général Conwai, secretaire d'état. (1) J'étois d'autant plus embarrassé dans cette lettre, que

(1) Voyez cette lettre sous date du 12 mai 1766, tome XXIV des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XII in-4°.

par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je vous l'envoie, pour que vous jugiez quant à préſent, d'une ſeule choſe, ſavoir, ſi j'ai refuſé mal-honnêtement. Quand nous nous verrons, vous ſaurez le reſte : plaiſe à Dieu que ce ſoit bientôt! Toutefois ne prenez rien ſur vos affaires d'aucune eſpece. Je puis attendre; & dans quelque temps que vous veniez, je vous verrai toujours avec le même plaiſir. Je me rapporte en toute choſe, à la lettre que je vous ai écrite, il y a une quinzaine de jours, par voie d'ami. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon diſcernement en fait de ſtyle, pour vous imaginer que je me trompe ſur celui de M. de Voltaire, & que je prends pour être de lui, ce qui n'en eſt pas; & il faut en revanche, que vous ayez une haute opinion de ſa bonne foi, pour croire que dès qu'il renie un ouvrage, c'eſt une preuve qu'il n'eſt pas de lui.

LETTRE

A Mad. la comteſſe DE BOUFFLERS.

A Wootton, le 30 août 1766.

UNE choſe me fait grand plaiſir, madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'eſt parvenue que depuis peu de jours, c'eſt de connoître à ſon ton, que vous êtes en bonne ſanté.

Vous dites, madame, n'avoir jamais vu de lettre ſemblable à celle que j'ai écrite à M. Hume : cela peut être ; car je n'ai, moi, jamais rien vu de ſemblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne reſſemble pas du moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'eſpere n'en écrire jamais qui leur reſſemblent.

Vous me demandez quelles ſont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ſes manœuvres ſecrettes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-deſſus en explication ;

je

je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, madame; pour moi, je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux ſoupçons; à cela je réponds, que je ne me livre point à des ſoupçons. Peut-être auriez-vous pu, madame, prendre pour vous, un peu des leçons que vous me donnez; n'être pas ſi facile à croire que je croyois ſi facilement aux trahiſons; & vous dire pour moi, une partie des choſes que vous vouliez que je me diſſe pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en ſa faveur, forme un préjugé très-fort, très-raiſonnable, d'un très-grand poids, ſurtout pour moi, & que je ne cherche point à combattre; mais les préjugés ne font rien contre les faits. Je m'abſtiens de juger du caractere de M. Hume, que je ne connois pas: je ne juge que ſa conduite avec moi, que je connois. Peut-être ſuis-je le ſeul homme qu'il ait jamais haï: mais

auſſi quelle haine ! Un même cœur ſuffiroit-il à deux comme celle-là ?

Vous vouliez que je me refuſaſſe à l'évidence ; c'eſt ce que j'ai fait autant que j'ai pu : que je démentiſſe le témoignage de mes ſens ; c'eſt un conſeil plus facile à donner qu'à ſuivre : que je ne cruſſe rien de ce que je ſentois ; que je conſultaſſe les amis que j'ai en France. Mais ſi je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je ſens, ils le croiront bien moins encore, eux qui ne le voient pas, & qui le ſentent encore moins. Quoi, madame ! quand un homme vient entre quatre yeux, m'enfoncer à coups redoublés, un poignard dans le ſein, il faut, avant d'oſer lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il ma frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre, me fait préſumer, madame, que vous n'êtes pas de ſang-froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue, eſt falſifiée. Dans la circonſtance funeſte où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, ſa-

chant bien ce qu'il en vouloit faire, j'oſe dire qu'il falloit avoir une ame forte pour ſe modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui ſentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette eſpèce, il eſt difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y eſt pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponſe à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde, en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entiere, de choſes que ma plume ne ſait pas écrire, & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, madame, que j'aurois dû faire ?

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement, contre un homme qui m'a réellement ſervi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 juillet à M. Hume, j'ai peſé avec la plus grande équité, les ſervices qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire par-tout pencher la balance en ſa faveur; & c'eſt ce que

j'ai fait. Mais quand tous ces grands services auroient eu autant de réalité que d'oſtentation, s'ils n'ont été que des pieges qui couvroient les plus noirs deſſeins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoiſſance.

Les liens de l'amitié ſont reſpectables, même après qu'ils ſont rompus; cela eſt très-vrai: mais cela ſuppoſe que ces liens ont exiſté. Malheureuſement, ils ont exiſté de ma part: auſſi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, eſt-il l'effet du reſpect que je me dois.

Et les ſeules apparences de ce ſentiment le ſont auſſi. Voilà, madame, la plus étonnante maxime dont j'aie jamais entendu parler. Comment! ſi-tôt qu'un homme prend en public le maſque de l'amitié, pour me nuire plus à ſon aiſe, ſans même daigner ſe cacher de moi; ſi-tôt qu'il me baiſe en m'aſſaſſinant, je dois n'oſer plus me défendre, ni parer ſes coups, ni m'en plaindre, pas même à lui!..... Je ne puis croire que c'eſt là ce que vous avez voulu dire: cependant, en reliſant ce

paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma défenſe ; mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jeté le maſque, qu'à préſent ſa conduite parle ſeule & dit tout, à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne ſeroit pas, je ne veux point qu'on me juſtifie, parce que je n'ai pas beſoin de juſtification ; & je ne veux pas qu'on m'excuſe, parce que cela eſt au-deſſous de moi. Je ſouhaiterois ſeulement, que dans l'abyme de malheurs où je ſuis plongé, les perſonnes que j'honore, m'écriviſſent des lettres moins accablantes, afin que j'euſſe au moins, la conſolation de conſerver pour elles, tous les ſentimens qu'elles m'ont inſpirés.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, 1766.

BIEN loin, monsieur, qu'il puisse jamais m'être entré dans l'esprit d'être assez vain, assez sot, & assez mal appris pour refuser les graces du roi, je les ai toujours regardées & les regarderai toujours comme le plus grand honneur qui me puisse arriver. Quand je consultai milord Maréchal, si je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fusse là-dessus en doute; mais c'est qu'un devoir particulier & indispensable ne me permettoit pas de le faire, que je n'eusse son agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuseroit pas. Mais, monsieur, quand le roi d'Angleterre & tous les souverains de l'univers mettroient à mes pieds, tous leurs trésors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de son espece, s'il en existe, je les re-

jeterois toujours avec autant d'indignation, que dans tout autre cas je les recevrois avec reſpect & reconnoiſſance. Voilà mes ſentimens, dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel ſort, à quels malheurs la Providence me réſerve encore; mais ce que je ſais, c'eſt que les ſentimens de droiture & d'honneur, qui ſont gravés dans mon cœur, n'en ſortiront jamais qu'avec mon dernier ſoupir. J'eſpere pour cette fois, que je me ſerai exprimé clairement.

Il ne faut pas, mon cher monſieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire; qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette eſtimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puiſſiez vous accommoder; brûlez le reſte, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas ſonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Eſprit*, in-4°;

de la premiere édition, qui eſt rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges; je voudrois bien que ce livre là ne tombât qu'entre des mains amies. J'eſpere, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le ſenſible affront de refuſer le petit cadeau de mes ouvrages.

Les eſtampes avoient été miſes par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a eté envoyé; elles ne s'y ſont pas trouvées, & les porte-feuilles me ſont arrivés vuides : j'ignore abſolument où Becket a jugé à propos de fourrer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles, de vous parler en détail de vos envois; ce qui m'en plait le plus eſt que, ſi vous entendez que je reſte dans votre maiſon juſqu'à ce que la muſcade & la cannelle ſoient conſommées, je n'en démarrerai pas d'un bon ſiecle. Le tabac eſt très-bon, & même trop bon, puiſqu'il s'en conſomme plus vîte; je vous fais mon remerciement de l'emplette, & non pas de la choſe, puiſque c'eſt une

commiſſion ; & vous ſavez les regles. L'eau de la reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaiſir, & j'ai reconnu là, un ſouvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort ſenſible. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que des petits quarrés de ſavon parfumé ? A quoi diable ſert ce ſavon ? Je veux mourir ſi j'en fais rien, à moins que ce ne ſoit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été eſſayé, parce que vous en aviez laiſſé, & qu'ayant été malade, il en a fallu ſuſpendre l'uſage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'eſpere que pour le coup, vous ne ferez pas de même, & que vous recueillirez les mémoires des marchands, afin que quand vous ſerez ici, & qu'il s'agira de ſavoir ce que tout cela coûte, vous ne me diſiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en fais rien. Tant de richeſſes me mettroient de bonne humeur, ſi les déſaſtres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes ſur milord Maréchal, n'empoiſonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impreſſion

de ces temps humides, & je la ſens auſſi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut eſpérer que celui qui le ſuivra, nous traitera mieux. Ainſi ſoit-il. Mlle. le Vaſſeur & moi faiſons nos ſalutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

1766.

QUOIQUE je ſois fort incommodé, monſieur, depuis deux jours, je n'aurois aſſurément pas marchandé avec ma ſanté, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce ſoir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, monſieur, qui êtes ſi plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de ſon arrivée, je commençaſſe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avan-

tage dont je ſuis privé; mais du reſte, je gagnerai peut-être à ne pas me montrer. Si vous daignez parler de moi à Mad. la ducheſſe de Portland, avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi, qu'elle me voie par vos yeux que par les ſiens; & je me conſolerai, par le bien qu'elle penſera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet; mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

PUISQUE M. Granville m'interdit de lui rendre des viſites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie ſavoir de ſes nouvelles, & comment il s'eſt tiré de ces terribles chemins. J'eſ-

pere que la neige, qui recommence, pourra retarder assez son départ, pour que je puisse trouver le moment d'aller lui souhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaisir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE

AU MÊME.

VOICI, monsieur, un petit morceau de poisson de montagne, qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé : aussi je vous l'offre en hommage, & non pas en échange ; sachant bien que toutes vos bontés pour moi, ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisois une fête d'aller vous prier de me présenter à madame votre sœur ; mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses ; car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis fâché, monſieur, que le temps ni ma ſanté ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, & vous faire mes remerciemens auſſi-tôt que je le deſirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ſerai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des viſites. Soyez perſuadé, monſieur, je vous prie, que ſi-tôt que mes pieds pourront me porter juſqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Je ſuis très-ſenſible à vos honnêtetés, monſieur, & à vos cadeaux; & je le ſerois encore plus, s'ils revenoient moins

ſouvent. J'irai le plus tôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remercie-mens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure. Ainſi ſoit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, monſieur, aſſez incommodé ces trois jours, & je ne ſuis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaiſir, que vous vous portez bien; & ſi le plaiſir donnoit la ſanté, celui de votre bon ſouvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE

A Mlle. DEVES, aujourd'hui Mad. PORT.

1766.

NE soyez pas en peine de ma santé, ma belle voisine; elle sera toujours assez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin : j'aurois pourtant grande envie d'être malade, pour engager par charité Mad. la comtesse & vous à ne pas partir si-tôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à espérer, & jouir au moins du plaisir de voir encore une fois rassemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich, à laquelle j'offre en attendant, mille très-humbles salutations & respects.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

1766.

JE ſuis bien ſenſible, monſieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéreſſer. Ayant pris mon parti ſur l'affaire en queſtion, je continuerai, quoi qu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul; & je garderai le reſte de mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte, ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que, dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus

à

à plaindre, que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place, & j'y préfere de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpere que ceux qu'il fait à préſent, en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guere de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends, & votre chere famille; que je remercie & ſalue de toute mon ame.

LETTRE

A Mad. la ducheſſe DE PORTLAND.

A Wootton, le 3 ſeptembre 1766.

MADAME. Quand je n'aurois eu aucun goût pour la botanique, les plantes que

M. Granville m'a remiſes de votre part, m'en auroient donné; & pour mériter les tréſors que je tiens de vous, je voudrois apprendre à les connoître. Mais, madame la ducheſſe, il me manque le plus eſſentiel pour cela; & ce n'eſt pas aſſez pour moi de vos herbes : il me faudroit, de plus, vos inſtructions. Que ne ſuis-je à portée d'en profiter quelquefois! Si, commençant trop tard cette étude, je n'avois jamais l'honneur de ſavoir, j'aurois du moins le plaiſir d'apprendre, & celui d'apprendre auprès de vous. J'y trouverois cette précieuſe ſérénité d'ame, que donne la contemplation des merveilles qui nous entourent; &, que j'en devinſſe ou non meilleur botaniſte, j'en deviendrois ſûrement & plus ſage & plus heureux. Voilà, madame la ducheſſe, un bien que j'aime à chercher à votre exemple, & qu'on ne recherche jamais en vain. Plus l'eſprit s'éclaire & s'inſtruit, plus le cœur demeure paiſible; l'étude de la nature nous détache de nous-mêmes, & nous éleve à ſon Auteur. C'eſt

en ce ſens, qu'on devient vraiment philoſophe ; c'eſt ainſi que l'hiſtoire naturelle & la botanique ont un uſage pour la ſageſſe & pour la vertu. Donner le change à nos paſſions par le goût des belles connoiſſances, c'eſt enchaîner les amours avec des liens de fleurs.

Daignez, madame la ducheſſe, recevoir avec bonté mon profond reſpect.

LETTRE

A M. ROUSTAN.

Wootton, le 7 ſeptembre 1766.

Vous méritez bien, monſieur, l'exception que je fais pour vous de très-bon cœur, au parti que j'ai pris de rompre toute correſpondance de lettres, & de n'écrire plus à perſonne, hors les cas de néceſſité. Je ne veux pas vous laiſſer un moment, la fauſſe opinion que je ne vois en vous qu'un homme d'égliſe, & j'ajouterai que je ſuis bien éloigné de voir les eccléſiaſtiques en général, de l'œil que

vous ſuppoſez. Ils ſont bien moins mes ennemis, que des inſtrumens aveugles & oſtenſibles dans les mains de mes ennemis adroits & cachés. Le clergé catholique, qui ſeul avoit à ſe plaindre de moi, ne m'a jamais fait ni voulu aucun mal; & le clergé proteſtant, qui n'avoit qu'à s'en louer, ne m'en a fait & voulu que parce qu'il eſt auſſi ſtupide que courtiſan, & qu'il n'a pas vu que ſes ennemis & les miens le faiſoient agir pour me nuire, contre tous ſes vrais intérêts. Je reviens à vous, monſieur, pour qui mes ſentimens n'ont point changé, parce que je crois les vôtres toujours les mêmes, & que les hommes de votre étoffe prennent moins l'eſprit de leur état, qu'ils n'y portent le leur. Je n'ai pas craint que les clameurs de M. Hume fiſſent impreſſion ſur vous, ni ſur M. Abauzit, ni ſur aucun de ceux qui me connoiſſent; & quant au public, il eſt mort pour moi; ſes jugemens inſenſés l'ont tué dans mon cœur; je ne connois plus d'autre bien que celui de la paix de l'ame, & des jours achevés

en repos, loin du tumulte & des hommes; & si les méchans ne veulent pas m'oublier, peu m'importe; pour moi, je les ai parfaitement oubliés. M. Hume, en m'accablant publiquement des outrages que vous savez, a promis de publier les faits & les pieces qui les autorisent. Peut-être voudroit-il aujourd'hui n'avoir pas pris cet engagement; mais il est pris enfin : s'il le remplit, vous trouverez dans sa relation, l'éclaircissement que vous demandez; s'il ne le remplit pas, vous en pourrez juger par là même; un tel silence, après le bruit qu'il a fait, feroit décisif. Il faut, monsieur, que chacun ait son tour; c'est à présent celui de M. Hume; le mien viendra tard; il viendra toutefois, je m'en fie à la Providence. J'ai un défenseur dont les opérations sont lentes, mais sûres; je les attends, & je me tais. Je suis touché du souvenir de M. Abauzit & de ses obligeantes inquiétudes; saluez-le tendrement & respectueusement de ma part; marquez-lui qu'il ne se peut pas qu'un homme, qui fait honorer dignement la

vertu, en soit dépourvu lui-même. Assurez-le que, quoi que puissent faire & dire, & M. Hume, & les gazetiers, & les plénipotentiaires, & toutes les puissances de la terre, mon ame restera toujours la même. Elle a passé par toutes les épreuves, & les a soutenues; il n'est pas au pouvoir des hommes de la changer. Je vous remercie de l'offre que vous me faites de m'instruire de ce qui se passe; mais je ne l'accepte pas: je ne prevois que trop ce qui arrivera, comme j'ai prévu tout ce qui arrive. La bourgeoisie n'a démenti en rien la haute opinion que j'avois d'elle; sa conduite, toujours sage, modérée, & ferme dans d'aussi cruelles circonstances, offre un exemple peut-être unique, & bien digne d'être célébré. Jamais ils n'ont mieux mérité de jouir de la liberté, qu'au moment qu'ils la perdent; & j'ose dire qu'ils effacent la gloire de ceux qui la leur ont acquise. Vous devriez bien, monsieur, former la noble entreprise de célébrer ces hommes magnanimes, en faisant l'oraison funebre de leur liberté:

votre cœur ſeul, même ſans vos talens, ſuffiroit pour vous faire exécuter ſupérieurement cette entrepriſe ; & jamais Iſocrate & Démoſthene n'ont traité de plus grand ſujet. Faites-le, monſieur, avec majeſté & ſimplicité ; ne vous y permettez ni ſatyre ni invective, pas un mot choquant contre les deſtructeurs de la république ; les faits, ſans y ajouter de réflexion, quand ils ſeront à leur charge. Détournez vos regards de l'iniquité triomphante, & ne voyez que la vertu dans les fers. Imitez cette ancienne prêtreſſe d'Athenes, qui ne voulut jamais prononcer d'imprécations contre Alcibiade ; diſant qu'elle étoit miniſtre des dieux, non pour excommunier & maudire, mais pour louer & bénir.

LETTRE

A M. RICHARD DAVENPORT.

A Wootton, le 11 septembre 1766.

APRÈS le départ, monsieur, de ma précédente lettre, j'en reçus enfin une de M. Becket. Il me marque que les estampes sont dans une des autres caisses; ainsi je n'ai plus rien à dire: mais vous m'avouerez que, ne les trouvant pas dans la caisse où elles devoient être, & trouvant les porte-feuilles vuides, il étoit assez naturel que je les crusse perdues. Il me reste à vous faire mes excuses, de vous avoir donné pour cette affaire, bien de l'embarras mal-à-propos.

Vous recevez si bien vos hôtes, & votre habitation me paroît si agréable, que j'ai grande envie de retourner vous y voir l'année prochaine. Si vous n'étiez pas pressé pour la plantation de votre jardin, & que vous vouluſſiez attendre jusqu'à l'année prochaine, il me vien-

droit peut-être quelques idées ; car quant à préſent, j'ai l'eſprit encore trop rempli de choſes triſtes, pour qu'aucune idée agréable vienne s'y préſenter. Mais l'aſyle où je ſuis, & la vie douce que j'y mene, m'en rendront bientôt, quand rien du dehors ne viendra les troubler. Puiſſai-je être oublié du public, comme je l'oublie! Quoi que vous en diſiez, je préférerois, & je croirois faire une choſe cent fois plus utile, de découvrir une ſeule nouvelle plante, que de prêcher pendant cinquante ans tout le genre humain.

Nous avons depuis quelques jours, un bien mauvais temps, dont je ſerois moins affligé, ſi j'eſpérois qu'il ne s'étendît pas juſqu'à Davenport. J'en ſalue de tout mon cœur, les habitans, & ſur-tout le bon & aimable maître.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Wootton, le 15 novembre 1766.

A peine nous connoiſſons-nous, monſieur, & vous me rendez les plus vrais ſervices de l'amitié : ce zele eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice, qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature nous fit amis ; nous ne ſommes, ni vous ni moi, diſpoſés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez envoyé par la voie de M. Dutens ; c'eſt à mon avis la plus ſûre. Le duplicata m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſur-tout s'ils le laiſſent répandre à Londres ; ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire

tout à leur aise : pour moi, je n'ai rien à dire de M. Hume, sinon que je le trouve bien insultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philosophe. Bon jour, monsieur. Je vous aimerai toujours ; mais je ne vous écrirai pas, à moins de nécessité. Cependant, je serois bien aise par précaution, d'avoir votre adresse. Je vous embrasse de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. de Sauttershaim, que je suis sensible à son souvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je suis aussi surpris que fâché, qu'avec de l'esprit, des talens, de la douceur, & une assez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra ; mais les commencemens y sont difficiles.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 12 décembre 1766.

J'ÉTOIS extrêmement en peine de vous, monsieur, quand j'ai reçu votre lettre

du 19 novembre, qui m'a tranquillisé sur votre santé & sur votre amitié, mais qui m'a donné des douleurs, dont la perte de votre enfant, quelque touché que je sois de tout ce qui vous afflige, n'est pourtant pas la plus vive. Cette vie, monsieur, n'est le temps ni de la vérité ni de la justice; il faut s'en consoler par l'attente d'une meilleure.

Tout bien pesé, je ne suis pas fâché que vous n'ayez pas fait cette année, la bonne œuvre que vous vous étiez proposée; mais je le suis beaucoup que vous m'ayez laissé dans la plus parfaite incertitude sur l'avenir. Il m'importeroit de savoir à quoi m'en tenir sur ce point. Il ne s'agit que d'un *oui* ou d'un *non* de votre part, que j'entendrai sans qu'il soit besoin de plus grande explication.

C'est à regret que je vous écris si rarement & si peu. Ce n'est pas faute d'avoir de quoi vous entretenir; mais il faut attendre de plus sûres occasions. Mes respects à Mad. d'Ivernois. J'embrasse tendrement tout ce qui vous est cher,

tous ceux qui m'aiment, & sur-tout votre associé.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

22 décembre 1766.

QUOIQUE jusqu'ici, monsieur, malgré mes sollicitations & mes prieres, je n'aie pu obtenir de vous un seul mot d'explication, ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que très-extraordinaire. Mais, monsieur, il est temps qu'il cesse ; & vous pouvez juger des inquiétudes dont je suis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres, sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractere ; je suis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous

le ſoyez comme moi ; mais c'eſt auſſi pouſſer trop loin le myſtere, que de refuſer conſtamment de me dire ſur quel pied je ſuis dans votre maiſon, & ſi j'y ſuis de trop ou non. Conſidérez, je vous ſupplie, ma ſituation, & jugez de mes embarras ; quel parti puis-je prendre, ſi vous refuſez de me parler ? Dois-je reſter dans votre maiſon malgré vous ? En puis-je ſortir ſans votre aſſiſtance ? Sans amis, ſans connoiſſances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je ſuis entiérement à la merci de vos gens. C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir ; il convient, ce me ſemble, que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous, moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez

à vos gens, vous feriez moins trompé, & je ferois mieux traité; nous y trouverions tous deux notre avantage. Vous avez trop d'esprit pour ne pas voir qu'il y a des gens, à qui mon séjour dans votre maison déplait beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre désagréable.

Que si, malgré toutes ces raisons, vous continuez à garder avec moi le silence, cette réponse alors deviendra très-claire; & vous ne trouverez pas mauvais que, sans m'obstiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, sans vous en parler davantage, emportant un souvenir très-reconnoissant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me dissimuler les cruels embarras où je me suis mis en l'acceptant.

LETTRE

A milord NEWNHAM, *aujourd'hui lord* HARCOURT.

A Wootton, le 24 décembre 1766.

Je croirois, milord, exécuter peu honnêtement la réſolution que j'ai priſe de me défaire de mes eſtampes & de mes livres, ſi je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les eſtampes, dont vous avez eu la bonté de me faire préſent. J'en fais aſſurément tout le cas poſſible ; & la néceſſité de ne rien laiſſer ſous mes yeux, qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit ſeule en obtenir le ſacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, ſoit d'eſtampes, ſoit de livres, quelque choſe qui puiſſe vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & ſur-tout par préférence, ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit paſſer qu'en main d'ami. Enfin, milord, ſi vous êtes à portée

tée d'aider au débit du reſte, je reconnoîtrai dans cette bonté, les ſoins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'eſt chez M. Davenport que vous pourrez viſiter le tout, ſi vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccadilly, à côté de lord Egremont. Recevez, milord, je vous prie, les aſſurances de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

LETTRE

A M. .....

A Wootton, le 2 janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, monſieur, ſur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce ſilence pût vous inquiéter ſur l'effet de votre précédente lettre. Je n'y ai rien vu qui ne confirmât les ſentimens d'eſtime & d'attachement que vous m'avez inſpirés; & ces ſentimens ſont ſi vrais, que ſi jamais j'étois

dans le cas de quitter cette province ; je ſouhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant, que je ſuis ſi touché des ſoins de M. Davenport, & ſi content de ſa ſociété, que je ne me priverois pas ſans regret, d'une hoſpitalité ſi douce ; mais comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le même pied ; & je ne croirois pouvoir me dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je penſe ſouvent avec plaiſir, à la ferme ſolitaire que nous avons vue enſemble, & à l'avantage d'y être votre voiſin ; mais ceci ſont plutôt des ſouhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel, eſt le vrai plaiſir que j'ai de correſpondre en toute occaſion, à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, monſieur, que je

me ſuis donné le conſeil de la dame dont vous parlez ; j'aurois dû le prendre plus tôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi, une connoiſſance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir ; après un premier mouvement d'indignation, dont je n'étois pas le maître, je me ſuis retiré paiſiblement. Il a voulu une rupture formelle ; il a fallu lui complaire : il a voulu enſuite une explication ; j'y ai conſenti. Tout cela s'eſt paſſé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous ſavez : il l'a fait tout ſeul ; je me ſuis tû ; je continuerai de me taire ; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, ſinon que je le trouve un peu inſultant pour un bon homme, & un peu bruyant pour un philoſophe.

Comment va la botanique ? Vous en occupez-vous un peu ? Voyez-vous des gens qui s'en occupent ? Pour moi, j'en raffole, je m'y acharne, & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus, je n'ai pas de quoi l'exercer ; car avant de retenir, il faut apprendre ;

& ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai nul moyen de les savoir ; il me semble que tous les livres qu'on écrit sur la botanique, ne sont bons que pour ceux qui la savent déjà. J'ai acquis votre *Stillingfleet*, & je n'en suis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes estampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaisir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à peu près au même.

Au reste, je suis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice ; car rien ne me fait tant de mal que de rester assis, & d'écrire ou lire ; & c'est une des raisons qui me font renoncer à tout commerce de lettres, hors les cas de nécessité. Je vous écrirai dans peu ; mais de grace, monsieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon silence pour un signe de refroidissement ou d'oubli, & soyez persuadé que c'est pour mon cœur une consolation très-douce, d'être

aimé de ceux qui ſont auſſi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes reſpects empreſſés à M. Malthus, je vous en ſupplie ; recevez ceux de Mlle. le Vaſſeur, & mes plus cordiales ſalutations.

REPONSES

Aux queſtions faites par M. DE CHAUVEL.

A Wootton, le 5 janvier 1767.

JAMAIS, ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a propoſé de la part de M. de Voltaire, d'habiter une petite maiſon appellée l'Hermitage. En 1755, M. de Voltaire me preſſant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ſes vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me reſſouviens pas d'avoir eu de ſa part, aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponſe. Ayant retrouvé par haſard, le brouillon de cette

lettre, je la tranſcris ici, permettant à M. de Chauvel d'en faire l'uſage qu'il lui plaira. (1)

Je ne me ſouviens point exactement de ce que j'écrivis il y a vingt-trois ans, à M. du Theil : mais il eſt vrai que j'ai été domeſtique de M. de Montaigu, ambaſſadeur de France à Veniſe, & que j'ai mangé ſon pain, comme ſes gentilshommes étoient ſes domeſtiques & mangeoient ſon pain : avec cette différence, que j'avois par-tout le pas ſur les gentilshommes, que j'allois au ſénat, que j'aſſiſtois aux conférences, & que j'allois en viſite chez les ambaſſadeurs & miniſtres étrangers ; ce qu'aſſurément les gentilshommes de l'ambaſſadeur n'euſſent oſé faire. Mais bien qu'eux & moi fuſſions ſes domeſtiques, il ne s'enſuit point que nous fuſſions ſes valets.

Il eſt vrai qu'ayant répondu ſans inſolence, mais avec fermeté, aux brutalités de l'ambaſſadeur, dont le ton reſſembloit

(1) On trouvera cette lettre ci-après, page 75, ſous date du 17 juin 1760.

assez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeller ses gens, & de me faire jeter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Venise rit beaucoup dans ce temps là, c'est que sur cette menace, je m'approchai de la porte de son cabinet, où nous étions; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de Montaigu, & lui dis : *Non pas, s'il vous plait, M. l'ambassadeur. Les tiers sont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci se passe entre nous.* A l'instant S. E. devint très-polie; nous nous séparâmes fort honnêtement; & je sortis de sa maison, non pas honteusement, comme il plait à M. de Voltaire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel, chancelier du consulat. Le lendemain, M. le Blond, consul de France, me donna un dîner, où M. de S. Cyr & une partie de la nation françoise se trouva; toutes les bourses me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois besoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin,

je partis accompagné & fêté de tout le monde ; tandis que l'ambaſſadeur, ſeul & abandonné dans ſon palais, y rongeoit ſon frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut atteſter tout cela ; le chevalier de Carrion, alors mon confrere & mon ami, ſecretaire de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, & depuis ſecretaire d'ambaſſade à Paris, y eſt peut-être encore, & peut atteſter la même choſe. Des foules de lettres & de témoins la peuvent atteſter ; mais qu'importe à M. de Voltaire ?

Je n'ai jamais rien écrit ni ſigné de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, ſignée de moi. On peut conſulter là-deſſus, ma lettre du 8 août 1765, adreſſée à M. du Peyrou, imprimée avec les ſiennes à lord Wemyſs. (1)

Meſſieurs de Berne m'ayant chaſſé de leurs états en 1765, à l'entrée de l'hiver,

(1) Cette lettre du 8 août 1765, ſe trouve tome XXIV des Œuvres, page 289, édition in-8°. & in-12, & tome XII in-4°.

le peu d'eſpoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois ſi grand beſoin, joint à ma foibleſſe & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le baillif de Nidau, une lettre qui a couru Paris, (1) qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement à huit citoyens de Geneve, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecretaire d'un ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet, un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours; & dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel, dont j'ai oublié les termes, (2) mais qu'il avoit aſſurément bien mérité.

---

(1) Celle du 20 octobre 1765, tome XXIV des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XII in-4°.

(2) Voyez ci-après ce billet ſous date du 31 mai 1765, page 80.

Je me ſouviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un, que je me ſentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus, que je tenois ce diſcours; c'étoit au contraire pour m'en défendre; & cela, monſieur, eſt très-différent. Celui qui veut me ſervir à ſa mode, & non pas à la mienne, cherche l'oſtentation du titre de bienfaiteur; & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils ſoins. A voir la multitude prodigieuſe de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une ſituation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le ſeul vrai bien dont je jouis, eſt la liberté; & ma liberté, graces au ciel, eſt mon ouvrage. Quelqu'un s'oſe-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous ſeul, ô George Keith! pouvez le faire; & ce n'eſt pas vous qui m'accuſerez d'ingratitude. J'ajoute à milord Maréchal, mon ami du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois

point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits ? Faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre ; & ſoyez ſûr que vous ne trouverez de la vie, un cœur plus vraiment reconnoiſſant que le mien. Telle eſt ma façon de penſer, que je n'ai point déguiſée ; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis ; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme là.

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

A Montmorency, le 17 juin 1760.

JE ne penſois pas, monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (1) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

---

(1) C'eſt celle du 18 août, tome XXIII des Œuvres, édition in-8. & in-12, & tome XI in-4°.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée, n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer de leur dépôt en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, Mad. de Chenonceaux, belle-fille de Mad. Dupin, Mad. la comteſſe de Houdetot, & un Allemand nommé M. Grimm. Mad. de Chenonceaux ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda mon conſentement pour cela; je lui dis qu'il dépendoit du vôtre; il vous fut demandé, vous le refuſâtes, & il n'en fut plus queſtion.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle eſpece de liaiſon, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis dans lequel l'éditeur dit, ſous la date du 23 octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques*

ſemaines, chez les libraires de Berlin, & que, comme c'eſt une de ces feuilles volantes qui diſparoiſſent bientôt ſans retour, il a cru devoir lui donner place dans ſon journal.

Voilà, monſieur, tout ce que j'en ſais. Il eſt très-ſûr que juſqu'ici, l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris, de cette lettre: il eſt très-ſûr que l'exemplaire, ſoit manuſcrit, ſoit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'eſt pas vraiſemblable; ou d'une des trois perſonnes que je vous ai nommées. Enfin il eſt très-ſûr que les deux dames ſont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis ſavoir davantage de ma retraite. Vous avez des correſpondances, au moyen deſquelles il vous ſeroit aiſé, ſi la choſe en valoit la peine, de remonter à la ſource & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet

exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, monſieur, que cette lette n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût, & qu'inſtruit à temps, je puſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera jamais imprimée ſans votre aveu, (*) que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous demander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer, je vous promets de la joindre fidélement à ma lettre, & de n'y pas repliquer un ſeul mot.

Je ne vous aime point, monſieur; vous

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſur-tout avec un homme qui les foule tous aux pieds, n'en ſauroient exiger davantage.

m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Geneve, pour le prix de l'aſyle que vous y avez reçu; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eſt vous qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable; c'eſt vous qui me ferez mourir en terre étrangere, privé de toutes les conſolations des mourans, & jeté pour tout honneur, dans une voirie; tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin; vous l'avez voulu: mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, ſi vous l'aviez voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reſte que l'admiration qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux

procédés que ce reſpect exige. Adieu, monſieur.

Note ſervant d'apoſtille à cette lettre.

On remarquera que depuis près de ſept ans que cette lettre eſt écrite, je n'en ai parlé, ni ne l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força l'été dernier de lui écrire, juſqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun fait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en ſecret à eux-mêmes; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

BILLET

A M. DE VOLTAIRE.

Motiers, 31 mai 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été ſecretaire de l'ambaſſadeur de France à Veniſe, j'ai été ſon valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier secretaire de l'ambassadeur de France, si je n'ai pas fait les fonctions de secretaire d'ambassade, si je n'en ai pas eu les honneurs au sénat de Venise, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE

A M.

A Wootton, janvier 1767.

Ce que vous me marquez, monsieur, que M. Deyverdun a un poste chez le général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre dont je joins ici une copie, faite sur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiiez si ledit M. Deyverdun a écrit cette lettre, chose dont je ne doute nullement, ni s'il est en effet l'auteur des écrits en question, mis dans le *S. James's Chronicle*, ce que je sais parfaitement

être faux. D'ailleurs, ledit M. Deyverdun bien instruit, & bien préparé à son rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorsque lesdits écrits furent portés au *S. James Chronicle*, est trop sur ses gardes, pour que vous puissiez maintenant rien savoir de lui. Mais il n'est pas impossible que dans la suite des temps, ne paroissant instruit de rien, & gardant soigneusement le secret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le secret de toutes ces manœuvres, lorsque ceux qui s'y sont prêtés seront moins sur leur garde; & tout ce que je souhaite dans cette affaire, est que vous découvriez la vérité par vous-même. Je pense aussi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de savoir si ce sont d'honnêtes gens. Or, que ledit Deyverdun ait fait ou non, les écrits dont il se vante, vous savez maintenant, ce me semble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me survivrez, j'espere, de beaucoup d'années; & ce m'est une consolation très-douce de penser qu'un

jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier par vous-même, beaucoup de faits, que vous ſaurez de mon vivant, ſans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous eſt impoſſible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 31 janvier 1767.

JAMAIS, monſieur, je n'ai écrit, ni dit, ni penſé rien de pareil aux extravagances qu'on vous dit avoir été trouvées écrites de ma main, dans les papiers de M. LeNieps, non plus que rien de ce que M. de Voltaire publie, avec ſon impudence ordinaire, être écrit & ſigné de moi, dans les mains du miniſtre Montmollin. Votre inépuiſable crédulité ne me fâche plus, mais elle m'étonne toujours; & d'autant plus en cette occaſion, que

vous avez pu voir dans nos liaisons, que je ne suis pas visionnaire ; & dans le *Contrat Social*, que je n'ai jamais approuvé le gouvernement démocratique. Avez-vous donc assez grande opinion de la probité de mes ennemis, pour les croire incapables d'inventer des mensonges, & peuvent-ils obtenir votre estime aux dépens de celle que vous me devez ?

Tandis que votre facilité à tout croire en montre si peu pour moi ; la mienne pour vous & vos magnanimes compatriotes augmente de jour en jour. Le courage & la fermeté n'est pas en eux ce qui me frappe ; je m'y attendois : mais je ne m'attendois pas, je l'avoue, à voir tant de sagesse en même temps au milieu des plus grands dangers. Voici la premiere fois qu'un peuple a montré ce grand & beau spectacle : il mérite d'être inscrit dans les fastes de l'histoire. Vos magistrats, messieurs, se conduisent dans toute cette affaire, comme un peuple forcené ; & vous vous conduisez, dans les périls terribles qui vous menacent, avec

toute la dignité des plus reſpectables magiſtrats. Je crois voir le ſénat de Rome, aſſis gravement dans la place publique, attendant la mort de la main des Gaulois. Voici la premiere & derniere fois que, depuis notre entrevue de Thonon, je me ferai permis de vous parler de vos affaires; mais je n'ai pu refuſer ce mot d'admiration à celle que vous m'inſpirez. Vous ſavez quel fut conſtamment mon avis dans cette entrevue; & comme je vous rends de bon cœur la juſtice qui vous eſt due, j'eſpere que vous ne me refuſerez pas non plus dans l'occaſion, celle que vous me devez. Je n'ai rien de plus à vous dire. De tels hommes n'ont aſſurément pas beſoin de conſeils, & ce n'eſt pas à moi de leur en donner. Mon ſervice eſt fait pour le reſte de ma vie; il ne me reſte qu'à mourir en repos, ſi je puis.

Vous ne doutez pas, mon ami, du tendre empreſſement que j'aurois de vous voir. Cependant il convient, pour mon repos & pour votre avantage, que nous

ne nous livrions à ce plaisir, que quand tout sera fini de maniere ou d'autre dans votre ville. Le public, qui me connoît si peu & qui me juge si mal, ne doute pas que je n'aille toujours semant parmi vous la discorde; & l'on prétend m'avoir vu moi-même le mois dernier, caché en Suisse pour cet effet. Tout ce que vous feriez de bien seroit mal, si-tôt qu'on présumeroit que c'est moi qui l'ai conseillé. Ne venez donc que couronné d'un rameau d'olive, afin que nous goûtions le plaisir de nous voir dans toute sa pureté. Puisse arriver bientôt cet heureux moment! Personne au monde n'y sera plus sensible que le cœur de votre ami.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Wootton, février 1767.

J'ÉTOIS, monsieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au soir; mais

je me raſſurai le jeudi matin, le jugeant abſolument impraticable; j'étois bien éloigné de penſer même que vous le vouluſſiez eſſayer. De grace, ne faites plus de pareils eſſais, juſqu'à ce que le temps ſoit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich, ne laiſſe-t-elle une galerie juſqu'à Wootton! J'en ferois ſouvent la mienne; mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que, le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aie à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir: je ne vous dis rien de vos envois; ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton, s'il n'y avoit tant de viande

à mon garde-manger, que je ne sais plus où la mettre. Bon jour, monsieur. Vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus besoin que d'envie, puisque vous ne vous corrigez point. Comptez moins sur mon indulgence, mais comptez toujours sur mon plus sincere attachement.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 7 février 1767.

J'AI fait, cher ami, une étourderie épouvantable, qui sûrement me coûtera plus cher qu'à vous. Dans une distraction causée par la diversité des affaires pressées, je vous ai adressé en droiture, une lettre dans laquelle je parlois ouvertement de votre futur voyage, & d'autres choses où le secret n'étoit pas moins requis. Comme je ne doute pas un instant que cette lettre ne soit interceptée, je vous en transcris ce que j'ai pu tirer d'un pre-

mier chiffon barbouillé, qu'il a fallu recommencer..... (1)

Voilà ce que je vous écrivois, il y a huit jours, & que je vous confirme; mais ayant appris depuis lors, à quelle extrémité votre pauvre peuple eſt réduit, je ſens déchirer mes entrailles patriotiques, & je crois devoir vous dire qu'il eſt, ſelon moi, temps de céder. Vous le pouvez ſans honte, puiſque la réſiſtance eſt inutile, & vous le devez pour conſerver ce qui vous reſte, après vos loix & votre liberté. Quand je dis ce qui vous reſte, je n'entends pas baſſement vos biens; mais votre pays, vos familles, & ces multitudes de pauvres compatriotes, à qui le pain eſt encore plus néceſſaire que la liberté. J'apprends que vous vous cottiſez généreuſement pour ces pauvres gens; je voudrois bien pouvoir ſuivre ce bon exemple. J'enverrai quelque bagatelle aux collecteurs de Londres, ſelon mes

(1) L'auteur avoit tranſcrit ici ſa précédente lettre du 31 janvier, qu'on vient de lire, page 83.

moyens ; mais je vous prie d'avoir recours pour moi, à Mad. Boy de la Tour, afin qu'étant une des cauſes innocentes des miſeres de ce pauvre peuple, je contribue auſſi en quelque choſe à ſon ſoulagement.

Adieu, mon ami ; je vous embraſſe tendrement. J'ai le plus grand beſoin de vous voir ; mais encore un coup, ne venez que quand vos affaires ſeront finies. Ce délai importe, & vous pourriez trouver quelque obſtacle à paſſer. Malgré mon étourderie, venez à petit bruit autant qu'il ſera poſſible. Mais j'ai changé d'avis ſur votre ſéjour à Londres, & je ſerois bien aiſe que vous vous y arrêtaſſiez quelques jours, pour connoître un peu par vous-même l'air du bureau ; car enfin, ſi de là vous voulez abſolument venir, perſonne n'aura le pouvoir de vous en empêcher. J'embraſſe nos amis ; ne m'oubliez pas, je vous en ſupplie, auprès de Mad. d'Ivernois.

Bien des remerciemens & reſpects de Mlle. le Vaſſeur. Si je ne vous ai pas

toujours répété la même choſe à chaque lettre, c'eſt qu'il me ſembloit que cela n'avoit plus beſoin d'être dit; car il n'y a pas de fois qu'elle ne m'en ait chargé.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

A Wootton, le 7 février 1767.

Je reçus hier, monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſur-tout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpere qu'il n'a pas hérité de ſes ſentimens, je vous prie de lui témoigner combien je ſuis touché de ſes bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton, que je vous prie de fermer avant de la lui faire paſſer. Je dois des remerciemens à tout le monde; & vous, monſieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins : mais comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez ſans doute à être imité. Mes ſalutations, je vous ſupplie, & celles de Mlle. le Vaſſeur, à vos chers enfans & aux dames de votre maiſon. Agréez ſon reſpect, & mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 7 février 1767.

IL eſt vrai, milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la juſtice & de la vérité, eſt que ſans vous écrire, ſans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé avec confiance, ſur un fait qui étoit à ſa charge,

ſans crainte d'être démenti par vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour juger mal par M. Hume, de tous ſes amis. Il en a qui le connoiſſent, & qui ſont très-dignes de lui; mais il en a auſſi qui ne le connoiſſent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, ſans les en eſtimer moins. Je ſuis très-touché, milord, de vos lettres, & très-ſenſible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis, parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je ſuis fâché pour eux, qu'il faille à cela du courage: je connois des gens mieux inſtruits, chez leſquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, milord, mon entiere & pleine confiance, en me prévalant de vos offres; & dès à préſent j'ai une grace à vous demander, c'eſt de me donner des nouvelles de M. Watelet. Il eſt ancien ami de M. d'Alembert, mais il eſt auſſi mon ancienne connoiſſance; & les ſeuls jugemens que je crains, ſont ceux des gens qui ne me connoiſſent pas. Je puis bien dire de M. Watelet, au ſujet de M. d'Alembert, ce que j'ai dit de vous

au ſujet de M. Hume ; mais je connois l'incroyable ruſe de mes ennemis, capable d'enlacer dans ſes pieges adroits, la raiſon & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grace, preſſez-vous de me le dire ; car j'ai grand beſoin de le ſavoir. Agréez, milord, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

AU MÊME.

A Wootton, le 14 février 1764.

Vous m'avez donné, milord, le premier vrai plaiſir que j'aie goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes ſentimens pour lui ; & moi qui m'inquiete très-médiocrement de l'eſtime du public, je ſens que je n'aurois jamais pu me paſſer de la ſienne. Il ne faut abſolument point que ſes eſtampes ſoient en vente avec les

autres ; & puiſque, de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard, à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à la bonne heure ; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre, le nom de M. Watelet : mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entiere diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs, ſans faveur & ſans préférence, & qu'il ne ſoit pas queſtion de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimens, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage ; ce ſera m'obliger doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le

deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à Mlle. le Vaſſeur de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon reſpect. Agréez, milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes, un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau; & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres? Je prends la liberté de vous prier, milord, de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Wootton, le 28 février 1767.

QUE fait mon bon & aimable voisin ? Comment se porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaisir son heureuse arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverser son voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La santé, les eaux, les amusemens, comment va tout cela ? Vous savez, monsieur, que rien de ce qui vous touche, ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué s'est formé de liens qui sont votre ouvrage ; vous vous êtes acquis trop de droits sur moi, pour ne m'en avoir pas un peu donné sur vous ; & il n'est pas juste que j'ignore ce qui m'intéresse si véritablement. Je devrois aussi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien ; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choses. Paisible, oisif, souffrant,

prenant patience, peſtant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers, furetant des mouſſes, & contre l'hiver qui retient Calwich déſert ſi long-temps. Amuſez-vous, monſieur; je le deſire, mais pas aſſez pour reculer le temps de votre retour, car ce ſeroit vous amuſer à mes dépens. Mlle. le Vaſſeur vous demande la permiſſion de vous rendre ici ſes devoirs, & nous vous ſupplions l'un & l'autre, d'agréer nos très-humbles ſalutations.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 5 mars 1767.

JE ne ſuis pas ſurpris, milord, de l'état où vous avez trouvé mes eſtampes : je m'attendois à pis ; mais il me paroît cependant ſingulier qu'il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule de M. Watelet. Quoique parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eût peu des ſiennes, il

y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée, fait honneur à son burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'abbé de Saint-Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fussent vendues ; car quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître personnellement, elles étoient un cadeau de sa part. Si vous ne les aviez pas, milord, & qu'elles pussent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, est de la main de milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, sans nom, mais tête nue & très-ressemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'est la seule estampe que je veuille me réserver ; & quand elle me laisseroit la fantaisie d'avoir les portraits des hommes qui lui ressemblent, ce goût ne seroit pas ruineux. Je sens avec combien d'indiscrétion j'abuse de votre temps & de vos bontés ; mais quelque peine que vous

donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous supplie, milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit assez peu de chose, que probablement il ne s'est pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais, font du reste un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embarrassé de ces bagatelles ; mais pour vous dire la vérité, milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber ; c'est effectivement M. de Voltaire en habit de théatre. Comme je ne suis pas tout-à-fait aussi curieux d'avoir sa figure que celle de milord Maréchal, vous pouvez, milord,

à votre choix, garder, ou jeter, ou donner, ou brûler ce chiffon : pourvu qu'il ne me revienne pas, c'eſt tout ce que je deſire. Agréez, milord, je vous ſupplie, les aſſurances de mon reſpect.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

A Wootton, le 6 avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre derniere lettre, & lu le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes ; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur, quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je

voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang, pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être ne ſeroit-il pas à deſirer que j'en fuſſe l'arbitre : je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur, que celui de la liberté. Mes bons amis, ſentez-vous bien quelle gloire ce ſeroit pour vous, de part & d'autre, que ce ſaint & ſincere accord fût votre propre ouvrage, ſans aucun concours étranger ? Au reſte, n'attendez rien, ni de l'Angleterre, ni de perſonne, que de vous ſeuls ; vos reſſources ſont toutes dans votre prudence & dans votre courage : elles ſont grandes, graces au ciel.

J'ai prié M. du Peyrou de vous donner avis, que le roi m'avoit gratifié d'une penſion. Si jamais nous nous revoyons, je vous en dirai davantage ; mais mon cœur qui deſire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je ſuis trop malheureux en toute choſe, pour eſpérer plus aucun vrai plaiſir en cette vie. Adieu

mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté eſt expoſée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre, & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Wootton, le 8 avril 1767.

JE différois, monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de certaines diſtractions aſſez graves; mais les découvertes que je fais journellement ſur ma véritable ſituation, les augmentent, & ne me laiſſent plus guere eſpérer de les finir : ainſi, quelque douce que me fût votre correſpondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une miſe auſſi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême ſingulier, qui m'occupe dans

ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre-cœur, un voyage de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute ſans obſtacle & ſans accident, je vous écrirai de là plus au long.

Vous admirez Richardſon ? Monſieur le marquis, combien vous l'admireriez davantage, ſi, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ſes ſituations, qui paroiſſent romaneſques, ſont naturelles, combien ſes portraits, qui paroiſſent chargés, ſont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes obſervations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là ; car les capitaines Tomlinſon me pleuvent, & je n'ai pas apperçu juſqu'ici, veſtige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu ſi peu de monde, & l'isle eſt ſi grande, que cela prouve ſeulement que je ſuis malheureux.

Adieu, monſieur ; je ne verrai jamais le château de Brie ; &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le

seigneur : mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie ; je me souviendrai toujours, que c'est au plus fort de mes miseres, que son noble cœur m'a fait des avances d'amitié ; & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui est acquise jusqu'à mon dernier soupir.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Wootton, le 11 avril 1767.

Je ne puis, milord, que vous réitérer mes très-humbles excuses & remerciemens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous suis très-obligé de m'avoir conservé le portrait du roi. Je le reverrai souvent avec grand plaisir, & je me livre envers S. M. à toute la plénitude de ma reconnoissance ; très-assuré qu'en faisant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puisque vous savez au juste à quoi monte le produit des estampes, dont M. Ramsay avoit

eu l'honnêteté de me faire cadeau, vous pouvez y borner la diſtribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le ſurplus à M. Davenport, qui veut bien ſe charger de me l'apporter. J'aſpire, milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de graces & mes devoirs en perſonne; & il ne tiendra pas à moi que ce ne ſoit avant votre départ de Londres. Recevez, en attendant, je vous ſupplie, milord, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

P. S. Je ne vous parle point de ma ſanté, parce qu'elle n'eſt pas meilleure, & que ce n'eſt pas la peine d'en parler, pour n'avoir que les mêmes choſes à dire. Celle de Mlle. le Vaſſeur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéreſſer, eſt très-mauvaiſe; & il n'eſt pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

Wootton, le 30 avril 1767.

UN maître de maiſon, monſieur, eſt obligé de ſavoir ce qui ſe paſſe dans la ſienne, ſur-tout à l'égard des étrangers qu'il y reçoit. Si vous ignorez ce qui ſe paſſe dans la vôtre à mon égard, depuis noël, vous avez tort; ſi vous le ſavez, & que vous le ſouffriez, vous avez plus grand tort: mais le tort le moins excuſable, eſt d'avoir oublié votre promeſſe, & d'être allé tranquillement vous établir à Davenport, ſans vous embarraſſer ſi l'homme qui vous attendoit ici ſur votre parole, y étoit à ſon aiſe, ou non. En voilà plus qu'il ne faut, pour me faire prendre mon parti. Demain, monſieur, je quitte votre maiſon. J'y laiſſe mon petit équipage, & celui de Mlle. le Vaſſeur; & j'y laiſſe le produit de mes eſtampes & livres, pour ſûreté des frais faits pour

ma dépenſe depuis noël. Je n'ignore ni les embûches qui m'attendent, ni l'impuiſſance où je ſuis de m'en garantir: mais, monſieur, j'ai vécu; il ne me reſte qu'à finir avec courage, une carriere paſſée avec honneur. Il eſt aiſé de m'opprimer, mais difficile de m'avilir. Voilà ce qui me raſſure contre les dangers que je vais courir. Recevez derechef mes vifs & ſinceres remerciemens de la noble hoſpitalité que vous m'avez accordée. Si elle avoit fini comme elle a commencé, j'emporterois de vous un ſouvenir bien tendre, qui ne s'effaceroit jamais de mon cœur. Adieu, monſieur; je regretterai ſouvent la demeure que je quitte : mais je regretterai beaucoup davantage, d'avoir eu un hôte ſi aimable, & de n'en avoir pu faire mon ami.

LETTRE. (1)

MONSIEUR. J'oſe vous ſupplier de vouloir bien prendre ſur vos affaires, le temps de lire cette lettre, ſeul & avec attention. C'eſt à votre jugement éclairé, c'eſt à votre ame ſaine, que j'ai à parler. Je ſuis ſûr de trouver en vous, tout ce qu'il faut pour peſer avec ſageſſe & avec équité, ce que j'ai à vous dire. J'en ſerai moins ſûr, ſi vous conſultez tout autre que vous.

J'ignore avec quel projet j'ai été amené en Angleterre; il y en a eu un, cela eſt certain: j'en juge par ſon effet, auſſi grand, auſſi plein qu'il auroit pu l'être, quand ce projet eût été une affaire d'état.

(1) Cette lettre ne porte aucun renſeignement, ni ſur ſa date, ni ſur ſon adreſſe. On peut ſuppoſer que l'auteur l'a écrite en avril ou mai 1767, peu de temps avant ſon départ d'Angleterre, & l'a adreſſée à quelque perſonne en place, peut-être à M. le général C.... y.

Mais comment le ſort, la réputation d'un pauvre infortuné, pourroient-ils jamais faire une affaire d'état? C'eſt ce qui eſt trop peu concevable pour que je puiſſe m'arrêter à pareille ſuppoſition. Cependant, que les hommes les plus élevés, les plus diſtingués, les plus eſtimables, qu'une nation toute entiere ſe prêtent aux paſſions d'un particulier qui veut en avilir un autre, c'eſt ce qui ſe conçoit encore moins. Je vois l'effet; la cauſe m'eſt cachée, & je me ſuis tourmenté vainement pour la pénétrer: mais, quelle que ſoit cette cauſe, les ſuites en ſeront les mêmes, & c'eſt de ces ſuites qu'il s'agit ici. Je laiſſe le paſſé dans ſon obſcurité; c'eſt maintenant l'avenir que j'examine.

J'ai été traité dans mon honneur, auſſi cruellement qu'il ſoit poſſible de l'être. Ma diffamation eſt telle en Angleterre, que rien ne l'y peut relever de mon vivant. Je prévois cependant ce qui doit arriver après ma mort, par la ſeule force de la vérité, & ſans qu'aucun écrit poſthume de ma part s'en mêle; mais cela

viendra lentement, & feulement quand les révolutions du gouvernement auront mis tous les faits paſſés, en évidence. Alors ma mémoire ſera réhabilitée ; mais, & de mon vivant, je ne gagnerai rien à cela.

Vous concevez, monſieur, que cette ignominie intolérable au cœur d'un homme d'honneur, rend au mien le ſéjour de l'Angleterre inſupportable. Mais on ne veut pas que j'en ſorte. Je le ſens, j'en ai mille preuves, & cet arrangement eſt très-naturel ; on ne doit pas me laiſſer aller publier au-dehors, les outrages que j'ai reçus dans l'isle, ni la captivité dans laquelle j'y ai vécu. On ne veut pas non plus que mes mémoires paſſent dans le continent & ailleurs, inſtruire une autre génération, des maux que m'a fait ſouffrir celle-ci. Quand je dis *on*, j'entends les premiers auteurs de mes diſgraces ; à Dieu ne plaiſe que l'idée que j'ai, monſieur, de votre reſpectable caractere, me permette jamais de penſer que vous ayez trempé dans le fond du projet ! Vous ne

me connoiſſiez point; on vous a fait croire de moi beaucoup de choſes; l'illuſion de l'amitié vous a prévenu pour mes ennemis; ils ont abuſé de votre bienveillance; & par une ſuite de mon malheur ordinaire, les nobles ſentimens de votre cœur, qui vous auroient parlé pour moi ſi j'euſſe été mieux connu de vous, m'ont nui par l'opinion qu'on vous en a donnée. Maintenant le mal eſt ſans remede; il eſt preſque impoſſible que vous ſoyez déſabuſé: c'eſt ce que je ne ſuis pas à portée de tenter; & dans l'erreur où vous êtes, la prudence veut que vous vous prêtiez aux meſures de mes ennemis.

J'oſerai pourtant vous faire une propoſition qui, je crois, doit parler également à votre cœur & à votre ſageſſe. La terrible extrêmité où je ſuis réduit, en fait, je l'avoue, ma ſeule reſſource; mais cette reſſource en eſt peut-être également une pour mes ennemis, contre les ſuites déſagréables que peut avoir pour eux, mon dernier déſeſpoir.

Je veux ſortir, monſieur, de l'Angleterre

terre ou de la vie, & je ſens bien que je n'ai pas le choix. Les manœuvres ſiniſtres que je vois, m'annoncent le ſort qui m'attend, ſi je feins ſeulement de vouloir m'embarquer. J'y ſuis déterminé pourtant, parce que toutes les horreurs de la mort n'ont rien de comparable à celles qui m'environnent. Objet de la riſée & de l'exécration publique, je ne me vois environné que de ſignes affreux, qui m'annoncent ma deſtinée. C'eſt trop ſouffrir, monſieur, & toute interdiction de correſpondance m'annonce aſſez que, ſitôt que l'argent qui me reſte ſera dépenſé, je n'ai plus qu'à mourir. Dans ma ſituation, ce ſera un ſoulagement pour moi, & c'eſt le ſeul déſormais qui me reſte; mais j'ai bien de la peine à penſer que mon malheur ne laiſſe après lui, nulle trace déſagréable. Quelque habilement que la choſe ait été concertée, quelque adroite qu'en ſoit l'exécution, il reſtera des indices peu favorables à l'hoſpitalité nationale. Je ſuis malheureuſement trop connu, pour que ma fin tragique ou ma

diſparition demeurent ſans commentaires ; & quand tant de complices garderoient le ſecret, tous mes malheurs précédens mettront trop de gens ſur la trace de celui-ci, pour que les ennemis de mes ennemis (car tout le monde en a) n'en faſſent pas quelque jour un uſage qui pourra leur déplaire. On ne ſait juſqu'où ces choſes là peuvent aller ; & l'on n'eſt plus maître de les arrêter, quand une fois elles marchent. Convenez, monſieur, qu'il y auroit quelque avantage à pouvoir ſe diſpenſer d'en venir à cette extrêmité.

Or on le peut, *& prudemment* on le doit. Daignez m'écouter. Juſqu'à préſent j'ai toujours penſé à laiſſer après moi, des mémoires qui miſſent au fait la poſtérité, des vrais événemens de ma vie ; je les ai commencés, dépoſés en d'autres mains, & déſormais abandonnés. Ce dernier coup m'a fait ſentir l'impoſſibilité d'exécuter ce deſſein, & m'en a totalement ôté l'envie.

Je ſuis ſans eſpoir, ſans projet, ſans deſir même de rétablir ma réputation déruite ; parce que je ſais qu'après moi,

cela viendra de soi-même, & qu'il me faudroit des efforts immenses pour y parvenir de mon vivant. Le découragement m'a gagné; la douce amitié, l'amour du repos sont les seules passions qui me restent, & je n'aspire qu'à finir paisiblement mes jours dans le sein d'un ami. Je ne vois plus d'autre bonheur pour moi sur la terre; & quand j'aurois désormais à choisir, je sacrifierois tout à cet unique desir qui m'est resté.

Voilà, monsieur, l'homme qui vous propose de le laisser aller en paix, & qui vous engage sa foi, sa parole, tous les sentimens d'honneur dont il fait profession, & toutes ces espérances sacrées qui sont ici-bas la consolation des malheureux, que non-seulement il abandonne pour toujours le projet d'écrire sa vie & ses mémoires, mais qu'il ne lui échappera jamais, ni de bouche, ni par écrit, un seul mot de plainte sur les malheurs qui lui sont arrivés en Angleterre; qu'il ne parlera jamais de M. Hume, ou qu'il n'en parlera qu'avec honneur; & que lorf-

qu'il ſera preſſé de s'expliquer ſur les plaintes indiſcrettes, qui dans le fort de ſes peines, lui ſont quelquefois échappées, il les rejetera ſans myſtere, ſur ſon humeur aigrie & portée à la défiance & aux ombrages par des malheurs continuels. Je pourrai parler de la ſorte avec vérité, n'ayant que trop d'injuſtes ſoupçons à me reprocher par ce malheureux penchant, ouvrage de mes déſaſtres, & qui maintenant y met le comble. Je m'engage ſolemnellement à ne jamais écrire quoi que ce puiſſe être, & ſous quelque prétexte que ce ſoit, pour être imprimé ou publié, ni ſous mon nom, ni en anonyme, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Vous trouverez, monſieur, ces promeſſes bien fortes; elles ne le ſont pas trop pour la détreſſe où je ſuis. Vous me demanderez des garans pour leur exécution: cela eſt très-juſte. Les voici; je vous prie de les peſer.

Premiérement, tous mes papiers relatifs à l'Angleterre, y ſont encore dans

un dépôt. Je les ferai tous remettre entre vos mains, & j'y en ajouterai quelques autres assez importans, qui sont restés dans les miennes. Je partirai à vuide, & sans autres papiers qu'un petit portefeuille absolument nécessaire à mes affaires, & que j'offre à visiter.

Secondement, vous aurez cette lettre signée, pour garant de ma parole; & de plus, une autre déclaration que je remettrai en partant, à qui vous me prescrirez, & telle que si j'étois capable de jamais l'enfreindre de mon vivant, ou après ma mort, cette seule piece anéantiroit tout ce que je pourrois dire, en montrant dans son auteur, un infame qui, se jouant de ses promesses les plus solemnelles, ne mérite d'être écouté sur rien. Ainsi, mon travail détruisant son propre objet, en rendroit la peine aussi ridicule que vaine.

En troisieme lieu, je suis prêt à recevoir toujours avec le même respect & la même reconnoissance, la pension dont il plait au roi de m'honorer. Or, je vous demande, monsieur, si lorsqu'honoré d'une

penſion du prince, j'étois aſſez vil, aſſez infame, pour mal parler de ſon gouvernement, de ſa nation & de ſes ſujets, il ſeroit poſſible en aucun temps, qu'on m'écoutât ſans indignation, ſans mépris & ſans horreur. Monſieur, je me lie par les liens les plus forts & les plus indiſſolubles. Vous ne pouvez pas ſuppoſer que je veuille rétablir mon honneur, par des moyens qui me rendroient le plus vil des mortels.

Il y a, monſieur, un quatrieme garant plus ſûr, plus ſacré que tous les autres, & qui vous répond de moi : c'eſt mon caractere connu pendant cinquante & ſix ans. Eſclave de ma foi, fidelle à ma parole, ſi j'étois capable de gloire encore, je m'en ferois une illuſtre & fiere, de tenir plus que je n'aurois promis; mais plus concentré dans moi-même, il me ſuffit d'avoir en cela, la conſcience de mon devoir. Eh, monſieur, pouvez-vous penſer que de l'humeur dont je ſuis, je puſſe aimer la vie, en portant la baſſeſſe & le remords dans ma ſolitude? Quand

la droiture ceſſera de m'être chere, c'eſt alors que je ſerai vraiment mort au bonheur.

Non, monſieur; je renonce pour jamais à tous ſouvenirs pénibles. Mes malheurs n'ont rien d'aſſez amuſant pour les rappeller avec plaiſir; je ſuis aſſez heureux ſi je ſuis libre, & que je puiſſe rendre mon dernier ſoupir dans le ſein d'un ami. Je ne vous promets en ceci, que ce que je me promets à moi-même, ſi je puis goûter encore quelques jours de paix avant ma mort.

Je n'ai parlé juſqu'ici, monſieur, qu'à votre raiſon. Je n'ai qu'un mot maintenant à dire à votre cœur. Vous voyez un malheureux réduit au déſeſpoir, n'attendant plus que la maniere de ſa derniere heure. Vous pouvez rappeller cet infortuné à la vie; vous pouvez vous en rendre le ſauveur, & du plus miſérable des hommes, en faire encore le plus heureux. Je ne vous en dirai pas davantage, ſi ce n'eſt ce dernier mot, qui vaut la peine d'être répété. Je vois mon heure extrême, qui ſe prépare.

Je suis résolu, s'il le faut, de l'aller chercher, & de périr ou d'être libre; il n'y a plus de milieu.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Amiens, le 2 juin 1767.

J'AI différé, monsieur, de vous écrire jusqu'à ce que je pusse vous marquer le jour de mon départ, & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain & arriver après-demain au soir à S. Denis, où je séjournerai le lendemain vendredi, pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux Trois-Maillets. Comme on trouve des fiacres à S. Denis, sans prendre la peine d'y venir vous-même, il suffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domestique, qui nous conduise dans l'asyle hospitalier que vous voulez bien me destiner. Il m'a été impossible de rester inconnu, comme je l'avois desiré, & je crains bien que mon nom ne me suive à la piste. A

tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. Jaques, & c'eſt ſous ce nom que vous pourrez me faire demander aux Trois-Maillets. Rien n'égale le plaiſir avec lequel je vais habiter votre maiſon, ſi ce n'eſt le tendre empreſſement que j'ai d'en embraſſer le vertueux maître.

LETTRE

AU MÊME.

A Fleury (1), *ce vendredi à midi 5 juin 1767.*

Il faut, monſieur, jouir de vos bontés & de vos ſoins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maiſon, le jardin, le parc, tout eſt admirable ; & je me ſuis dépêché de m'emparer de tout par la poſſeſſion, c'eſt-à-dire, par la jouiſſance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour j'ai trouvé M. Garçon qui m'a tiré

---

(1) Maiſon de campagne de M. le marquis de Mirabeau.

de peine ſur votre retour d'hier, & m'a donné l'eſpoir de vous voir demain. Je ne veux point me laiſſer donner d'inquiétudes ; mais quelque agréable & douce que me ſoit l'habitation de votre maiſon, mon intention eſt toujours de les prévenir. Mille très-humbles ſalutations & reſpects de Mlle. le Vaſſeur.

LETTRE

AU MÊME.

Ce mardi 9 juin 1767.

VOTRE préſence, monſieur, votre noble hoſpitalité, vos bontés de toute eſpece ont mis le comble aux ſentimens que m'avoient inſpirés vos écrits & vos lettres. Je vous ſuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme reſpectable & cher à un autre ; mais je ſuis venu d'Angleterre avec une réſolution qu'il ne m'eſt pas même permis de changer, puiſque je ne ſaurois devenir votre hôte à demeure, ſans contracter des obli-

gations qu'il n'eſt pas en mon pouvoir ni même en ma volonté de remplir; & pour répondre une fois pour toutes, à un mot que vous m'avez dit en paſſant, je vous répete & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être; que je ne ferai ni ne laiſſerai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reſte encore en manuſcrit; que je ne puis ni ne veux rien lire déſormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que dès à préſent, je ſuis mort à toute littérature, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, & que jamais rien ne me fera changer de réſolution ſur ce point. Je ſuis aſſurément pénétré pour vous, de reconnoiſſance, mais non pas juſqu'à vouloir ni pouvoir me tirer de mon anéantiſſement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne devienne empereur ou roi; encore ce que je ferai dans ce cas, ſera-t-il moins pour vous que pour mes peuples; puiſqu'en pareil cas, quand je ne

vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoi que vous puiſſiez faire, au Bignon je ſerois chez vous, & je ne puis être à mon aiſe que chez moi ; je ſerois dans le reſſort du parlement de Paris, qui par raiſon de convenance peut, au moment qu'on y penſera le moins, faire une excurſion nouvelle *in anima vili* ; je ne veux pas le laiſſer expoſé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaiſir, ſi cela ne faiſoit pas un détour inutile, & ſi je ne craignois un peu, quand j'y ſerois, d'avoir la tentation d'y reſter. Là-deſſus toutefois, votre volonté ſoit faite : je ne réſiſterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le ſentirai conforme à mon bien réel ou de fantaiſie ; car pour moi c'eſt tout un. Ce que je crains n'eſt pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je ſuis très-ſurpris & très en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & ſur-tout de Suiſſe, dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans

le cas de faire à vous & à moi le plaiſir de reſter ici, juſqu'à ce que j'en aie reçu, & par conſéquent celui de vous y embraſſer quelquefois encore, ſachant que les œuvres de miſéricorde plaiſent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens, ce qu'il me reſte à vous dire, & ſur-tout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au ſoir, & que par la maniere dont je l'ai ſenti, je mérite d'avoir encore. *Vale, et me ama.*

LETTRE

AU MÊME.

Ce vendredi 19 juin 1767.

JE lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu ; mais il ne réſultera rien de plus de cette lecture, que la confirmation des ſentimens que vous m'avez inſpirés, & de mon admiration pour votre grand & profond génie ; ce que je me permets de vous dire en paſſant, & ſeulement une

fois. Je ne vous réponds pas même de vous ſuivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penſer, fatigant de ſuivre les penſées des autres, & qu'à préſent, je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point; mais je ſors de votre maiſon, fier d'y avoir été admis, & plus deſireux que jamais de conſerver les bontés & l'amitié du maître. Du reſte, quelque mal que vous penſiez de la ſenſibilité, priſe pour toute nourriture, c'eſt l'unique qui m'eſt reſtée; je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous reſpecte. C'eſt beaucoup; mais voilà tout: n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai, ſi je puis, votre livre de plantes; s'il m'embarraſſe trop, je le laiſſerai, dans l'eſpoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aiſe. Adieu, mon cher & reſpectable hôte; je pars plein de vous, & content de moi, puiſque j'emporte votre eſtime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

A Trye-le-Château, le 24 juin 1767.

J'ESPÉROIS, monſieur, vous rendre compte un peu en détail, de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation: mais une douleur fort vive, qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne à tenir la plume, une difficulté qui me force d'abréger. Le château eſt vieux; le pays eſt agréable; & j'y ſuis dans un hoſpice qui ne me laiſſeroit rien à regretter, ſi je ne ſortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes, dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre *Philoſophie rurale*, que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre, ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccès. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la premiere

occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſyle. M. le prince de Conti le deſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de Jaques ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous lequel j'eſpere, monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révere, & vous embraſſe de tout mon cœur. RENOU.

LETTRE

A milord HARCOURT.

Le 10 juillet 1767.

JE reçois ſeulement en ce moment, milord, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 7 mai, & le billet que vous m'avez envoyé ſous la même date. En vous remerciant de l'une & de l'autre, & en vous réitérant mes très-humbles excuſes, de la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur, permettez qu'étant éloigné de vous, je prenne la liberté

liberté de me recommander à l'honneur de votre ſouvenir, de vous aſſurer que vos bontés ne ſortiront point de ma mémoire, & de vous renouveller les proteſtations de ma reconnoiſſance & de mon reſpect.

Je vous demande la permiſſion, milord, de ne point dater quant à préſent, du lieu de ma retraite, & de ne plus ſigner un nom ſous lequel j'ai vécu ſi malheureux. Vous ne tarderez pas d'être inſtruit de celui que j'ai pris, & ſous lequel je vous rendrai déſormais mes hommages, ſi vous me permettez de vous les renouveller quelquefois. Si vous m'honorez d'une réponſe, M. Watelet eſt à portée de me la faire paſſer.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

De France, le 1er août 1767.

SI j'avois eu, monſieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai

réſolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de ſurvenans, ont abſorbé tout mon temps, juſqu'à ce que je ſois parvenu à obtenir un aſyle un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il ſoit, j'y ſens ſouvent, monſieur, la privation de votre voiſinage & de votre ſociété, & j'en remplis ſouvent la ſolitude, du ſouvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en eſt fallu que je ne ſois retourné jouir de tout cela, chez mon ancien & aimable hôte; mais la maniere dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entiere, & à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident. Je vous diſois alors, qu'en quelque lieu que je fuſſe, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant, qu'à ce ſouvenir ſi bien dû, ſe joindra toute ma vie le regret de l'entretenir de ſi loin.

Permettez du moins, que ce regret ſoit tempéré par le plaiſir de vous demander & d'apprendre quelquefois de vos nou-

veilles, & réitérer de temps en temps, les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 12 août 1767.

JE suis affligé, monsieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire; mais ce que vous me demandez, est contraire à ma plus inébranlable résolution, même à mes engagemens; & vous pouvez être assuré que de ma vie, une ligne de moi ne sera imprimée de mon aveu. Pour ôter même une fois pour toutes, les sujets de tentation, je vous déclare que dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres, qui pourroient réveiller en moi, des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, monsieur, si vous revenez à la charge,

ne vous offenſez pas que ce ſoit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la maniere dont je ſuis ici. Non, mon reſpectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un ſemblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays, de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige, dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre, & puiſſai-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus!

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & belle compatriote, que je crois déjà partie. Je ſuis bien fier que Mad. la comteſſe ait daigné ſe rappeller un homme qui n'a eu qu'un moment, l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire, s'il falloit qu'elle gardât un

peu des souvenirs qu'elle laisse à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embrassemens.

LETTRE

AU MÊME.

Ce 22 août 1767.

JE vous dois bien des remerciemens, monsieur, pour votre derniere lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine ; car vous étant aussi sincérement attaché que je le suis, je ne pouvois rester un moment tranquille, dans la crainte de vous avoir déplu. Graces à vos bontés, me voilà tranquillisé sur ce point ; vous me trouvez grognon ; passe pour cela : je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat : mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié, contre la clause que j'ai le plus expressément stipulée ; car je vous confirme pour la derniere fois, que ce seroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour M. l'abbé ; mais ce tort n'eſt qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me ſemble que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils font, ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui ; puiſque c'étoit la crainte d'être entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous, quelques pages de ſon ouvrage, que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre, avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'*Aſtrée*, je ne veux plus que des livres qui m'ennuient, ou qui ne parlent que de mon foin.

Je crains bien que vous n'ayez deviné

trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir, n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes, qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premiérement d'habiter dans un château, & non pas ſous un toit de chaume; chez autrui, & non pas chez moi, & ſurtout d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi, il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſtique; mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah, pourquoi faut-il que j'aie fait des livres ! J'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye, ce 24 août 1767.

JE n'ai reçu que depuis peu de jours, mon bon ami, votre lettre du 20 mai, adreſſée à Wootton. Elle étoit dans le plus triſte état du monde, à demi brûlée, & paroiſſant avoir été ouverte pluſieurs fois. Les pieces que vous y avez jointes, ayant groſſi le paquet, ont augmenté la curioſité. Je ne ſais pourquoi vous vous obſtinez à m'envoyer de pareilles pieces : peine qui ne peut ſervir de rien, ni à vous, ni à moi, ni à perſonne, & qui empêchera toujours que vos lettres ne me parviennent fidélement. Quand vos affaires ſeront accommodées, apprenez-le moi, pour conſoler mon cœur. Juſques là, ne me parlez que de vous.

Lorſque je doutois que vous vinſſiez me voir à Wootton, ce n'étoit pas de votre volonté que j'étois en peine, mais

bien des obſtacles que vous trouveriez à l'exécuter. Soyez perſuadé que, ſi vous m'étiez venu voir en Angleterre, de quelque maniere que vous vous y fuſſiez pris, vous n'auriez point paſſé Londres. Si jamais la concorde renaît parmi vous, j'ai lieu d'eſpérer que n'ayant plus à courir ſi loin, vous aurez moins de difficultés à me rejoindre. M. du Peyrou vous en indiquera les moyens quand il ſera temps, & ſoyez ſûr que l'eſpoir de vous embraſſer, eſt un de ceux qui me font encore aimer la vie.

Je ne ſais comment j'avois oublié de vous rendre compte de l'affaire dont vous m'aviez chargé à Berlin. J'aurois juré de vous en avoir rendu compte il y a longtemps; car dans mon premier moment de relâche, j'écrivis à cet effet à milord Maréchal. C'étoit préciſément quand M. Michel venoit d'être nommé. Milord me répondit qu'il étoit allé exprès à Berlin pour parler aux miniſtres, de votre affaire; qu'il falloit néceſſairement que vous vous adreſſaſſiez directement à eux, ou au vice-

gouverneur; que depuis la nomination du dernier, il ne lui convenoit plus de ſe mêler d'aucun affaire qui regardât Neuchatel en aucune ſorte; qu'il avoit refuſé au colonel Chaillet, de ſe mêler d'une affaire pareille à celle qu'il venoit de propoſer à ma ſollicitation; & qu'il me prioit de ne plus me charger à l'avenir, de recommandations auprès de lui, de quelque eſpece qu'elles puſſent être. Je ne doute pas qu'en vous adreſſant directement au miniſtere, votre affaire ne paſſât ſans difficulté; d'autant plus qu'elle a déjà été propoſée, & qu'on eſt toujours bien venu dans cette cour là, quand on ſe préſente avec de l'argent. En partant de l'isle de S. Pierre, je laiſſai vos papiers avec tous les miens, à M. du Peyrou, des mains de qui vous les retirerez ſans difficulté quand il vous plaira.

Je n'ai laiſſé nuls papiers à l'isle de S. Pierre, qu'il m'importe de ravoir; mais comme j'aime toujours mieux qu'ils ſoient en mains amies qu'en d'autres, ſi vous voulez les retirer en mon nom, vous n'a-

vez qu'à m'envoyer la formule du billet qu'il faut que je faſſe pour cela, & je vous l'enverrai ſans délai.

Comme lorſque vos affaires publiques ſeront terminées, vous pourriez avoir quelque voyage à faire dans le pays où je ſuis, ſans paſſer par Neuchatel, je vous préviens que, ſi de Paris vous pouvez vous rendre au château de Trye, près de Giſors, & demander M. Renou, il vous donnera de mes nouvelles ſûres. Giſors eſt à quinze petites lieues de Paris, & il y a un carroſſe public qui part de Giſors tous les mercredis, & de Paris tous les ſamedis, & fait la route en été dans un jour. Je vous embraſſe, mon bon ami, de tout mon cœur, ainſi que tout ce qui vous eſt cher, & tous nos amis.

M. du Peyrou étant tombé malade à Paris, cette lettre a été prodigieuſement retardée.

Ce 8 novembre.

Autre retard bien plus long, M. du Peyrou étant retombé malade ici, & y ayant été retenu plus de deux mois, vous

pouvez juger ſi ces longs retards me tiennent en inquiétude, & me rendent vos promptes nouvelles néceſſaires, ſur les triſtes choſes que j'apprends.

LETTRE

A M.

A Trye-le-Château, le 9 ſeptembre 1767.

MONSIEUR. Permettez que j'aie l'honneur d'exécuter près de vous, l'ordre exprès que m'a donné l'auteur d'un livre intitulé : *Dictionnaire de muſique, par J. J. Rouſſeau*, qui s'imprime chez la veuve Ducheſne. Cet ordre eſt, monſieur, de m'oppoſer de ſa part, comme je fais, à la publication de cet ouvrage qui porte ſon nom, juſqu'à ce qu'il ait été de nouveau ſoumis à la cenſure : attendu que des paſſages raturés & rétablis dans le manuſcrit, peuvent faire naître des difficultés que le premier cenſeur étant mort, ne pourroit lever, & que l'auteur veut prévenir. Vous êtes très-humblement ſupplié,

monſieur, d'arrêter ladite publication juſqu'à ce temps là.

J'ai l'honneur d'être avec un profond reſpect.

Signé, RENOU. (1)

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

Ce 12 décembre 1767.

JE conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon, dans les guerres littéraires. Que j'en ſuis affligé, & que je vous plains! Sans prendre la liberté de vous dire là-deſſus, rien de mon chef, j'oſerai vous tranſcrire

(1) C'étoit le nom qu'avoit pris l'auteur, en ſe retirant au château de Trye.

ici deux vers du Taſſe, que je me rappelle, & auxquels je n'ajouterai rien.

Giunta è tua gloria al ſommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te conviene.

Je vous honore & vous embraſſe, monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A milord HARCOURT.

13 janvier 1768.

JE me reprocherois, milord, d'avoir tardé ſi long-temps à vous écrire & à vous remercier, ſi je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit toute entière, & que ce que je veux faire eſt toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autres été depuis trois mois garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui graces au ciel, eſt enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, milord, les prémices de mes loiſirs; & c'eſt avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, que touché de tou-

tes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi qu'en les cultivant avec le plus grand soin, je ne vous témoigne en toute occasion, combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps, l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer pour le produit des estampes; & c'est encore un de mes torts les moins excusables, de ne vous en avoir pas tout de suite accusé la réception: mais je me reposois un peu en cela, sur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, milord, ce qu'il falloit faire des estampes de M. Watelet. Nous étions convenus que puisque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient passer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainsi, j'espere qu'à ce titre, vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'estampe

du roi, je desire extrêmement qu'elle me parvienne ; & si vous permettez que j'abuse encore de vos bontés, j'ose vous supplier de la faire envelopper avec soin dans un rouleau. Je desire extrêmement recevoir bientôt cette belle estampe, que j'aurai soin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguste bienfaiteur, incessamment gravés sous mes yeux, comme ses bontés le sont dans mon cœur.

Daignez, milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre souvenir. Je tâcherai de mon côté, de ne me pas laisser oublier de vous, en vous renouvellant, autant que cela ne vous importunera pas, les assurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai respect.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

13 janvier 1768.

J'AI, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment, comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſont trop vrais, pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur, des tracas où vous êtes; car quoi que vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques: ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance, au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus; que je n'y penſe plus, que par le tendre intérêt que je prends à votre re-

pos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me réſoudre à le regarder.

Parlons de chanſons, cela vaudra mieux. Seroit-il poſſible que vous ſongeaſſiez tout de bon, à faire un opéra? O, que vous ſeriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra, que crier dans le déſert! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous liſe; mais on ne vous ſuit, ni ne veut vous entendre. Ma foi, monſieur, faiſons comme les nourrices, qui, quand les enfans grondent, leur chantent & les font danſer. Votre ſeule propoſition m'a déjà mis, moi vieux radoteur, parmi ces enfans là; & il s'en faut peu que ma muſe chenue ne ſoit prête à ſe ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la ſeule amonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage; car votre propoſition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir ſi le vieux ſou mordroit encore à l'hameçon. A préſent que vous en avez à peu près le plaiſir, dites-moi tout rondement ce qui en

eſt, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en penſe, & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela, ſi le cœur vous en dit, nous en pourrons cauſer avec mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela, de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

A Trye, le 25 janvier 1768.

JE n'aurois pas tardé ſi long-temps, monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 novembre, ſans beaucoup de tracas, qui venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me ſeront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre

voiſin. Ce qui ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je deſire fort, monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel, plus par habitude que par néceſſité; & que toutefois les eaux vous faſſent tant de bien, que vous puiſſiez jouir en paix, de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, & dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec priere de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté, à parcourir une eſpece de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin, le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, monſieur, pour faire partir cette lettre, rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir, & qui veut bien s'en charger, ne me laiſſe pas le temps de tranſcrire ma réponſe à l'aimable bergere de Calwich, & me force à la laiſſer partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuſer cette petite irrégularité, ainſi que celle du défaut de ſignature, dont vous pouvez ſavoir la raiſon. Recevez, monſieur, mes ſalutations empreſſées, & mes vœux pour l'affermiſſement de votre ſanté.

L'HERBORISTE de Mad. la ducheſſe de Portland.

P. S. Comme l'exemplaire du *Dictionnaire de muſique*, qui vous étoit deſtiné, avoit été adreſſé à M. Vaillant, qui n'a jamais paru fort ſoigneux des commiſſions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis, un ſecond à M. Rougemont, pour vous le faire paſſer, au défaut du premier.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

A Trye, le 28 janvier 1768.

JE me fouviens, mon illuſtre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde & en même temps à ſes avantages, je me dis entr'autres, en me défaiſant de ma montre : graces au ciel, je n'aurai plus beſoin de ſavoir l'heure qu'il eſt. J'aurois pu me dire la même choſe ſur le quantieme, en me défaiſant de mon almanach ; mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correſpondances plus douces & moins fréquentes : c'eſt pourquoi je ſuis ſujet à me tromper dans mes dates, de ſemaine, & même quelquefois de mois ; car quoiqu'avec l'almanach, je ſache bien trouver le quantieme dans la ſemaine, ſachant le jour, quand il s'agit de trouver auſſi la ſemaine, je ſuis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être

moins avec vous qu'avec tout autre, puiſque je n'écris à perſonne plus ſouvent & plus volontiers qu'à vous.

Concluſion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre ; c'eſt de quoi j'étois d'avance à peu près ſûr. J'avoue pourtant que dans ma ſituation préſente, quelque diſtraction attachante & agréable me ſeroit néceſſaire. J'aurois beſoin, ſinon de faire de la muſique, au moins d'en entendre ; & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je ſuis attaché plus que jamais à la ſolitude ; mais il y a tant d'entours déplaiſans à la mienne, & tant de triſtes ſouvenirs m'y pourſuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entiere, mais où des objets agréables puſſent effacer l'impreſſion de ceux qui m'occupent, & faire diverſion au ſentiment de mes malheurs. Des ſpectacles où je puſſe être ſeul dans un coin & pleurer à mon aiſe, de la muſique qui pût ranimer un peu mon cœur affaiſſé, voilà ce qu'il me faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener unique-

ment à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop long-temps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela; car en toutes choſes, les conſolations les plus ſimples me ſont refuſées; mais il me faut un peu de travail ſur moi-même, pour y ſuppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en ſuis pas ſurpris; car le public me connoît ſi bien, qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choſes que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empreſſées, pour me rappeller chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ſes avances; mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du ſouverain & des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays là, j'y ſuis attaché par reconnoiſſance; & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaiſons, je n'y puſſe vivre agréablement. Mais l'air du pays, qui m'en a chaſſé, n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de ſon-

ger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde, celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur; & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſyle pour y finir mes jours.

On me preſſe pour la poſte, & je ſuis forcé de finir bruſquement, en vous ſaluant avec reſpect & vous embraſſant de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Du château de Trye, ce 9 février 1768.

DANS l'incertitude, mon excellent ami, de la meilleure voie pour vous faire paſſer cette lettre ſûrement & promptement, je prends le parti de riſquer directement ce duplicata, & d'en adreſſer un autre à M. Coindet, pour vous le faire paſſer. C'eſt une lettre qu'il a reçue, & qu'il m'a envoyée, qui a occaſionné la mienne. Le temps me preſſe; je ſuis rendu de fatigue

& navré de douleur, dans la crainte d'une catastrophe. Au nom de Dieu, faites-moi passer des nouvelles si-tôt que le sort de votre pauvre état sera décidé. O la paix, la paix, mon bon ami! Hélas! il n'y a que cela de bon dans cette courte vie. J'embrasse nos amis. Je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. J'implore la bénédiction du ciel sur vos soins patriotiques, & j'en attends le succès avec la plus vive impatience.

J'espere que vous avez reçu ma précédente, que je vous ai adressée en droiture. C'est toujours la voie qu'il faut préférer, sur-tout pour tout ce qui peut demander du secret.

LETTRE

AU MÊME.

Le 9 février 1768.

ON m'a communiqué, mon bon ami, quelques articles des deux projets d'accommodement qui vous sont proposés,

& j'apprends que le Conſeil-général, qui doit en décider, eſt fixé au 28. Quoique tant de précipitation ne me laiſſe pas le temps de peſer ſuffiſamment ces articles; quoique je ne ſois pas ſur les lieux, que j'ignore l'état des choſes, que je n'aie ni papiers, ni livres, & que ma mémoire, abſolument éteinte, ne me rappelle pas même votre conſtitution, je ſuis trop affecté de votre ſituation, pour ne pas vous dire, bien qu'à la hâte, mon opinion ſur les moyens qu'on vous offre d'en ſortir. Quelque mal digérée que ſoit cette opinion, je ne laiſſe pas, meſſieurs, de vous l'expoſer avec confiance, non pas en moi, mais en vous; très-ſûr que ſi je me trompe, vous démêlerez aiſément mon erreur.

Dans l'extrait qui m'a été envoyé, il n'y a, du projet appellé *le ſecond*, qu'un ſeul article, qui eſt auſſi le ſecond; ſavoir, l'élection de la moitié du Petit-Conſeil par le Conſeil-général. Ce ſecond article n'étant bon à pas grand'choſe, je ne dirai rien du projet dont il eſt tiré.

Je parlerai de l'autre, après avoir posé deux principes que vous ne contesterez pas : l'un, qu'un accommodement ne suppose pas qu'on céde tout d'un côté & rien de l'autre, mais qu'on se rapproche des deux côtés ; l'autre, qu'il n'est pas question de victoire dans cette affaire, ni de donner gain de cause aux négatifs ou aux représentans, mais de faire le plus grand bien de la chose commune, sans songer si l'on est Rutule ou Troyen.

Cela posé, j'oserai vous dire que ce projet me paroît, non-seulement acceptable, mais avec quelques changemens & l'addition d'un ou deux articles, le meilleur peut-être, que vous puissiez adopter.

Le Petit-Conseil tend fortement à la plus dure aristocratie. Les maximes des représentans vont par leurs conséquences, non-seulement à l'excès, mais à l'abus de la démocratie ; cela est certain. Or, il ne faut ni l'un ni l'autre dans votre république ; vous le sentez tous. Entre le Petit-Conseil, violent aristocrate, & le Conseil-général, démocrate effréné, où trouver

une force intermédiaire, qui contienne l'un & l'autre & soit la clef du gouvernement? Elle existe cette force; c'est le conseil des Deux-cent. Mais pourquoi cette force ne va-t-elle pas à son but? Pourquoi le Deux-cent, au lieu de contenir le Vingt-cinq, en est-il l'esclave? N'y a-t-il pas moyen de corriger cela? Voilà précisément de quoi il s'agit.

Avant d'entrer dans l'examen des moyens, permettez-moi, messieurs, d'insister sur une réflexion dont j'ai le cœur plein. Les meilleures institutions humaines ont leurs défauts. La vôtre, excellente à tant d'égards, a celui d'être une source éternelle de divisions intestines. Des familles dominantes s'enorgueillissent, abusent de leur pouvoir, excitent la jalousie. Le peuple, sentant son droit, s'indigne d'être ainsi traîné dans la fange par ses égaux. Des tribunaux concurrens se chicanent, se contre-pointent. Des brigues disposent des élections. L'autorité & la liberté, dans un conflit perpétuel, portent leurs querelles jusqu'à la guerre civile:

j'ai vu vos citoyens armés s'entr'égorger dans vos murs. En ce moment même, cette horrible cataſtrophe eſt prête à renaître; & quand dans vos plans de réforme, vous devriez, par des moyens de concorde & de paix, par des établiſſemens doux & ſages, tâcher de couper la racine à ces maux, vous allez comme à plaiſir, les attiſer, en excitant parmi vous de nouvelles animoſités, de nouvelles haines, par la plus dure de toutes les cenſures, par l'inquiſition du grabeau. Cela, meſſieurs, permettez-moi de le dire, n'eſt aſſurément pas bien penſé. Premiérement, le Conſeil ne ſouffrira jamais un établiſſement trop humiliant pour de fiers magiſtrats; & quand ils le ſouffriroient, je dis pour le bien de la paix & de la patrie, il ne ſeroit point à deſirer qu'il eût lieu. Loin d'établir de nouveaux grabeaux, vous feriez mieux d'abolir ceux qui exiſtent, mais qui très-heureuſement, ne ſignifiant rien du tout, peuvent reſter ſans danger.

Cela dit, je paſſe à mon ſujet. Il s'agit

d'un gouvernement mixte, mais difficile à combiner; où le peuple ſoit libre ſans être maître, & où le magiſtrat commande ſans tyranniſer. Le vice de votre conſtitution n'eſt pas de trop gêner la liberté du peuple: au contraire, cette liberté légitime ne va que trop loin; & quoi qu'on en puiſſe dire, il n'eſt pas bon que le Conſeil-général ſoit trop néceſſaire à tout.

Mais le vice inhérent & fondamental, eſt dans le défaut de balance & d'équilibre dans les trois autres Conſeils qui compoſent le gouvernement. Ces trois Conſeils, dont deux ſont à peu près inutiles, ſont ſi mal combinés, que leur force eſt en raiſon inverſe de leur autorité légale, & que l'inférieur domine tout. Il eſt impoſſible que ce vice reſte, & que la machine puiſſe aller bien.

Ce qu'il y a d'heureux pourtant dans cette machine, qui ne laiſſe pas d'être admirable, eſt, que cet important équilibre peut s'établir ſans rien changer aux principales pieces. Tous les reſſorts ſont bons;

il ne s'agit que de les faire jouer un peu différemment.

Mais ce qu'il y a de fâcheux, eſt que cette réforme demande des ſacrifices, & préciſément de la part des deux corps qui juſqu'ici ont paru le moins diſpoſés à en faire; ſavoir, le Conſeil-général & celui des Vingt-cinq.

Or, voilà que, par pluſieurs articles que j'ai ſous les yeux, les Vingt-cinq offrent d'eux-mêmes, preſque tout ce qu'on pourroit avoir à leur demander; même en un ſens, davantage. Ajoutez un ſeul article, mais indiſpenſable; & le Petit-Conſeil a fait de ſon côté, tous les pas néceſſaires vers un accord raiſonnable & ſolide. Cet article regarde l'élection des ſyndics, dans la ſuppoſition preſqu'impoſſible, que le cas qui ſe préſente ici pour la premiere fois depuis la fondation de la république, y pût renaître une ſeconde fois: auquel cas, au lieu de préſenter derechef le Conſeil en corps, comme on va faire, il faudroit, ſelon moi, ſe réſoudre à préſenter de nouveaux candidats tirés

des

des Soixante. Je dirai mes raisons ci-après.

Que le Conseil-général veuille céder à son tour, ou plutôt échanger, contre l'élection des Soixante qu'il gagne, un droit, un seul droit qu'il prétend, mais qu'on lui conteste, & dont il n'est point en possession; au moyen de cela, tout est fait. Je parle du droit de prononcer souverainement & en dernier ressort, sur l'objet des représentations. En un mot, c'est le droit négatif, qu'il s'agit d'accorder au Deux-cent, déjà juge suprême de tous les autres appels. Peut-être est-il parlé dans le projet, de cet article, & cela doit être; mais l'extrait que j'ai, n'en dit rien.

Avec ces additions, & quelques légeres modifications au reste, le projet dont les articles sont sous mes yeux, me paroît offrir un moyen de pacification convenable à tout le monde, raisonnable du moins, solide & durable autant qu'on peut l'espérer de l'état présent des choses, & de la disposition des esprits; & je crois qu'il en résulteroit un gouvernement qui, sans être

plus composé que l'ancien, seroit mieux lié dans ses parties, & par conséquent plus fort dans son tout.

C'est sur-tout dans le second article, que consiste essentiellement la bonté du projet. Par cet article, le Conseil des Soixante est en entier élu par le Conseil-général, & tous les membres du Petit-Conseil doivent être tirés du Soixante (car il faut ôter d'ici les auditeurs). L'idée de donner une existence à ce Conseil des Soixante, qui n'étoit rien auparavant, est très-bonne; elle est due aux médiateurs: il faut en profiter, & leur en savoir gré. Ceci suppose qu'on revêtira ce corps, de nouvelles attributions qui lui donneront du poids dans l'état; mais bien qu'il soit rempli par le peuple, ce n'est pourtant pas en lui-même que s'opérera son plus grand effet, mais dans le Deux-cent, dont les membres rentreront ainsi dans la dépendance du Conseil-général, maître de leur ouvrir ou fermer à son gré, la porte des grandes magistratures. Voilà précisément la solution très-simple & très-sûre,

du problême que je propoſois au commencement de cette lettre.

Par le premier article, on accorde au Conſeil-général l'élection de la moitié des Deux-cent: je ne ſerois pas trop d'avis qu'on acceptât cette conceſſion. Ces moitiés d'élection ſont moins efficaces qu'embarraſſantes. Il ne faut pas conſidérer les élections faites par le peuple, par leur effet ſubſéquent, qui n'eſt rien; mais par leur effet antérieur, qui eſt tout. Les ſyndics ſont élus par le Conſeil-général; voyez toutefois comment ils le traitent! Le peuple ne doit pas eſpérer de ſes créatures, plus de reconnoiſſance qu'il n'en a pour ſes bienfaiteurs. Ce n'eſt pas à ce qu'on fait après être élu, mais à ce qu'on fait pour être élu, qu'il faut regarder en bonne politique. Quand le peuple tire ſes magiſtrats de ſon propre ſein, il n'augmente de rien ſa force; mais quand il les tire d'un autre corps, il ſe donne de la force ſur ce corps là. Voilà pourquoi l'élection du Soixante vous donnera de l'aſcendant en Deux-cent, & pourquoi

l'élection du Petit-Conseil donnera de l'ascendant au Deux-cent en Soixante. Vous en auriez par les syndics sur le Vingt-cinq même, s'il étoit plus nombreux, ou que le choix ne fût pas forcé. C'est ainsi que les plus simples moyens, les meilleurs en toute chose, vont tout remettre dans l'ordre légitime & naturel.

Il suit de là, que le privilege d'élire la moitié du Deux-cent, vous est beaucoup moins avantageux qu'il ne semble; & cela est trop remuant pour votre ville, trop bruyant pour votre Conseil-général. Le jeu de la machine doit être aussi facile que simple, & toujours sans bruit autant qu'il se peut. L'élection du Deux-cent, laissée au Petit-Conseil, a pourtant de grands inconvéniens, je l'avoue; mais n'y auroit-il pas, pour y pourvoir, quelque expédient plus court & mieux entendu? Par exemple, où feroit le mal que cette élection fût une des nouvelles attributions dont on revêtiroit le Conseil des Soixante? Le Petit-Conseil lui-même y devroit d'autant moins répugner, que par sa présidence

& par ſon nombre, qui fait preſque la moitié du nombre total, il n'auroit guere moins d'influence dans ces élections, que s'il continuoit ſeul à les faire. Je n'imagine pas que ceci faſſe une grande difficulté.

Mais je crains que l'article de l'élection des ſyndics n'en faſſe davantage, & ne coûte beaucoup au Conſeil : car il y a chez les hommes les plus éclairés, des entêtemens dont ils ne ſe doutent pas eux-mêmes ; & ſouvent ils agiſſent par obſtination, penſant agir par raiſon. Ils s'effraieront de la poſſibilité d'un cas qui ne ſauroit même arriver déſormais, ſur-tout ſi la loi qui doit y pourvoir, paſſe. Le Conſeil des Vingt-cinq ſent trop ſa puiſſance abſolue ; il ſent trop que tout dépend de lui, que lui ſeul ne dépend de rien, de rien du tout. Cela doit le rendre dur, exigeant, impérieux, quelquefois injuſte. Pour ſon propre intérêt, pour ſe faire ſupporter, il faut qu'il dépende de quelque choſe ; car le ton qu'il a pris ne peut être ſouffert par des hommes. Eh ! quelle plus légere dépendance peut-il s'impoſer, que celle,

non pas de souffrir, mais de prévoir seulement dans un cas extrême, la perte passagere d'un syndicat en idée, & qui réellement ne sortira jamais de son corps ? Cependant ce sacrifice idéal & purement chimérique, peut & doit produire un grand effet, pour leur rendre cet esprit humain & patriotique, qui paroît s'être éteint parmi eux. Eh ! s'il en reste un seul, à qui quelque goutte de sang Genevois coule encore dans les veines, comment ne frémit-il pas, en songeant au péril auquel ils viennent d'exposer l'état pour vous asservir, & dont ils n'ont été garantis eux-mêmes que par votre fermeté, par votre sagesse, par la modération des médiateurs, quoique si cruellement prévenus ? Comment les chefs de la république pouvoient-ils ne pas prévoir, en exposant ainsi sa liberté, que le peuple en auroit avant eux déploré la perte, mais qu'ils l'auroient sentie avant lui ? En voyant un moyen si doux, mais si sûr, de garantir leurs successeurs de pareille incartade, ils devroient, s'ils aimoient

leur pays, le propoſer eux-mêmes, quand perſonne avant eux ne l'auroit propoſé. Pour moi, je vous déclare que cet article me paroît d'une ſi grande importance, que rien, ſelon moi, ne doit vous y faire renoncer; pas, quand on vous céderoit tout le reſte; pas, quand les Conſeils voudroient en échange renoncer au droit négatif.

Mais je ne vous diſſimulerai pas, non plus, que ce droit négatif, attribué, non pas au Petit-Conſeil, ni même au Soixante, mais au Deux-cent, me paroît ſi néceſſaire au bon ordre, au maintien de toute police, à la tranquillité publique, à la force du gouvernement, que quand on y voudroit renoncer, vous ne devriez jamais le permettre. S'il n'y a point d'arbitre des plaintes, comment finiront-elles? Si le Conſeil-général, auteur des loix, veut être auſſi juge des faits, vous n'êtes plus citoyens, vous êtes magiſtrats; c'eſt l'anarchie d'Athenes, & tout eſt perdu. Que chacun rentre dans ſa ſphere & s'y tienne, tout eſt ſauvé. Encore une fois,

ne ſoyez ni négatifs, ni repréſentans; ſoyez patriotes, & ne reconnoiſſez pour vos droits, que ceux qui ſont utiles à cette petite, mais illuſtre république, que de ſi dignes citoyens couvrent de gloire.

Ce n'eſt point, meſſieurs, à des gens comme vous qu'il faut tout dire. Je ne m'arrêterai point à vous détailler les avantages du projet propoſé, dans l'état où vous pouvez raiſonnablement demander qu'on le mette, & où les changemens à faire, ſont autant contre vous que pour vous. Je n'ai rien dit, par exemple, de l'abolition du plus grand fléau de votre patrie, de cette autorité devenue héréditaire & tyrannique, uſurpée & réunie par des familles qui en abuſoient ſi cruellement. C'eſt à cette premiere entrée, qu'il faut attendre & repouſſer au paſſage, tout ce qui eſt de même ſang ou de même nom; car une fois dans le Conſeil, ſoyez ſûrs qu'ils parviendront au ſyndicat malgré vous; mais ils n'entreront pas dans le Conſeil malgré vous: c'eſt à vous d'y veiller, & cela devient très-facile. Encore

une fois, cette obſervation, ni d'autres pareilles, ne ſont pas de celles qu'on a beſoin de vous rappeller. C'eſt aſſez d'avoir établi les principes; les conſéquences ne vous échapperont pas.

Je me ſuis hâté, mon bon ami, de vous faire *ab hoc & ab hac*, mes petites obſervations, dans la crainte de les rendre trop tardives. Si je me ſuis trompé dans cet examen trop précipité, hommes ſages & reſpectables, pardonnez mon erreur à mon zele. Je crois ſincérement que le projet dont il s'agit, ſeroit dans ſon exécution, favorable à la liberté, à la tranquillité, à la paix. Je crois de plus, que cette paix vous eſt très-néceſſaire; que les circonſtances ſont propres à la faire avantageuſement, & ne le redeviendront peut-être jamais. Puiſſai-je en apprendre bientôt l'heureuſe nouvelle, & mourir de joie au même inſtant! Je mourrois plus heureuſement que je n'ai vécu. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Du château de Trye, ce 23 février 1768.

JE reçois, mon bon ami, avec votre lettre du 17, le mémoire que vous y avez joint; & quand je ferois en état d'y faire les obſervations que vous me demandez, il eſt clair que le temps me manqueroit pour cela, puiſque cette lettre écrite ſur le moment même, aura peine, ſuppoſé même que rien n'en ſuſpende la marche, à vous arriver avant le 28. Mais, mon excellent ami, je ſens que ma mémoire eſt éteinte; que ma tête eſt en confuſion; que de nouvelles idées n'y peuvent plus entrer; qu'il me faut même un temps & des efforts infinis pour reprendre la trace de celles qui m'ont été familieres. Je ne ſuis plus en état de comparer, de combiner; je ne vois qu'un nuage, en parcourant votre mémoire. Je n'y vois qu'une choſe claire, que je ſavois, mais qui m'eſt bien

confirmée ; c'eſt que les rédacteurs de ce mémoire ſont aſſez inſtruits, aſſez éclairés, aſſez ſages, pour faire par eux-mêmes, une beſogne tout auſſi bonne qu'elle peut l'être, & que dans l'objet qui les occupe, ils n'ont beſoin que de temps, & non pas de conſeils, pour la rendre parfaite. J'y vois bien clairement encore que, comme je l'avois prévu, la précipitation de ma lettre précédente & l'ignorance d'une foule de choſes qu'il falloit ſavoir, m'y ont fait tomber dans de grandes bévues, dont vous en relevez dans votre lettre, une qui maintenant me ſaute aux yeux.

Cependant, je ſuis dans la plus intime perſuaſion que votre état a le plus grand beſoin d'une prompte pacification, & que de plus longs délais vous peuvent précipiter dans les plus grands malheurs. Dans cette poſition, il me vient une idée qui doit ſûrement être venue à quelqu'un d'entre vous, & dont je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas uſage, parce qu'elle peut avoir de grands avantages, ſans aucun inconvénient. Ce ſeroit pour vous donner

le temps de peſer un ouvrage qui demande cependant la plus prompte exécution, de faire un réglement proviſionnel, qui n'eût force de loi que pour vingt ans, durant leſquels on auroit le temps d'en obſerver la force & la marche, & au bout deſquels, il ſeroit abrogé, modifié, ou confirmé, ſelon que l'expérience en auroit fait ſentir les inconvéniens ou les avantages. Pour moi, je n'apperçois que ce ſeul expédient pour concilier la diligence avec la prudence, & j'avoue que je n'en apperçois pas le danger. La paix, mes amis, la paix, & promptement, ou je meurs de peur que tout n'aille mal.

Vous ne recevrez point le duplicata de ma lettre par M. Coindet. Il n'en a pas été content, & me l'a rendue. Je m'en étois douté d'avance.

L'article IX, page 40, commence par ces mots : *S'il ſe publioit*... il faut, ce me ſemble, ajouter ces deux-ci : *dans l'état ;* car enfin il me paroît abſurde & ridicule, que le gouvernement de Geneve prétende avoir juriſdiction ſur les livres qui s'im-

priment hors de ſon territoire, dans tout le reſte du monde; & parce que le Petit-Conſeil a fait une fois cette faute, il ne faut pas pour cela la conſacrer dans vos loix; d'autant plus que je ne demande, ni ne deſire, ni n'approuve que l'on revienne jamais ſur cette affaire; puiſqu'ayant fait un ſerment ſolemnel de ne rentrer jamais dans Geneve, ſi ce petit grief étoit redreſſé, il ne dépendroit pas de moi de tirer aucun parti de ce redreſſement: ce dont je ſuis bien aiſe de vous prévenir, de peur que votre zele amical ne vous inſpirât dans la ſuite, quelque démarche inutile ſur un point qui doit à jamais reſter dans l'oubli. Au reſte, je mets ſi peu de fierté à cette réſolution, que ſi par quelque démarche reſpectueuſe, je pouvois ôter une partie du levain d'aigreur qui fermente encore, je la ferois de tout mon cœur.

Je finis à la hâte ce griffonnage, que je n'ai pas même le temps de relire, tant je ſuis preſſé de le faire partir.

Eh mon Dieu! cher ami, j'oublie de vous parler de ce que vous avez fait pour

ma bonne tante, & de l'argent que vous avez avancé pour moi. Hélas! je ſuis ſi occupé de vous, que je ne ſonge pas même à ce que vous faites pour moi. Mais, mon digne ami, vous connoiſſez mon cœur, je m'en flatte; & vous êtes bien ſûr que cet oubli ne durera pas long-temps. Ah, plaiſe au ciel que votre premiere lettre m'annonce une bonne nouvelle! Si je tarde encore un inſtant, ma lettre n'eſt plus à temps. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Trye, par Giſors, le 7 mars 1768.

COMME j'ignore, monſieur, ce que M. Coindet a pu vous écrire, je veux vous rendre compte moi-même de ce que j'ai fait. Si-tôt qu'il m'eut envoyé votre premiere lettre, j'en écrivis une à M. d'Ivernois, le ſeul correſpondant que je me ſois laiſſé à Geneve, & auquel même, depuis mon funeſte départ pour l'Angleterre,

je n'avois pas écrit plus de cinq ou six fois. Cette lettre, raisonnée de mon mieux, mais pressante & impartiale autant qu'il étoit possible, péchoit en plusieurs points, faute de connoissance de la situation de vos affaires, dont je ne savois absolument rien que ce qui en étoit dit dans la vôtre. J'y blâmois fortement le grabeau proposé; j'y proposois le projet du Conseil, dont j'avois l'extrait dans votre lettre, comme excellent en lui-même, sauf quelques changemens & additions, les unes favorables, les autres contraires aux représentans, selon qu'il m'avoit paru nécessaire pour faire un tout plus solide & bien pondéré. J'avois écrit cette lettre à la hâte; elle étoit très-longue. Je l'envoyai ouverte à M. Coindet, le priant de la faire passer à son adresse, & de vous en envoyer en même temps une copie. Quelques jours après, il me marqua n'avoir rien fait de tout cela, parce qu'il ne trouvoit pas que cette lettre allât à son but. Il est venu me voir, & je me la suis fait rendre. J'offre de vous l'envoyer quand il vous plaira,

afin que vous en puiſſiez juger vous-même. Comme le moment preſſoit, & que je prévoyois un peu ce qu'a fait M. Coindet, j'avois envoyé en même temps, le brouillon de la même lettre en duplicata, directement à M. d'Ivernois, dont les amis ne l'ont pas non plus approuvée ; & il m'eſt arrivé ce qu'il arrive ordinairement à tout homme impartial, entre deux partis échauffés, qui cherche ſincérement l'intérêt commun, & ne va qu'au bien de la choſe : j'ai déplu également des deux côtés. Voyant les eſprits ſi peu diſpoſés encore à ſe rapprocher, & ſentant toutefois, combien la plus prompte pacification vous eſt à tous importante & néceſſaire, j'ai eu depuis, une autre idée que j'ai communiquée encore à M. d'Ivernois; mais je ne ſais s'il aura reçu ma lettre. Ce ſeroit de tâcher du moins, de faire un réglement proviſionnel pour vingt ans, au bout deſquels on pourroit l'annuller, ou le confirmer, ſelon qu'on l'auroit reconnu bon ou mauvais à l'uſage. On doit tout faire pour appaiſer ce moment de chaleur qui

qui peut avoir les ſuites les plus funeſtes. Quand on ne ſe fera plus un devoir cruel de m'affliger ; quand je ne ſerai plus, & que les circonſtances ſeront changées, les eſprits ſe rapprocheront naturellement, & chacun ſentira tôt ou tard, que ſon plus vrai bien n'eſt que dans le bien de la patrie.

Vous devez le ſavoir, monſieur ; ſi j'en avois été cru, non-ſeulement on n'eût point ſoutenu les repréſentations, mais on n'en eût point fait ; car naturellement je ſentois qu'elles ne pouvoient avoir ni ſuccès ni ſuite, que tout étoit contre les repréſentans, & qu'ils ſeroient infailliblement les victimes de leur zele patriotique. J'étois bien éloigné de prévoir le grand & beau ſpectacle qu'ils viennent de donner à l'univers, & qui, quoi qu'en puiſſent dire nos contemporains, ſera l'admiration de la poſtérité. Cela devroit bien guérir vos magiſtrats, d'ailleurs ſi éclairés, ſi ſages ſur tout autre point, de l'erreur de regarder le peuple de Geneve comme une populace ordinaire. Tant qu'ils ont agi

ſur ce faux préjugé, ils ont fait de grandes fautes qu'ils ont bien payées; & je prédis qu'il en fera de même, tant qu'ils s'obſtineront dans ce mépris très-mal entendu. Quand on veut aſſervir un peuple libre, il faut ſavoir employer des moyens aſſortis à ſon génie, & rien n'eſt plus aiſé; mais ils ſont loin de ces moyens là. Je reviens à moi : le malheur que j'ai eu d'être impliqué dans les commencemens de vos troubles, m'a fait un devoir dont je ne me ſuis jamais départi, de n'être ni la cauſe, ni le prétexte de leur continuation. C'eſt ce qui m'a empêché d'aller purger le décret; c'eſt ce qui m'a fait renoncer à ma bourgeoiſie; c'eſt ce qui m'a fait faire le ferment ſolemnel de ne rentrer jamais dans Geneve; c'eſt ce qui m'a fait écrire & parler à tous mes amis, comme j'ai toujours fait : & j'ai encore renouvellé en dernier lieu, à M. d'Ivernois, les mêmes déclarations que j'ai ſouvent faites ſur cet article; ajoutant même que, s'il ne tenoit qu'à une démarche auſſi reſpectueuſe qu'il ſoit poſſible, pour appaiſer

l'animosité du Conseil, j'étois prêt à la faire hautement, & de tout mon cœur. Pourvu que vous ayez la paix, rien ne me coûtera, monsieur, je vous proteste; & cela, sans espoir d'aucun retour de justice & d'honnêteté de la part de personne. Les réparations qui me sont dues, ne me seront faites qu'après ma mort, je le sais; mais elles seront grandes & sinceres : j'y compte, & cela me suffit. Malheureusement, je ne peux rien; je n'ai nulle espece de crédit dans Geneve, pas même parmi les représentans. Si j'en avois eu, je vous le répete, tout ce qui s'est fait, ne se seroit point fait. D'ailleurs, je ne puis qu'exhorter; mais je ne veux pas tromper. Je dirai, comme je le crois, que la paix vaut mieux que la liberté; qu'il ne reste plus d'asyle à la liberté sur la terre, que dans le cœur de l'homme juste, & que ce n'est pas la peine de se batailler pour le reste. Mais quand il s'agira de peser un projet, & d'en dire mon sentiment, je le dirai sans déguisement. Encore une fois, je veux exhorter, mais non pas tromper.

Je ſuis bien aiſe, monſieur, que vous penſiez ſavoir que je ſuis tranquille, & que cela vous faſſe plaiſir. Cependant, ſi vous connoiſſiez ma véritable ſituation, vous ne me croiriez pas ſi hors des mains de M. Hume ; & vous ne vous adreſſeriez pas à M. Coindet, pour dire le mal que vous pouvez penſer de cet homme là. Adieu, monſieur ; je ferai toujours cas de votre amitié, & je ferai toujours flatté d'en recevoir des témoignages ; mais comme vous n'ignorez, ni mon habitation, ni le nom que j'y porte, vous me ferez plaiſir de m'écrire directement par préférence, ou de faire paſſer vos lettres par d'autres mains ; & ſur-tout, ne ſoyez jamais la dupe de ceux qui font le plus de bruit de leur grande amitié pour moi. J'oubliois de vous dire que M. Coindet ne m'envoya que le 29, c'eſt-à-dire, le lendemain du Conſeil-général, votre lettre du 10 ; que je ne la reçus que le 3 mars, & que par conſéquent, il n'étoit plus temps d'en faire uſage. Du reſte, ordonnez. Je ſuis prêt.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye, le 8 mars 1768.

VOTRE lettre, mon ami, du 29 me fait frémir. Ah, cruels amis ! quelles angoiſſes vous me donnez ! N'ai-je donc pas aſſez des miennes ? Je vous exhorte de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui juſqu'à préſent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens ; conſultez vos lumieres ; peſez, imaginez, propoſez : mais je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en hommes de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire, que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union ſe relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement proviſionnel peut

vous faire paſſer ſur bien des choſes, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & paſſager vous eſt favorable ; mais ſi vous ne le ſaiſiſſez rapidement, il va vous échapper ; tout eſt contre vous, & vous êtes perdus. Je penſe bien différemment de vous, ſur la chance générale de l'avenir ; car je ſuis très-perſuadé que dans dix ans, & ſur-tout dans vingt, elle ſera beaucoup plus avantageuſe à la cauſe des repréſentans, & cela me paroît infaillible : mais on ne peut pas tout dire par lettres ; cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs, finiſſez, & promptement, duſſiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la conſtance en opiniâtreté ; c'eſt le ſeul moyen de conſerver l'eſtime publique, que vous avez acquiſe, & dont vous ſentirez le prix un jour. Mon cœur eſt ſi plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres, pour vous la faire ſentir,

Je differe de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confidens, point de bruit, point de noms; & ſur-tout, défiez-vous par préférence, de ceux qui ſont oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami. Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner! Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. le marquis DE MIRABEAU.

9 mars 1768.

JE ne vous répéterai pas, mon illuſtre ami, les monotones excuſes de mes longs ſilences, d'autant moins que ce ſeroit toujours à recommencer: car à meſure que mon abattement & mon découragement augmentent, ma pareſſe augmente en même raiſon. Je n'ai plus d'activité pour rien; plus même pour la promenade, à

laquelle d'ailleurs je ſuis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore ; du reſte je ſuis nul. Ce n'eſt pas ſeulement là, le mieux pour ma pareſſe ; c'eſt le mieux auſſi pour ma raiſon : & comme rien n'uſe plus vainement la vie que de regimber contre la néceſſité, le meilleur parti qui me reſte à prendre & que je prends, eſt de laiſſer faire ſans réſiſtance, ceux qui diſpoſent ici de moi.

La propoſition d'aller vous voir à Fleury, eſt auſſi charmante qu'honnête ; & je ſens que l'aimable ſociété que j'y trouverois, ſeroit en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale ; je la trouve trop haute pour moi, plus ſtoïque que conſolante ; & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent, que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélerinage me tente beaucoup, & c'eſt préciſément pour cela, que je crains de ne

le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte, je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant, que la durée de mon état préſent, qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage, quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt toute entiere, de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi ſûre que douce. De plus, le refuge que je ſuis venu chercher au ſein de votre nation, ſans précautions d'aucune eſpece, ſans autre ſûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant, les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher, veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne les pas forcer à le voir : aſſurément une telle conduite marque, non pas de l'arrogance, mais de la confiance ; elle eſt un témoi-

gnage d'eſtime auquel on doit être ſenſible, & non pas une témérité dont on ſe puiſſe offenſer. Je ſuis certain qu'aucun eſprit bien fait ne peut penſer autrement.

Comptez donc, mon illuſtre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit, un uſage plus agréable que celui que vous m'avez propoſé. Mais mon état préſent ne me permet cet eſpoir, qu'autant qu'il changera en mieux avec la ſaiſon ; c'eſt de quoi je ne puis juger que quand elle ſera venue. En attendant, recevez mon reſpect, mes remerciemens & mes embraſſemens les plus tendres.

LETTRE

A M. DE LA LANDE.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, monſieur, de ceux qui s'amuſent à rendre aux infortunés, des honneurs ironiques, & qui couronnent

la victime qu'ils veulent sacrifier. Ainsi, tout ce que je conclus des louanges dont il vous plait de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, est que la générosité vous entraîne à outrer le respect que l'on doit à l'adversité. J'attribue à un sentiment aussi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'esprit, de méthode & d'art. Si cependant vous eussiez choisi moins scrupuleusement, les endroits où la musique françoise est le plus maltraitée, je ne sais si cette réserve eût été nuisible à la chose; mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien aussi quelquefois desiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire, quelques-uns de ces articles n'étant que de remplissage, d'autres, extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartiennent uniquement, & sont meilleurs en eux-mêmes; tels que *accent*, *consonnance*, *dissonn*-

nance, *expreſſion*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *ſon*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & ſur-tout l'article *enharmonique*, dans lequel j'oſe croire que ce genre difficile, & juſqu'à préſent très-mal entendu, eſt mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, monſieur, de la liberté avec laquelle j'oſe vous dire ma penſée ; je la ſoumets avec une pleine confiance, à votre déciſion, qui n'exige pas de vous, une nouvelle peine, puiſque vous avez été appellé à lire le livre entier ; ennui dont je vous fais à la fois, mes remerciemens & mes excuſes.

Je me ſouviens, monſieur, avec plaiſir & reconnoiſſance, de la viſite dont vous m'honorâtes à Montmorency, & du deſir qu'elle me laiſſa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une ſi bonne connoiſſance, & mériter peut-être un jour de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

28 mars 1768.

Je ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laiſſer l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre, ſur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement; je revins heureuſement; je reçus des nouvelles qui me firent plaiſir; & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé, n'eſt arrivé, je commence à craindre, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires, qui peuvent agir ſur mon cerveau. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt que quelqu'altération qui ſurvienne à ma tête, mon cœur reſtera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'eſpere que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux! Ne ceſſez jamais de l'être. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

26 avril 1768.

QUOIQUE je fusse accoutumé, mon bon ami, à recevoir de vous des paquets fréquens & coûteux, j'ai été vivement alarmé à la vue du dernier, taxé & payé six livres quatre sols de port. J'ai cru d'abord qu'il s'agissoit de quelque nouveau trouble dans votre ville, dont vous m'envoyiez à la hâte, l'important & cruel détail; mais à peine en ai-je parcouru cinq ou six lignes, que je me suis tranquillisé, voyant de quoi il s'agissoit; & de peur d'être tenté d'en lire davantage, je me suis pressé de jeter mes six livres quatre sols au feu, surpris, je l'avoue, que mon ami, M. d'Ivernois, m'envoyât de pareils paquets, de si loin, par la poste, & bien plus surpris encore, qu'il m'osât conseiller d'y répondre. Mes conseils, mon bon ami, me paroissent meilleurs que les

vôtres, & ne méritoient assurément pas un pareil retour de votre part.

A mon départ pour Gisors, regardant cette course comme périlleuse, je vous envoyai un billet de cent francs sur Mad. Duchesne, afin que s'il m'arrivoit de moi, vous n'en fussiez pas pour ces cent francs, dont vous m'aviez fait l'avance. Il vous a plu de supposer que cet envoi vouloit dire, ne venez pas. Une interprétation si bizarre, est peu naturelle; si je vous connoissois moins, je croirois, moi, qu'elle étoit de votre part, un mauvais prétexte pour ne pas venir, après m'en avoir témoigné tant d'envie : mais je ne suis pas si prompt que vous, à mésinterpréter les motifs de mes amis; & je me contenterai de vous assurer, avec vérité, que rien jamais ne fut plus éloigné de ma pensée, en écrivant ce billet, que le motif que vous m'avez supposé.

Si j'étois en état de faire d'une maniere satisfaisante, la lettre dont vous m'avez dit le sujet, je vous en enverrois ci-joint le modele; mais mon cœur serré, ma tête

en désordre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec soin, même avec clarté; & il ne me reste précisément qu'assez de sagesse, pour ne plus entreprendre ce que je ne suis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus, de mauvaise volonté, je vous le jure; & je suis désormais hors d'état d'écrire pour moi-même, les choses même les plus simples, & dont j'aurois le plus grand besoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre; & pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. du Peyrou. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends compte; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que foible, infirme, découragé, je reste à peu près sans pain sur mes vieux jours, & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne; la Providence y pourvoira de maniere ou d'autre. Tant que j'ai vécu

pauvre,

pauvre, j'ai vécu heureux; & ce n'eſt que quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur ou du moins le repos que je cherche, reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, ſeroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poſte, & de ne pas vous imaginer qu'en me propoſant le rembourſement des ports, vous ſerez pris au mot. Il eſt beaucoup plus honnête avec des amis; dans le cas où je me trouve, de leur économiſer la dépenſe, que d'offrir de la leur rembourſer.

Bon jour, mon cher d'Ivernois; je vous aime & vous embraſſe de tout mon cœur.

J'eſpere que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante, ſur la ſuite de ſa petite penſion. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui ſera continuée, quoi qu'il arrive, à moins que je ne ſois tout-à-fait ſur le point de mourir de faim; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. du Peyrou me marqua que la ſalle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cauſe des repréſentans : mais que ce ſoit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire ; je n'y vois point du tout de quoi répondre, ni ſe fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & ſaigner de temps en temps.

LETTRE

A M. le prince DE CONTI.

A Trye-le-Château, juin 1768.

MONSEIGNEUR. Ceux qui compoſent votre maiſon (je n'en excepte perſonne) ſont peu faits pour me connoître. Soit qu'ils me prennent pour un eſpion, ſoit qu'ils me croient honnête homme, tous doivent également craindre mes regards. Auſſi, monſeigneur, ils n'ont rien épargné, & ils n'épargneront rien, chacun par les manœuvres qui leur conviennent,

pour me rendre haïſſable & mépriſable à tous les yeux, & pour me forcer de ſortir enfin de votre château. Monſeigneur, en cela, je dois & je veux leur complaire. Les graces dont m'a comblé Votre Alteſſe Séréniſſime, ſuffiſſent pour me conſoler de tous les malheurs qui m'attendent en ſortant de cet aſyle, où la gloire & l'opprobre ont partagé mon ſéjour. Ma vie & mon cœur ſont à vous, mais mon honneur eſt à moi; permettez que j'obéiſſe à ſa voix qui crie, & que je ſorte dès demain, de chez vous. J'oſe dire que vous le devez. Ne laiſſez pas un coquin de mon eſpece, parmi ces honnêtes gens.

LETTRE

A Mlle. LE VASSEUR, ſous le nom de Mlle. RENOU.

A Grenoble, ce 25 juillet, à trois heures du matin, 1768.

DANS une heure d'ici, chere amie, je partirai pour Chambéry, muni de bons

passe-ports & de la protection des puissances, mais non pas du sauf-conduit des philosophes, que vous savez. Si mon voyage se fait heureusement, je compte être ici de retour avant la fin de la semaine, & je vous écrirai sur-le champ. Si vous ne recevez pas dans huit jours, de mes nouvelles, n'en attendez plus, & disposez de vous, à l'aide des protections, en qui vous savez que j'ai toute confiance, & qui ne vous abandonneront pas. Vous savez où sont les effets, en quoi consistoient nos dernieres ressources; tout est à vous. Je suis certain que les gens d'honneur qui en sont dépositaires, ne tromperont point mes intentions ni mes espérances. Pesez bien toute chose, avant de prendre un parti. Consultez Mad. l'abbesse; elle est bienfaisante, éclairée; elle nous aime, elle vous conseillera bien; mais je doute qu'elle vous conseille de rester auprès d'elle. Ce n'est pas dans une communauté qu'on trouve la liberté ni la paix; vous êtes accoutumée à l'une, & vous avez besoin de l'autre. Pour être libre & tran-

quille, ſoyez chez vous, & ne vous laiſſez ſubjuguer par perſonne. Si j'avois un conſeil à vous donner, ce ſeroit de venir à Lyon. Voyez l'aimable Madelon; demeurez, non chez elle, mais auprès d'elle. Cette excellente fille a rempli de tout point mon pronoſtic. Elle n'avoit pas quinze ans, que j'ai hautement annoncé quelle femme & quelle mere elle ſeroit un jour. Elle l'eſt maintenant, & graces au ciel, ſi ſolidement & avec ſi peu d'éclat, que ſa mere, ſon mari, ſes freres, ſes ſœurs, tous ſes proches ne ſe doutent pas eux-mêmes du profond reſpect qu'ils lui portent, & croient ne faire que l'aimer de tout leur cœur. Aimez-la comme ils font, chere amie; elle en eſt digne, & vous le rendra bien. Tout ce qu'il reſtoit de vertu ſur la terre, ſemble s'être refugié dans vos deux cœurs. Souvenez-vous de votre ami l'une & l'autre; parlez-en quelquefois entre vous. Puiſſe ma mémoire vous être toujours chere, & mourir parmi les hommes avec la derniere des deux!

Depuis mon départ de Trye, j'ai des

preuves de jour en jour plus certaines, que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas, & m'attend principalement sur la frontiere. Selon le parti qu'ils pourront prendre, ils me feront peut-être du bien sans le vouloir. Mon principal objet est bien, dans ce petit voyage, d'aller sur la tombe de cette tendre mere que vous avez connue, pleurer le malheur que j'ai eu de lui survivre; mais il y entre aussi, je l'avoue, du desir de donner si beau jeu à mes ennemis, qu'ils jouent enfin de leur reste: car vivre sans cesse entouré de leurs satellites flagorneurs & fourbes, est un état pour moi, pire que la mort. Si toutefois mon attente & mes conjectures me trompent, & que je revienne comme je suis allé, vous savez, chere sœur, chere amie, qu'ennuyé, dégoûté de la vie, je n'y cherchois & n'y trouvois plus d'autre plaisir, que de chercher à vous la rendre agréable & douce; dans ce qui peut m'en rester encore, je ne changerai ni d'occupation ni de goût. Adieu, chere sœur; je vous embrasse en frere & en ami.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 31 août 1768.

NOUS vous devons, & nous vous faisons, monsieur, Mlle. Renou & moi, les plus vifs remerciemens de toutes vos bontés pour tous les deux; mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre, pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaisir d'avoir ici depuis quelques jours, celle de mes infortunes. Voyant qu'à tout prix, elle vouloit suivre ma destinée, j'ai fait enforte au moins, qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'est point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre & pure fraternité, dans laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal; elle est, & sera jusqu'à la mort,

ma femme, par la force de nos liens, & ma sœur, par leur pureté. Cet honnête & saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite & d'honneur, officiers d'artillerie, & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps, c'est-à-dire, avant que j'eusse aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte si court & si simple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne suis pas plus avancé sur le choix de ma demeure, que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon; & tant de cabarets & de courses ne facilitent pas un bon établissement. Les nouveaux voyages à faire me font peur, sur-tout à l'entrée de la saison où nous touchons; & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, si je puis, avant que je me

trouve, par ma ſituation, dans l'impoſſibilité d'y reſter & dans celle d'aller plus loin. Ainſi, monſieur, je me vois forcé de renoncer pour cette année, à l'eſpoir de me rapprocher de vous, ſauf à voir dans la ſuite, ce que je pourrai faire pour contenter mon deſir à cet égard.

Recevez les ſalutations de ma femme, & celles, monſieur, d'un homme qui vous aime de tout ſon cœur.

LETTRE

A M. le comte DE TONNERRE.

A Bourgoin, le 6 ſeptembre 1768.

Il y a peu de réſolutions & il n'y a point de répugnance, par-deſſus leſquelles le deſir d'approfondir l'affaire du ſieur Thevenin, ne me faſſe paſſer; & ſi ma confrontation ſous vos yeux, avec cet homme, peut vous engager, monſieur, à la ſuivre juſqu'au bout, je ſuis prêt à partir. Permettez ſeulement, que j'oſe vous demander auparavant, l'aſſurance que ce voyage ne

ſera point inutile ; que vous ne dédaignerez aucune des précautions convenables pour conſtater la vérité, tant à vos yeux qu'à ceux du public ; & que le motif d'éviter l'éclat, que je ne crains point, n'arrêtera aucune des démarches néceſſaires à cet effet. Il ne ſeroit aſſurément pas digne de votre généroſité, ni de la protection dont vous m'honorez, que des impoſteurs puſſent à leur gré, me promener de ville en ville, m'attirer au milieu d'eux, & m'y rendre impunément le jouet de leurs ſuppôts.

J'attends vos ordres, monſieur le comte ; & quelque parti qu'il vous plaiſe de prendre ſur cette affaire, dont je vous cauſe à regret la longue importunité, je vous ſupplie de vouloir bien me renvoyer la lettre de M. Bovier, & la copie de ma réponſe, que j'eus l'honneur de vous envoyer.

Je vous ſupplie, monſieur le comte, d'agréer avec bonté ma reconnoiſſance & mon reſpect.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 18 septembre 1768.

MONSIEUR. Le contre-temps de votre absence à mon arrivée à Grenoble, m'affligea d'autant plus que, sentant combien il m'importoit que, selon votre desir, mon entrevue avec le sieur Thevenin se passât sous vos yeux, & ne pouvant le trouver qu'à l'aide de M. Bovier, que j'aurois voulu ne pas voir, je me voyois forcé d'attendre à Grenoble votre retour, à quoi je ne pouvois me résoudre ; ou de revenir l'attendre ici, ce qui m'exposoit à un second voyage. J'aurois pris, monsieur, ce dernier parti, sans la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 15, & qui me fut envoyée à la nuit par M. Bovier. Je compris par cette lettre, qu'afin que mon voyage ne fût pas inutile, vous pensiez que je pouvois voir ledit Thevenin, quoiqu'en votre absence ; & c'est ce que je fis, par l'entremise de

M. Bovier, auquel il fallut bien recourir pour cela.

Je le vis tard, à la hâte, en deux repriſes ; j'étois en proie à mille idées cruelles, indigné, navré de me voir, après ſoixante ans d'honneur, compromis, ſeul, loin de vous, ſans appui, ſans amis, vis-à-vis d'un pareil miſérable, & ſur-tout de lire dans les cœurs des aſſiſtans, & de ceux même à qui je m'étois confié, leur mauvaiſe volonté ſecrette.

Mais, quelque courte qu'ait été cette conférence, elle a ſuffi pour l'objet que je m'y propoſois. Avant d'y venir, permettez-moi, monſieur le comte, une petite obſervation qui s'y rapporte. M. Bovier m'avoit induit en erreur, en me marquant que c'étoit perſonnellement à moi, que ledit Thevenin avoit prêté neuf francs ; au lieu que Thevenin lui-même dit ſeulement les avoir fait paſſer par la main d'autrui, en prêt ou en don (car il ne s'explique pas clairement là-deſſus) à un homme appellé Rouſſeau, duquel au reſte il ne donne pas le moindre renſeignement, ni de ſon ſur-

nom, ni de son âge, ni de son état, ni de sa demeure, ni de sa figure, ni de son habit, excepté la couleur, & qu'il s'étoit signé dans une lettre, *le voyageur perpétuel*. M. Bovier, sur le simple rapport d'un quidam qu'il dit ne pas connoître; part de ces seuls indices, & de celui du lieu où se sont vus ces deux hommes, pour m'écrire en ces termes: " Je crois vous faire plaisir de vous rappeller un homme qui vous a rendu un service, il y a près de dix années, & qui se trouve aujourd'hui dans le cas que vous vous en souveniez. „ Ce même M. Bovier, dans sa lettre précédente, me parloit ainsi: " Je vous ai vu; j'ai été émerveillé de trouver une ame aussi belle que la vôtre, jointe à un génie aussi sublime. „ Voilà, ce me semble, cette belle ame transformée un peu légérement, en celle d'un vil emprunteur, & d'un plus vil banqueroutier. Il faut que les belles ames soient bien communes à Grenoble; car assurément on ne les y met pas à haut prix.

Voici la substance de la déclaration dudit Thevenin, tant en présence de M. Bo-

vier & de sa famille, que de M. de Champagneux, maire & châtelain de Bourgoin, de son cousin M. de Roziere, officier d'artillerie, & d'un autre officier du même corps, leur ami, dont j'ignore le nom; laquelle déclaration a été faite en plusieurs fois, avec des variations, en hésitant, ou se reprenant; quoiqu'assurément il dût avoir la mémoire bien fraîche de ce qu'il avoit dit tant de fois, & à vous, monsieur le comte, & avant vous, à M. Bovier.

Que de la Charité-sur-Loire, qui est son pays, venant en Suisse & passant aux Verrieres de Joux, dans un cabaret dont l'hôte s'appelle Janin, un homme nommé Rousseau, le voyant mettre à genoux, lui demanda s'il étoit catholique; que là-dessus s'étant pris de conversation, cet homme lui donna une lettre de recommandation pour Yverdon; qu'ayant continué de demeurer ensemble dans ledit cabaret, ledit Rousseau le pria de lui prêter quelqu'argent, & lui donna deux jours après, deux autres lettres de recommandation, savoir, une seconde pour Yverdon, & l'autre

pour Paris, où ledit Rouſſeau lui dit qu'il avoit mis pour ſignature, *le voyageur perpétuel*; qu'en reconnoiſſance de ce ſervice, lui Thevenin lui fit remettre neuf francs par Janin leur hôte, après un voyage qu'ils firent tous trois des Verrieres à S. Sulpice, où ils dînerent encore enſemble; qu'enſuite ils ſe ſéparerent; que lui Thevenin ſe rendit de là, à Yverdon, & porta les deux lettres de recommandation à leurs adreſſes, l'une pour M. de Faugnes, l'autre pour M. Haldimand; que ne les ayant trouvés ni l'un ni l'autre, il remit ſes lettres à leurs gens, ſans que pendant deux ans qu'il reſta ſur les lieux, la fantaiſie lui ait pris de retourner chez ces meſſieurs, voir, du moins par curioſité, l'effet de ces mêmes lettres qu'il avoit ſi bien payées. A l'égard de la lettre de recommandation pour Paris, ſignée *le voyageur perpétuel*, il l'envoya à la Charité-ſur-Loire, à ſa femme, qui la fit paſſer par le curé à ſon adreſſe, dont il ne ſe ſouvient point.

Quant à la perſonne dudit Rouſſeau, j'ai déjà dit qu'il ne s'en rappelloit rien,

ni rien de ce qui s'y rapporte. Interrogé si ledit Rouſſeau portoit ſon chapeau ſur la tête ou ſous le bras, il a dit ne s'en pas ſouvenir; s'il portoit perruque, ou s'il avoit ſes cheveux, a dit qu'il ne s'en ſouvenoit pas non plus, & que cela ne faiſoit pas une différence bien ſenſible. Interrogé ſur l'habillement, il a dit que tout ce qu'il s'en rappelloit, étoit qu'il portoit un habit gris, doublé de bleu ou de verd. Interrogé s'il ſavoit la demeure dudit Rouſſeau, a dit qu'il n'en ſavoit rien; s'il n'avoit plus eu de ſes nouvelles, a dit que durant tout ſon ſéjour à Yverdon & à Eſtavayé, où il alla travailler en ſortant de là, il n'a jamais plus ouï parler dudit Rouſſeau, & n'a ſu ce qu'il étoit devenu, juſqu'à ce qu'apprenant qu'il y avoit un M. Rouſſeau à Grenoble, il s'eſt adreſſé par le vicaire de la paroiſſe, à ſon voiſin M. Bovier, pour ſavoir ſi ledit ſieur Rouſſeau ne ſeroit point ſon homme des Verrieres: choſe qu'il n'a pourtant jamais affirmée, ni dite, ni crue, mais dont il vouloit ſimplement s'informer.

Comme ſa déclaration laiſſoit aſſez indéterminé

indéterminé le temps de l'époque, j'ai parcouru, pour le fixer, ceux de ses papiers qu'il a bien voulu me montrer, & j'y ai trouvé un certificat daté du 30 juillet 1763, par lequel le sieur Cuche, chamoiseur d'Yverdon, atteste que ledit Thevenin a demeuré chez lui, pendant environ deux ans, &c.

Supposant donc que Thevenin soit entré chez le sieur Cuche, immédiatement à son arrivée à Yverdon, & qu'il se soit rendu immédiatement à Yverdon, en quittant ledit Rousseau à S. Sulpice, cela détermine le temps de leur entrevue, à la fin de l'été 1761 au plus tard. Il est possible que cette époque remonte plus haut; mais il ne l'est pas qu'elle soit plus récente, puisqu'il faudroit alors que cette rencontre se fût faite, du temps que ledit Thevenin étoit déjà à Yverdon, au lieu qu'elle se fit avant qu'il y fût arrivé.

J'ai demandé à cet homme, le nom du maître chez lequel il travaille à Grenoble; il me l'a dit; je l'ai oublié. Je lui ai demandé pour qui ce maître travailloit,

quelles étoient ſes pratiques ; il m'a dit qu'il n'en ſavoit rien, & qu'il n'en connoiſſoit aucune. Je lui ai demandé s'il ne travailloit point pour ſon voiſin M. Bovier le pere, qui eſt gantier ; il m'a dit qu'il n'en ſavoit rien ; & M. Bovier fils prenant la parole, a dit que non ; & il falloit bien en effet, qu'ils ne ſe connuſſent point, puiſque pour parvenir à lui parler, ledit Thevenin a eu recours au vicaire de la paroiſſe.

Voilà, dans ce qu'a dit cet homme, tout ce qui me paroît avoir trait à la queſtion.

Cette queſtion en peut offrir deux diſtinctes. Premiérement, ſi ledit Thevenin dit vrai, ou s'il ment ?

Suppoſant qu'il dit vrai, ſeconde queſtion : Quel eſt l'homme nommé Rouſſeau, auquel il a prêté ſon argent, ſans connoître de lui que le nom ? Car enfin l'identité des noms ne fait pas celle des perſonnes ; & il ne ſuffit pas, n'en déplaiſe à M. Bovier, de porter le nom de Rouſſeau, pour être par cela ſeul, le débiteur ou l'obligé du ſieur Thevenin.

Il n'y a, selon le récit du dernier, que trois personnes en état d'en attester la vérité; savoir, le Rousseau dont il ne connoît que le nom, Thevenin lui-même, & l'hôte Janin, qui est absent. D'ailleurs, le témoignage des deux premiers, comme parties, est nul, à moins qu'ils ne soient d'accord; & celui du dernier seroit suspect, s'il favorisoit Thevenin; car il peut être son complice; il peut même être le seul frippon, comme vous l'avez, monsieur, soupçonné vous-même; il peut encore être gagné par ceux qui ont aposté l'autre. Il n'est décisif qu'au cas qu'il condamne Thevenin. En tout état de cause, je ne vois pas à tout cela, de quoi faire preuve sans d'autres informations. Il est vrai que les circonstances du récit de Thevenin ne feroient pas un préjugé qui lui fût bien favorable, quand même il auroit affaire au dernier des malheureux, qui auroit tous les autres préjugés contre lui: mais enfin tout cela ne font pas des preuves. Qu'un garçon chamoiseur, qui court le pays pour chercher de l'ouvrage, s'aille mettre à

genoux en parade, dans un cabaret protestant ; qu'un autre homme qui le voit, conclue de là qu'il est catholique, lui en fasse compliment, lui offre des lettres de recommandation, & lui demande de l'argent sans le connoître & sans en être connu d'aucune façon ; qu'au lieu de présumer de là, que l'emprunteur est un escroc, & que ses recommandations sont des torches-cul, l'autre transporté du bonheur de les obtenir, tire aussi-tôt neuf francs de sa bourse cossue ; qu'il ait même la plaisante délicatesse de n'oser les donner lui-même, à celui qui ose bien les lui demander ; qu'il attende pour cela, d'être en un autre lieu, & de les lui faire modestement présenter par un autre homme : tout cela, tout inepte & risible qu'il est, n'est pas absolument impossible.

Que le prêteur, ou donneur, passe trois jours avec l'emprunteur ; qu'il mange avec lui ; qu'il voyage avec lui, sans savoir comment il est fait, s'il porte perruque, ou non, s'il est grand ou petit, noir ou blond, sans retenir la moindre chose de sa figure :

cela paroît si singulier, que je lui en fis l'objection. A cela, il me répondit qu'en marchant, lui Thevenin étoit derriere l'autre, & ne le voyoit que par le dos; & qu'à table, il ne le voyoit pas bien non plus, parce que ledit Rousseau ne se tenoit pas assis, mais se promenoit par la chambre en mangeant. Il faut convenir, en riant de plus fort, que cela n'est pas encore impossible.

Il ne l'est pas enfin, que desdites lettres de recommandation si précieuses, aucune ne soit parvenue, attendu que ledit Thevenin, modeste pour les lettres comme pour l'argent, ne voulut pas les rendre lui-même, ni s'informer au moins de leur effet, quoiqu'il demeurât dans le même lieu qu'habitoient ceux à qui elles étoient adressées, qu'il les vît peut-être dix fois par jour, & que ce fût au moins une curiosité fort naturelle de savoir si un coureur de cabarets, à l'affût des écus des passans, pouvoit être réellement en liaison avec ces messieurs là. Si, comme il est à craindre, aucune desdites lettres n'est parvenue,

ce feront ces coquins de valets, à qui l'honnête Thevenin les a remiſes, qui lui auront joué le tour de les garder. Je ne dis rien de la lettre pour Paris; il eſt ſi clair qu'une recommandation pour Paris, eſt extrêmement utile à un garçon chamoiſeur qui va travailler à Yverdon!

Pardon, monſieur; je ris de ma ſimplicité, & j'admire votre patience: mais enfin, ſi Thevenin n'eſt pas un impoſteur, il faut de néceſſité abſolue, que toutes ces folies ſoient autant de vérités.

Suppoſons-les telles, & paſſons outre. Voilà le généreux Thevenin créancier ou bienfaiteur d'un nommé Rouſſeau, lequel, comme le dit très-bien M. Bovier, doit être pénétré de reconnoiſſance. Quel eſt ce Rouſſeau? Lui Thevenin n'en ſait rien; mais M. Bovier le ſait pour lui, & préſume avec beaucoup de vraiſemblance, que ce Rouſſeau eſt l'infortuné Jean-Jaques Rouſſeau, ſi connu par ſes malheurs paſſés, & qui le ſera bien plus encore par ceux que l'on lui prépare. Je ne ſache pas cependant, que parmi ces multitudes

d'atroces & ridicules charges, que ſes ennemis inventent journellement contre lui, ils l'aient jamais accuſé d'être un coureur de cabarets, un crocheteur de bourſes, qui va pochetant quelques écus çà & là, chez le premier va-nu-pied qu'il rencontre. Si le Jean-Jaques Rouſſeau qu'on connoît, pouvoit s'abaiſſer à pareille infamie, il faudroit qu'on l'eût vu, pour le pouvoir croire; & encore après l'avoir vu, n'en croiroit-on rien. M. Bovier eſt moins incrédule; le ſimple doute d'un miſérable qu'il ne connoît point, ſe transforme à ſes yeux, en certitude, & lui prouve qu'une belle ame qu'il connoît, eſt celle du plus vil des mendians, ou du plus lâche des frippons.

Si le Jean-Jaques Rouſſeau dont il s'agit, n'eſt qu'un infame, ce n'eſt pas tout: il faut encore qu'il ſoit un ſot; car s'il accepte les neuf francs que ledit Thevenin ne lui donne pas de la main à la main, mais qu'il lui fait donner par un autre homme habitant du pays, il doit s'attendre qu'ils lui ſeront reprochés mille

fois le jour : il doit compter qu'à chaque fois qu'on citera dans le pays quelque trait de ſa facilité à répandre, & de ſa répugnance à recevoir, le ſieur Janin ne manquera pas de dire : *Eh, par dieu, cet homme n'eſt pas toujours ſi fier ; il a demandé & reçu neuf francs d'un faquin d'ouvrier qui logeoit dans mon auberge ; & j'en ſuis bien ſûr, car c'eſt moi qui les ai livrés.* Quand on commença d'ameuter le peuple contre ce pauvre Jean-Jaques, & qu'on le faiſoit lapider juſques dans ſon lit, Janin auroit fait ſa fortune avec cette hiſtoire ; ſon cabaret n'auroit pas déſempli. Thevenin ſait bien de la conter à Grenoble ; mais s'il l'oſoit conter à S. Sulpice ou aux Verrieres, & dans tout le pays, où ce même Jean-Jaques a pourtant reçu tant d'outrages, & qu'il dît qu'elle le regarde, je ſuis ſûr que les habitans lui cracheroient au nez.

Préjugés vrais ou faux à part, paſſons aux preuves, & permettez, monſieur le comte, que nous examinions un peu le rapport de notre homme, & que nous voyions s'il ſe peut rapporter à moi.

Le ſieur Thevenin fit connoiſſance avec ledit Rouſſeau aux Verrieres, & ils y demeurerent enſemble deux ou trois jours, logés chez Janin. J'ai demeuré long-temps à Motiers ſans aller aux Verrieres, & je n'y ai jamais été qu'une ſeule fois, allant à Pontarlier avec M. de Sauttershaim, dit dans le pays, le baron Sauttern. Je n'y couchai point en allant, j'en ſuis très-ſûr: je ſuis très-perſuadé que je n'y couchai point en revenant, quoique je n'en ſois pas ſûr de même; mais ſi j'y couchai, ce fut ſans y ſéjourner, & ſans quitter le baron. Thevenin dit cependant, que ſon homme étoit ſeul. Ma mémoire oublie me ſert mal ſur les faits recens: tous il en eſt, ſur leſquels elle ne peut me tromper; & je ſuis auſſi ſûr de n'avoir jamais ſéjourné, ni peu, ni beaucoup, aux Verrieres, que je ſuis ſûr de n'avoir jamais été à Pékin.

Je ne ſuis donc pas l'homme qui reſta deux ou trois jours aux Verrieres, à contempler les génuflexions du dévot Thevenin.

Je ne peux guere être, non plus, celui qui lui demanda de l'argent à emprunter aux mêmes Verrieres, parce que, outre M. du Terreau, maire du lieu, j'y connoiſſois beaucoup un M. Breguet, très-galant homme, qui m'auroit fourni tout l'argent dont j'aurois eu beſoin, & avec lequel j'ai eu bien des querelles, pour n'avoir pu tenir la promeſſe que je lui avois faite de l'y aller voir. Si j'avois logé là ſeul, c'eût été chez lui, ſelon toute apparence, & non pas chez le ſieur Janin, ſur-tout quand j'aurois été ſans argent.

Je ne ſuis point l'homme à l'habit gris doublé de bleu ou de verd, parce que je n'en ai jamais porté de pareil, durant tout mon ſéjour en Suiſſe. Je n'y ai jamais voyagé qu'en habit d'Arménien, qui ſûrement n'étoit doublé ni de verd ni de bleu. Thevenin ne ſe ſouvient pas ſi ſon homme avoit ſes cheveux ou la perruque, s'il portoit ſon chapeau ſur la tête ou ſous le bras. Un Arménien ne porte point de chapeau du tout; & ſon équipage eſt trop remarquable, pour qu'on en perde totale-

ment le ſouvenir, après avoir demeuré trois jours avec lui, & après l'avoir vu dans la chambre & en voyage, par-devant, par-derriere, & de toutes les façons.

Je ne ſuis point l'homme qui a donné au ſieur Thevenin une lettre de recommandation pour M. de Faugnes, que je ne connoiſſois pas même encore, quand ledit Thevenin alla à Yverdon; & je ne ſuis point l'homme qui lui a donné une lettre de recommandation pour M. Haldimand, que je n'ai connu de ma vie, & que je ne crois pas même, avoir été de retour d'Italie à Yverdon, ſous la même date. (1)

Je ne ſuis point l'homme qui a donné au ſieur Thevenin une lettre de recommandation pour Paris, ſignée, *le voyageur perpétuel*. Je ne crois pas avoir jamais employé cette plate ſignature, & je ſuis parfaitement ſûr de n'avoir pu l'employer à l'époque de ma prétendue rencontre

(1) J'ai appris ſeulement depuis quelques jours, que le ſecretaire baillival d'Yverdon s'appelloit auſſi M. Haldimand.

avec Thevenin ; car cette lettre devant être antérieure à l'arrivée dudit Thevenin à Yverdon, dut l'être à plus forte raiſon, à ſon départ de la même ville. Or, même en ce temps là, je ne pouvois ſigner *le voyageur perpétuel*, avec aucune apparence de vérité d'aucune eſpece ; car durant l'eſpace de dix-huit ans, depuis mon retour d'Italie à Paris, juſqu'à mon départ pour la Suiſſe, je n'avois fait qu'un ſeul voyage ; & il eſt abſurde de donner le nom de *voyageur perpétuel*, à un homme qui ne fait qu'un voyage en dix-huit ans. Depuis la date de mon arrivée à Motiers, juſqu'à celle du départ de Thevenin d'Yverdon, je n'avois fait encore aucune promenade dans le pays, qui pût porter le nom de voyage. Ainſi cette ſignature, au moment que Thevenin la ſuppoſe, eût été non-ſeulement plate & ſotte, mais fauſſe en tous ſens, & de toute fauſſeté.

Il n'eſt pas non plus fort aiſé de croire que je ſois l'homme dont Thevenin n'a plus oui parler, durant tout ſon ſéjour en Suiſſe ; puiſqu'on n'y parloit que de ce

homme infernal, qui osoit croire en Dieu sans croire aux miracles, contre lequel les prédicans prêchoient avec le plus saint zele, & qu'ils nommoient hautement l'*Ante-Christ*. Je suis sûr qu'il n'y avoit pas dans toute la Suisse, un honnête chamoiseur qui n'édifiât son quartier, en m'y maudissant saintement mille fois le jour; & je crois que le benin Thevenin n'étoit pas des derniers à s'acquitter de cette bonne œuvre. Mais sans rien conclure de tout cela, je finis par ma preuve péremptoire.

Je ne suis point l'homme qui a pu se trouver aux Verrieres & à S. Sulpice avec le sieur Thevenin, quand, venant de la Charité-sur-Loire, il alloit à Yverdon; car il n'a pu passer aux Verrieres plus tard que l'été de 1761, puisque le 30 juillet 1763, il y avoit environ deux ans qu'il demeuroit chez le sieur Cuche, & probablement davantage, qu'il demeuroit à Yverdon. Or, au vu & au su de toute la France, j'ai passé l'année entiere de 1761, & la moitié de la suivante, tranquille à Montmorency. Je ne pouvois donc pas,

dès l'année précédente, avoir couru les cabarets aux Verrieres & à S. Sulpice. Ajoutez, je vous ſupplie, qu'arrivant en Suiſſe, je n'allai pas tout de ſuite à Motiers; ajoutez encore, qu'arrivé à Motiers, & tout occupé juſqu'à l'hiver, de mon établiſſement, je ne fis aucun voyage du reſte de l'année, ni bien avant dans la ſuivante. Selon Thevenin, notre rencontre a dû ſe faire avant qu'il allât à Yverdon; & ſelon la vérité, il étoit déjà parti de cette ville, quand je fis mon premier & unique voyage aux Verrieres: je n'étois donc pas l'homme portant le nom de Rouſſeau, qu'il y rencontra. C'eſt ce que j'avois à prouver.

Quel étoit cet homme? Je l'ignore. Ce que je ſais, c'eſt que, pour que ledit Thevenin ne ſoit pas un impoſteur, il faut que cet autre homme ſe trouve; c'eſt-à-dire, que ſon exiſtence ſoit connue ſur les lieux. Il faut qu'il s'y ſoit trouvé dans l'année 1761; qu'il s'appellât Rouſſeau; qu'il eût un habit gris, doublé de verd ou de bleu; qu'il ait écrit des lettres à Mrs. de Faugnes & Haldimand, qui par

conſéquent, étoient de ſa connoiſſance; qu'il ait écrit une autre lettre à Paris, ſignée *le voyageur perpétuel*; qu'après avoir paſſé deux jours avec Thevenin aux Verrieres, ils aient encore été de compagnie à S. Sulpice, avec Janin leur hôte; & qu'après y avoir dîné tous trois enſemble, ledit Thevenin ait fait donner audit Rouſſeau, neuf francs par ledit Janin. La vérification de tous ces faits gît en informations, que je ne ſuis point en état de faire, & qui ne m'intéreſſent en aucune ſorte, ſi ce n'eſt pour prouver ce que je ſais bien ſans cela, ſavoir, que ledit Thevenin eſt un impoſteur apoſté. J'ai pourtant écrit dans le pays, pour avoir là-deſſus, des éclairciſſemens dont j'aurai l'honneur, monſieur, de vous faire part, s'ils me parviennent. Mais comment pourrois-je eſpérer que des lettres de cette eſpece échapperont à l'interception, puiſque celles même que j'adreſſe à M. le prince de Conti, n'y échappent pas, & que la derniere que j'eus l'honneur de lui écrire, & que je mis moi-même à la poſte, en

partant de Grenoble, ne lui eſt pas parvenue? Mais ils auront beau faire : je me ris des machines qu'ils entaſſent ſans ceſſe autour de moi; elles s'écrouleront par leur propre maſſe, & le cri de la vérité percera le ciel tôt ou tard.

Agréez, monſieur le comte, les aſſurances de mon reſpect. (*)

(*) *Apoſtille de l'auteur.*

NB. « Cette lettre eſt reſtée ſans réponſe, de » même qu'une autre écrite encore l'ordinaire » ſuivant, à M. le comte de Tonnerre, en lui en » envoyant une, dans laquelle M. Roguin me » donnoit des informations ſur le ſieur Thevenin, » & qui ne m'a point été renvoyée. Depuis lors, » je n'ai reçu, ni de M. de Tonnerre, ni d'au- » cune ame vivante, aucun avis de rien de ce » qui s'eſt paſſé à Grenoble, au ſujet de cette » affaire, ni de ce qu'eſt devenu ledit Thevenin. »

On peut rapprocher de la lettre qu'on vient de lire, une note relative à ſon objet, inſérée dans le vol. 24, in-8. page 501 de la Collection des œuvres de Rouſſeau, édition de Geneve, 1782.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 21 septembre 1768.

JE ne puis réſiſter, monſieur, au deſir de vous donner, par la copie ci-jointe, une idée de la maniere dont je ſuis traité dans ce pays. Si-tôt que je fus parti de Grenoble, pour venir ici, l'on y déterra un garçon chamoiſeur, nommé *Thevenin*, qui me redemandoit neuf francs, qu'il prétendoit m'avoir prêtés en Suiſſe, & qu'il prétend à préſent m'avoir donnés; parce que ceux qui l'inſtruiſent, ont ſenti le ridicule de faire prêter de l'argent par un paſſant, à quelqu'un qui demeure dans le pays. Cette extravagante hiſtoire, qui par-tout ailleurs, eût attiré audit Thevenin le traitement qu'il mérite, lui attire ici la faveur publique; & il n'y a perſonne à Grenoble, & parmi les gens qui m'entourent, qui ne donnât tout au monde, pour que Thevenin ſe trouvât l'honnête

homme, & moi le frippon. Malheureuſement pour eux, j'apprends à l'inſtant, par une lettre de Suiſſe, qui m'eſt arrivée ſous couvert étranger, que ledit Thevenin a eu ci-devant l'honneur d'être condamné par un arrêt du parlement de Paris, à être marqué & envoyé aux galeres, pour fabrication de faux actes, dans un procès qu'il eut l'impudence d'intenter à M. Thevenin de Tanley, conſeiller honoraire actuel au parlement, *rue des Enfans-Rouges, au Marais.* (1) J'ai écrit en Suiſſe, pour avoir des informations ſur le compte de ce miſérable; je n'ai eu encore que cette ſeule réponſe, qui heureuſement n'eſt pas venue directement à mon adreſſe. J'ai écrit à M. de Faugnes, receveur-général des

(1) L'arrêt eſt du 10 mars 1761. Il fut permis à *Jean Thevenin de Tanley & conſors*, de le faire imprimer, publier & afficher. On y voit même, que ledit *Nicolas-Eloi Thevenin*, de la Charité-ſur-Loire, eſt condamné au carcan, en place de Greve, pour y demeurer depuis midi juſqu'à deux heures, ayant écriteau devant & derriere, portant ces mots : *Calomniateur & impoſteur inſigne.*

finances à Paris, lequel a connu, à ce qu'on me marque, ledit Thevenin; je n'en ai aucune réponſe. Je crains bien que mes lettres ne ſoient interceptées à la poſte. M. de Faugnes demeure *rue Feydau.* Si, ſans vous incommoder, vous pouviez, monſieur, paſſer chez lui, & chez M. Thevenin de Tanley, vous tireriez peut-être de ces meſſieurs, des informations qui me ſeroient utiles pour confondre mon coquin, malgré la faveur de ſes honnêtes protecteurs.

Je vois que ma diffamation eſt jurée, & qu'on veut l'opérer à tout prix. Mon intention n'eſt pas de daigner me défendre, quoiqu'en cette occaſion, je n'aie pu réſiſter au deſir de démaſquer l'impoſteur; mais j'avoue, qu'enfin dégoûté de la France, je n'aſpire plus qu'à m'en éloigner, & du foyer des complots dont je ſuis la victime. Je n'eſpere pas échapper à mes ennemis, en quelque lieu que je me refugie; mais en les forçant de multiplier leurs complices, je rends leur ſecret plus difficile à garder, & je le crois déjà au

point de ne pouvoir me ſurvivre. C'eſt tout ce qui me reſte à deſirer déſormais. Bon jour, monſieur; votre derniere lettre m'eſt bien parvenue; cela me fait eſpérer le même bonheur pour celle-ci, & peut-être pour votre réponſe. Faites-la un peu promptement, je vous ſupplie, ſi vous voulez que je la reçoive; car dans une quinzaine de jours, je pourrois bien n'être plus ici. Ma femme vous prie d'agréer ſes obéiſſances. Recevez mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 5 octobre 1768.

VOTRE lettre, monſieur, du 29 ſeptembre, m'eſt parvenue en ſon temps, mais ſans le duplicata; & je ſuis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, eſpérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes; mais

n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adreſſe intermédiaire, ici, ſi je puis, ou à Lyon.

Je ſuis bien touché de vos ſoins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je ſuis très-ſûr que vous n'avez pas regret: mais il eſt ſuperflu que vous continuiez d'en prendre au ſujet de ce coquin de Thevenin, dont l'impoſture eſt maintenant dans un degré d'évidence, auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus, quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée, étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable, ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela, qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai fait, cela me ſuffit; il

en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret, l'hiver dont je ſens déjà les atteintes, & qu'il ne me reſte pas une pierre pour y poſer ma tête, il n'y a point d'extrêmité que je n'endure, plutôt que de retourner à Trye ; & vous ne me propoſeriez ſûrement pas ce retour, ſi vous ſaviez ce qu'on m'y a fait ſouffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé là. Je frémis ſeulement à y ſonger ; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Également tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté, ni de reſter où je ſuis, ni d'aller où je veux ; je ne puis pas même obtenir de ſavoir où l'on veut que je ſois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement deſiré qu'on diſpoſât ouvertement de ma perſonne ; ce ſeroit me mettre en repos,

& voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je ſens eſt qu'on eſt importuné de mon exiſtence, & qu'on veut faire enſorte que je le ſois moi-même ; il eſt impoſſible de s'y prendre mieux pour cela. Il m'eſt cent fois venu dans l'eſprit de propoſer mon tranſport en Amérique, eſpérant qu'on voudroit bien m'y laiſſer tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop : mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, ſi nous étions plus en état, ma femme & moi, d'en ſupporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée, dont je veux vous parler, & que ma paſſion pour la botanique m'a fait naître : car voyant qu'on ne vouloit pas me laiſſer herboriſer en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en paſſer : c'eſt une diſtraction qui m'eſt néceſſaire abſolument ; c'eſt un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, monſieur, trouver quelque moyen d'aller la finir, dans les isles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou

dans quelque autre coin de la Grece; il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne diſpoſe plus de moi. J'ai dans l'eſprit que la barbarie Turque me ſera moins cruelle. Malheureuſement pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai beſoin d'aide & de protection. Je ne ſaurois ſubſiſter là-bas ſans reſſource; & ſans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins, pour quelqu'un des conſuls qui réſident dans le pays, mon établiſſement y ſeroit totalement impoſſible. Comme je ne ſerois pas ſans eſpoir d'y rendre mon ſéjour de quelque utilité au progrès de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre, obtenir quelque aſſiſtance des ſouverains qui ſe font honneur de le favoriſer. Je ne ſuis pas un Tournefort, ni un Juſſieu: mais auſſi je ne ferois pas ce travail en paſſant, plein d'autres vues, & par tâche; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaiſir, & juſqu'à la mort. Le goût, l'aſſiduité, la conſtance peuvent

ſuppléer à beaucoup de connoiſſances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion du roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favoriſât mon paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni deſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée; & d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là, pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés, de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, monſieur: je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, &

que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que ſondant le terrain, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la cour, & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres, pour protéger mes herboriſations dans l'Archipel, vous puiſſiez me marquer ſi l'exil dans ce pays là, que je deſire, peut être favoriſé d'un des deux ſouverains. Au reſte, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me réſoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le deſire, à recourir pour cela, à aucun particulier, quel qu'il ſoit. La voie la plus courte & la plus ſûre de ſavoir là-deſſus, ce qui ſe peut faire, ſeroit à mon avis, de conſulter Mad. la maréchale de Luxembourg. J'ai même une ſi pleine confiance, & dans ſa bonté pour moi, & dans ſes lumieres, que je voudrois que vous ne parlaſſiez d'abord de ce projet qu'à elle ſeule; que vous ne fiſſiez là-deſſus, que ce qu'elle

approuvera, & que vous n'y penſiez plus, ſi elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, monſieur, de compter ſur vous. Voilà ma réponſe. Je mets mon ſort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, monſieur; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. le comte DE TONNERRE, *en lui envoyant l'écrit ſuivant.*

A Bourgoin, le 9 octobre 1768.

MONSIEUR. J'ai l'honneur de vous envoyer ci-jointe, la déclaration juridique du ſieur Jeannet, cabaretier des Verrieres, relative à celle du ſieur Thevenin. De peur d'abuſer de votre patience, je m'abſtiens de joindre à cette piece, celles que j'ai reçues en même temps, puiſqu'elle ſuffit ſeule à la ſuite des preuves que vous avez déjà, pour démontrer pleinement, non l'erreur, mais l'impoſture de ce der-

nier. Je n'aurois assurément pas eu l'indiscrétion de vous importuner de cette ridicule affaire, si le ton décidé, sur lequel M. Bovier se faisoit le porteur de parole de ce misérable, n'eût excité ma juste indignation. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer, qu'après ce qui s'est passé, mon prétendu créancier se tiendra pour dit, qu'il ne sauroit se flatter de trouver en moi son débiteur, Voilà, monsieur le comte, de quoi jamais il ne s'est flatté, je vous assure : mais il s'est flatté, premièrement, de mentir, & m'avilir à son aise; puis après avoir dit tout ce qu'il vouloit dire, & n'ayant plus qu'à se taire, de se taire ensuite tranquillement; & s'il étoit enfin convaincu d'être un imposteur, de sortir néanmoins de cette affaire, confondu, très-peu lui importe, mais impuni, mais triomphant. Pour un homme qui paroît si bête, je trouve qu'il n'a pas trop mal calculé.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien ordonner, à votre commodité, que les deux pieces ci-jointes me soient ren-

voyées avec la lettre de M. Roguin. Je ſens que j'ai fort abuſé dans cette occaſion, de la permiſſion que vous m'avez donnée de faire venir mes lettres ſous votre pli. Je ſerai plus diſcret à l'avenir; & ſi l'impunité du premier fourbe en ſuſcite d'autres, elle me ſervira de leçon pour ne m'en plus tourmenter.

J'ai l'honneur, monſieur le comte, de vous aſſurer de tout mon reſpect.

DÉCLARATION juridique du ſieur Jeannet.

L'AN 1768, & le 19e jour du mois de ſeptembre, par-devant noble & prudent Charles-Auguſte du Terraux, bourgeois de Neuchatel & de Romain-Motiers, maire pour S. M. le roi de Pruſſe, notre ſouverain prince & ſeigneur, en la juriſdiction des Verrieres; adminiſtrant juſtice par jour extraordinaire, mais au lieu & heure accoutumés, & en la préſence des ſieurs jurés en icelle après nommés:

Perſonnellement eſt comparu M. Guyenet, receveur pour S. M. & lieutenant en l'honorable cour de juſtice du Val-de-Tra-

vers, qui a repréſenté, qu'ayant reçu depuis peu, une lettre de M. J. J. Rouſſeau, datée de Bourgoin du 8 du courant, par laquelle il lui marque que le nommé Thevenin, chamoiſeur de ſa profeſſion, lui ayant fait demander neuf livres argent de France, qu'il prétend lui avoir fait remettre en prêt, au logis du Soleil à S. Sulpice, il y a à peu près dix ans; & comme cet article eſt trop intéreſſant à l'honneur de mondit ſieur Rouſſeau, pour ne pas l'éclaircir, vu & d'autant qu'il n'a jamais été dans le cas d'emprunter cette ſomme dudit Thevenin, & que cet article eſt controuvé; c'eſt pourquoi mondit ſieur le lieutenant Guyenet ſe préſente aujourd'hui par-devant cette honorable Juſtice, pour requérir que par connoiſſance, il puiſſe juſtifier authentiquement ce qu'il vient d'avancer; ayant pour cet effet, fait citer en témoignage, le ſieur Jean-Henri Jeannet, cabaretier de ce lieu, préſent, lequel & par qui l'argent que répete ledit Thevenin à mondit ſieur Rouſſeau, doit, ſuivant lui, avoir été remis; requérant qu'avant de

faire dépoſer ledit ſieur Jeannet, il y ſoit apointé, ce qui a été

Connu.

Et pour y ſatisfaire, ledit ſieur Jeannet étant comparu, a, après ſerment intimé ſur les interrogats circonſtanciés, à lui adreſſés, tendans à dire tout ce qu'il peut ſavoir de cette affaire, dépoſé comme ſuit:

Qu'il n'a aucune connoiſſance que le nommé Thevenin, chamoiſeur, ait jamais prêté chez lui dépoſant, ni ailleurs, aucun argent à M. Jean-Jaques Rouſſeau, pendant tout le laps de temps qu'il a demeuré dans ce pays, n'ayant jamais eu l'honneur de voir dans ſon logis, mondit ſieur Rouſſeau; bien eſt-il vrai qu'il y a à peu près cinq ans, qu'il le vit s'en revenant du côté de Pontarlier, ſans lui avoir parlé, ni l'avoir revu dès lors.

Il ſe rappelle auſſi très-bien, qu'en 1762, pendant le courant du mois de mai, arriva chez lui un nommé Thevenin, qui ſe diſoit être de la Charité-ſur-Loire, refugié dans ce pays, pour éviter l'effet

d'une lettre de cachet obtenue contre lui, lequel étoit accompagné du nommé Guillobel, marchand horloger du même lieu; ledit Thevenin n'ayant séjourné chez lui que huit à dix jours, pendant lequel temps arriva encore dans son logis, un nommé Decuſtreau, qu'il connoiſſoit depuis près de vingt ans, pour avoir logé chez lui à différentes fois, & duquel il peut produire des lettres.

Ledit Decuſtreau partit au bout de quelques jours, pour Neuchatel; Thevenin avec lui Jeannet, l'accompagnerent juſques à S. Sulpice, au logis du Soleil, où ils dînerent. Après le départ dudit Decuſtreau, ledit Thevenin demanda au dépoſant s'il connoiſſoit ledit Decuſtreau; il lui répondit, qu'il le connoiſſoit pour avoir logé chez lui. Cette demande dudit Thevenin ayant excité au dépoſant, la curioſité d'apprendre de lui, pourquoi il lui formoit cette queſtion, ledit Thevenin lui répondit, que c'étoit à cauſe d'un écu de trois livres qu'il avoit prêté audit Decuſtreau, ſur la demande qu'il lui en avoit

avoit faite. Et enfin ledit ſieur Jeannet ajoute, que pendant tout le temps que ledit Thevenin a reſté chez lui, il ne lui a point parlé de M. Rouſſeau, ni dit qu'il eût la moindre choſe à faire avec lui; que ledit Thevenin, lorſqu'il arriva dans ce pays, n'avoit point de profeſſion, ayant dès lors appris celle de chamoiſeur à Eſtavayé-le-lac.

C'eſt tout ce que ledit ſieur Jeannet a déclaré ſavoir ſur cette affaire.

Enfin, mondit ſieur le lieutenant a continué à dire, qu'étant néceſſaire à M. Rouſſeau d'avoir le tout par écrit, pour lui ſervir en cas de beſoin, il demandoit que par connoiſſance, il lui fût adjugé; ce qui lui a été

Connu & jugé par les ſieurs Jaques Lambelet doyen, & Jacob Perroud, tous deux juſticiers dudit lieu; & par mondit ſieur le maire ordonné au notaire ſouſſigné, greffier des Verrieres, de lui en faire l'expédition en cette forme. Le jour prédit 19 ſeptembre 1768.

Par ordonnance. Signé, JEANJAQUET.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 10 octobre 1768.

Vos lettres, monsieur, me sont parvenues. Je ne répondis point à la premiere, parce que vous m'annonciez votre prochain départ de Geneve ; mais j'y crus voir de votre part, la continuation d'une amitié à laquelle je serai toujours sensible, & j'y trouvai la clef de bien des mysteres, auxquels depuis long-temps je ne comprenois rien. Cela m'a fait rompre un peu imprudemment peut-être, avec des ingrats, dont j'ai plus à craindre qu'à espérer, après m'être perdu pour leur service ; mais mon horreur pour toute espece de déguisement, augmente avec l'effet de ceux dont je suis la victime. Aussi bien, dans l'état où l'on m'a réduit, je puis désormais être franc impunément ; je n'en deviendrai pas plus misérable.

J'ignore absolument ce que c'est que le

château de Lavagnac, à qui il appartient, sur quel pied j'y pourrois loger, s'il eſt habitable pour moi, c'eſt-à-dire, à ma maniere, & meublé; en un mot, tout ce qui s'y rapporte, hors le peu que vous m'en dites dans votre derniere lettre, & qui me paroît très-attrayant. Coindet ne m'en a jamais parlé, & cela ne m'étonne guere. Votre courte deſcription du local eſt charmante. Vous m'offrez de m'en dire davantage, & même d'aller prendre des éclairciſſemens ſur les lieux. Je ſuis bien tenté de vous prendre au mot; car aller habiter un ſi beau lieu, moi qui n'ai d'aſyle qu'au cabaret, vous voir en paſſant, être voiſin de M. Venel, pour lequel j'ai la plus véritable eſtime, tout cela m'attire aſſez fortement pour me déterminer probablement tout-à-fait, pour peu que les convenances dont j'ai beſoin, s'y rencontrent. A l'égard du profond ſecret que vous me promettez, vous n'en êtes plus le maître; ne laiſſez pourtant pas de le garder autant qu'il vous ſera poſſible; je vous en prie inſtamment, puiſque votre

lettre a été ouverte, quoique celle qui lui ſervoit d'enveloppe, ne l'ait pas été. Avis au lecteur.

J'apprends avec le plus vrai plaiſir, que votre voyage a été ſalutaire à la ſanté de Mad. Moultou. Mon empreſſement de vous voir eſt encore augmenté par le deſir d'être connu d'elle & de lui agréer. Si je n'obtiens pas qu'elle approuve votre amitié pour moi, & qu'elle en ſuive l'exemple, je réponds au moins que ce ne ſera pas ma faute. Mais comme je deſire m'arrêter un peu à Montpellier, pour voir M. Gouan & le jardin des plantes, je ne logerai pas chez vous. Je vous prierai ſeulement de me chercher deux chambres dans votre voiſinage, & qui n'empêcheront pas, ſi je ne vous importune point, que vous ne me voyiez chez vous preſque autant que ſi j'y logeois, à condition que vous ne fermerez pour cela votre porte à perſonne: les ſociétés bonnes pour vous, ſeront ſûrement très-bonnes pour moi; & ſi je ne ſuis pas bon pour elles, ce ne ſera pas la faute de ma volonté.

Vous ſavez ſûrement que ma gouvernante, & mon amie, & ma ſœur, & mon tout, eſt enfin devenue ma femme. Puiſqu'elle a voulu ſuivre mon ſort & partager toutes les miſeres de ma vie, j'ai dû faire au moins que ce fût avec honneur. Vingt-cinq ans d'union des cœurs ont produit enfin celle des perſonnes. L'eſtime & la confiance ont formé ce lien. S'il s'en formoit plus ſouvent ſous les mêmes auſpices, il y en auroit moins de malheureux. Mad. Renou ne ſera point l'ornement d'un cercle, & les belles dames riront d'elle, ſans que cela la fâche; mais elle ſera juſqu'à la fin de mes jours, la plus douce conſolation, peut-être l'unique, d'un homme qui en a le plus grand beſoin.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Vous pouvez m'écrire en droiture, à M. Renou, à Bourgoin en Dauphiné.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 23 octobre 1768.

J'AI, monsieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remerciemens des peines que je vous donne, que d'en profiter; il en est pourtant, que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres, que vous prenez inutilement, puisqu'il est de la derniere évidence que, si l'on prenoit le parti de supprimer vos lettres, on supprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je sens l'impossibilité d'exécuter mon projet : vos raisons sont sans replique; mais je ne conviens pas qu'en supposant cette exécution possible, ce seroit donner plus beau jeu à mes ennemis : je suis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre, de tomber dans les mains de leurs satellites; au lieu que

les pachas ne ſe piquant pas de philoſophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne diſpoſeroient pas tout-à-fait auſſi aiſément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous ſubſtituez au mien, ſavoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens, en ſongeant à quitter Trye. Je le propoſai à M. le prince de Conti, qui s'y oppoſa & me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, & le ſeroit encore; mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait iſolée m'effraie un peu, depuis que je vois dans ceux qui diſpoſent de moi, tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne ſais ce qu'ils veulent faire de moi dans un déſert; mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne ſoit l'une des raiſons qui les a portés à me chaſſer de Trye, dont l'habitation ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſolitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de Son Alteſſe, de Mad. la Maréchale & le mien, fût que j'y finiſſe mes

jours. S'ils n'avoient voulu que s'assurer de moi, me diffamer à leur aise, sans que jamais je pusse dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit là qu'ils devoient me tenir, puisque, maîtres absolus dans la maison du prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y disposoient de moi tout à leur gré. Cependant, après avoir tâché de me dissuader d'y entrer, & de me persuader d'en sortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en chasser de vive force, par les mains du sacripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui se sentoit trop bien protégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de désobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait? Je l'ignore; je sais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trye, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne, & qu'ils ne veulent autre chose encore, que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le prince me protégera-t-il

ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans ſa maiſon même ? Que deviendrai-je dans ces montagnes, ſi je vais m'y fourrer ſans préliminaire, ſans connoiſſance, & ſûr d'être, comme par-tout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir ? Si nous prenons des arrangemens d'avance, il arrivera ce qui eſt toujours arrivé ; c'eſt que M. le prince de Conti & Mad. la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiavéliſtes qui les entourent, & qui ſe gardent bien de laiſſer voir leurs deſſeins ſecrets, leur donneront le plus beau jeu du monde, pour dreſſer d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je ſerai attendu là, comme je l'étois à Grenoble, & comme je le ſuis par-tout où l'on ſait que je veux aller. Si c'eſt une maiſon iſolée, la choſe leur ſera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'eſpionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'eſt pour autre choſe, comme je vous l'ai

prouvé. Et pourquoi ? Je l'ignore, & je n'y perds ; mais convenez que le doute n'eſt pas attirant.

Voilà, monſieur, des conſidérations que je vous prie de bien peſer ; à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation iſolée, pour un étranger à mon âge, & dans mon état ; la dépenſe au moins triple ; les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainſi ſéqueſtré du genre humain, non volontairement & par goût, mais par force & pour aſſouvir la rage de mes oppreſſeurs : car d'ailleurs, je vous jure que mon même goût pour la ſolitude eſt plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que ſi j'étois pleinement libre & maître de mon ſort, je choiſirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée n'auroit rien de pénible & de triſte pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce ſoit ouvertement : je puis tout ſouffrir ſans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un ſot fourbe, qui ſe croit fin

parce qu'il eſt faux. J'étois tranquille aux cailloux des aſſaſſins de Motiers, & ne puis l'être aux phraſes des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore, que ma ſituation préſente eſt trop déſagréable & violente, pour que je ne faiſiſſe pas la premiere occaſion d'en ſortir ; ainſi des arrangemens d'une exécution éloignée ne peuvent jamais être pour moi, des engagemens abſolus, qui m'obligent à renoncer aux reſſources qui peuvent ſe préſenter dans l'intervalle. J'ai dû, monſieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter, que l'eſpece de liberté de diſpoſer de moi, que mes reſſources me laiſſent, n'eſt pas illimitée ; que ma ſituation la reſtreint tous les jours ; que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, paſſé leſquelles, d'autres loix ordonneront de mon ſort, & de celui de ma compagne : mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je ſens qu'en général, vivant ou mort, le temps eſt pour moi ; mes ennemis le ſentent auſſi, & c'eſt

ce qui les désole ; ils se pressent de jouer de leur reste ; dès maintenant ils en ont trop fait, pour que leurs manœuvres puissent rester long-temps cachées ; & le moment qui doit les mettre en évidence, sera précisément celui où ils voudront les étendre sur l'avenir. Vous êtes jeune, monsieur ; souvenez-vous de la prédiction que je vous fais, & soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que, prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera, & comme votre raison vous éclairera. Plein de confiance en vos sentimens & en vos lumieres, certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez Mad. la Maréchale : la mienne en elle, est toujours la même. Je compte également, & sur ses bontés, & sur celles de M. le prince de Conti ; mais l'un est subjugué, l'autre ne l'est pas ; & je ratifie d'avance, tout ce que vous résoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien.

A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S. & il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce ſont de ces choſes qui s'acceptent, & qui ne ſe demandent pas.

Je ne ſuis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je ſuis à la fin de mon papier; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit ſur moi, l'effet que vous deſiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, ſi je n'euſſe été ſûr que c'étoit un drôle apoſté. Je deſirois, non par vengeance aſſurément, mais pour ma ſûreté, qu'on dévoilât ſes inſtigateurs: on ne l'a pas voulu, ſoit; il en viendroit mille autres, que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bon jour, monſieur; je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiſeur eſt bien le cordonnier de M. de Tanley. Il apprit le métier de chamoi-

seur à Yverdon, après sa retraite. J'ai fait faire en Suisse, des informations, avec la déposition juridique, & légalisée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 2 novembre 1768.

DEPUIS la derniere lettre, monsieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponse, j'ai reçu de M. le duc de Choiseul, un passe-port que je lui avois demandé pour sortir du royaume, il y a près de six semaines, & auquel je ne songeois plus. Me sentant de plus en plus dans l'absolue nécessité de me servir de ce passe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrêmité où je me trouve, & dans la saison où nous sommes, sur l'usage que j'en ferois, ne voulant ni ne pouvant le laisser écouler comme l'autre. Vous serez étonné du résultat de ma délibération, faite pourtant avec tout le poids, tout le sang-

froid, toute la réflexion dont je suis capable ; c'est de retourner en Angleterre, & d'y aller finir mes jours dans ma solitude de Wootton. Je crois cette résolution la plus sage que j'aie prise en ma vie, & j'ai pour un des garans de sa solidité, l'horreur qu'il m'a fallu surmonter pour la prendre, & telle qu'en cet instant même, je n'y puis penser sans frémir. Je ne puis, monsieur, vous en dire davantage dans une lettre ; mais mon parti est pris, & je m'y sens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'ambassadeur d'Angleterre ; mais je ne sais s'il est à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer ; & si vous pouviez même parvenir à savoir s'il a reçu ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis : car tandis que j'attends ici sa réponse, mon passe-port s'écoule, & le temps est précieux. Vous êtes trop clairvoyant pour ne pas sentir, combien il m'importe que la

réſolution que je vous communique, demeure ſecrette, & ſecrette ſans exception : toutefois je n'exige rien de vous, que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'ambaſſadeur d'Angleterre ébruite ce deſſein, c'eſt toute autre choſe ; & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti ſur ce point, vous ſentez que je l'ai pris ſur tout le reſte. Je quitterai ce continent, comme je quitterois le ſéjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même choſe ; j'y laiſſois des attachemens, j'y croyois laiſſer des amis. Pardon, monſieur ; mais je parle des anciens. Vous ſentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils ſoient, ne laiſſent pas ces déchiremens de cœur qui le font ſaigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puiſſe contracter. Toutes mes bleſſures ſaigneront, j'en conviens, le reſte de mes jours ; mais mes erreurs du moins ſont bien guéries ; la cicatrice eſt faite de ce côté là. Je vous embraſſe.

LETTRE

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 5 novembre 1768.

VOUS avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous ; & j'en ai fait une en particulier, dans votre digne pere, par les sentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je suis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'est ainsi, cher Moultou, que je meurs en détail, dans tous ceux qui m'aiment; tandis que ceux qui me haïssent & me trahissent, semblent trouver dans l'âge & dans les années, une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte, au lieu de parler de la vôtre: mais la véritable douleur, qui n'a point de consolation, ne fait guere en trouver pour autrui; on console les indifférens, mais on s'afflige avec ses amis. Il me semble que si j'étois près de vous, que

nous nous embraſſaſſions, que nous pleuraſſions tous deux ſans nous rien dire, nos cœurs ſe feroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez dans votre deſcription de Lavagnac! Hélas! ce beau ſéjour étoit l'aſyle qu'il me falloit; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie; je pouvois eſpérer d'y trouver enfin de paiſibles jours, & d'y attendre ſans impatience, la mort qu'ailleurs je deſirerai ſans ceſſe. Il eſt trop tard. La fatale deſtinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon ſort. Si j'en avois été le maître, ſi le prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne ſerois jamais ſorti de Trye, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le ſéjour agréable. Jamais prince n'en a tant fait pour aucun particulier, qu'il en a daigné faire pour moi: *Je le mets ici à ma place*, diſoit-il à ſon officier; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir pluſieurs fois, ſouper avec

moi tête-à-tête, me dire en préſence de toute ſa ſuite, qu'il venoit exprès pour cela; &, ce qui m'a plus touché que tout le reſte, s'abſtenir même de chaſſer, de peur que le motif de ſon voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré ſes ſoins, ſes ordres les plus abſolus, malgré le deſir, la paſſion j'oſe dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on eſt parvenu à m'en chaſſer, & cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en ſortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Alteſſe a tout ſu, & n'a pu déſapprouver ma retraite. Les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont ſuivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai ſouffertes. Voyant qu'on ne me laiſſeroit jamais en repos dans le royaume, j'ai réſolu d'en ſortir; j'ai demandé un paſſeport à M. de Choiſeul, qui après m'avoir laiſſé long-temps ſans réponſe, vient enfin de m'envoyer ce paſſe-port. Sa lettre eſt très-polie, mais n'eſt que cela; il

m'en avoit écrit auparavant, d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire uſage de ce paſſe-port, c'eſt m'inviter en quelque ſorte à en faire uſage. Il ne convient pas d'importuner les miniſtres pour rien : cependant, depuis le moment où j'ai demandé ce paſſe-port, juſqu'à celui où je l'ai obtenu, la ſaiſon s'eſt avancée ; les Alpes ſe ſont couvertes de glace & de neige ; il n'y a plus de moyen de ſonger à les paſſer dans mon état. Mille conſidérations impoſſibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible, auquel mon cœur pût jamais ſe réſoudre, mais le ſeul qui m'ait paru me reſter; c'eſt de repaſſer en Angleterre ; & d'aller finir mes malheureux jours, dans ma triſte ſolitude de Wootton, où depuis mon départ, le propriétaire m'a ſouvent rappellé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conſéquence de cette réſolution ; j'ai même écrit auſſi à l'ambaſſadeur d'Angleterre : ſi ma propoſition eſt acceptée, comme elle le ſera infailliblement, je ne

puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inſpire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer, ſans mériter des reproches; & à tout âge, ſur-tout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de repréhenſible, le repos du peu de jours qui me reſtent à paſſer. Mais je vous avoue que ce beau ſéjour de Lavagnac, le voiſinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de ſon ami, par conſéquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trye, j'étois entre les mains du dernier des malheureux; tout cela me ſuivra en idée dans ma ſombre retraite, & y augmentera ma miſere, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, eſt une lueur de vaine eſpérance, dont je vois l'illuſion, mais qui m'inquiete malgré que j'en aie. Quand mon ſort ſera parfaitement décidé, & qu'il ne me reſtera qu'à m'y ſoumettre, j'aurai

plus de tranquillité. C'eſt en attendant, un grand ſoulagement pour mon cœur, d'avoir épanché dans le vôtre, tout ce détail de ma ſituation. Au reſte, je ſuis attendri d'imaginer vos dames, vous & M. Venel, faiſant enſemble ce pélerinage bienfaiſant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miſéricorde. Recevez tous mes plus tendres remerciemens, & ceux de ma femme; faites agréer ſes reſpects & les miens à vos dames. Nous vous ſaluons & vous embraſſons l'un & l'autre de tout notre cœur.

P. S. J'ai propoſé l'alternative de l'Angleterre ou de Minorque, que j'aimerois mieux à cauſe du climat. Si ce dernier parti eſt préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, ſoit à Montpellier, ſoit à Marſeille ?

Autre P. S. Si j'avois reçu votre lettre avant le départ des miennes, je doute qu'elles fuſſent parties.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 7 novembre 1768.

DEPUIS ma derniere lettre, monſieur, j'ai reçu d'un ami, l'incluſe qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti ſi bruſquement. La ſituation charmante de ce château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat, ſi convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu aſſez ſolitaire pour être tranquille, & pas aſſez pour être un déſert; tout cela, je vous l'avoue, ſi je paſſe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai propoſé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera ſouvent tourner les yeux & ſoupirer vers cet agréable aſyle, ſi bien fait pour me rendre heureux, ſi l'on m'y laiſſoit en paix. Mais j'ai écrit; ſi l'ambaſſadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me mo-

quer de lui, ſi je changeois de réſolution ; & d'ailleurs, ce ſeroit en quelque ſorte, marquer peu d'égard pour le paſſe-port que M. de Choiſeul a eu la bonté de m'envoyer à ma priere. Les miniſtres ſont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il ſoit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude, qu'il ſe braſſe quelque choſe, ſans que je puiſſe deviner quoi. Thevenin n'a pas été apoſté pour rien : il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il m'eſt impoſſible de pénétrer ; & dans la profonde obſcurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement, de faire un faux pas. Tout ce qui m'eſt arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trye, me montre évidemment, qu'il n'y a que M. le prince de Conti, parmi ceux qui m'aiment, qui ſache au vrai le ſecret de ma ſituation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille, ſans pouvoir y réuſſir. Cette perſuaſion m'arrache

des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand prince, & je me reproche vivement mon impatience, au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernieres lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une ſeconde qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la premiere; c'eſt de quoi je deſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de le groſſir au point de donner dans la vue: mais ſi dans ce moment critique, vous aviez pour moi, la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé, de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres; car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracaſſerie du ſieur Thevenin eſt enfin terminée. Après les preuves ſans replique, que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'impoſture de ce coquin, il m'a offert de le punir par quelques jours de priſon. Vous ſentez bien que c'eſt ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'eſt pas de quoi il étoit queſtion. Vous ne ſauriez imaginer les angoiſſes que m'a données cette ſotte affaire, non pour ce miſérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont apoſté, & que rien n'étoit plus aiſé que de démaſquer, ſi on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait ſentir combien je ſuis inepte & bête en pareil cas, le ſeul, à la vérité, de cette eſpece, où je me ſois jamais trouvé. J'étois navré, conſterné, preſque tremblant; je ne ſavois ce que je diſois en queſtionnant l'impoſteur; & lui, tranquille & calme dans ſes abſurdes menſonges, portoit dans l'audace du crime, toute l'apparence de la ſécurité des innocens. Au reſte, j'ai fait paſſer à M. de Tonnerre, l'arrêt imprimé con-

cernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet homme en jeu, avoient su choisir un sujet expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des embarras pareils à ceux où je suis, & jamais je ne me sentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté, nul espoir de repos; & loin de me désespérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en feroit bien temps, je vous assure. Vous voyez, monsieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille soins, comment je remets mon sort en vos mains, & à vous seul. Si vous n'appellez pas cela de la confiance & de l'amitié, aussi bien que de l'importunité, & de l'indiscrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 21 novembre 1768.

J'AI, mon ami, votre lettre du 14. Je ne puis me détacher de l'idée d'aller vous embraſſer, & délibérer avec vous, de ma deſtination ultérieure. Je n'ai point encore de réponſe de l'ambaſſadeur d'Angleterre; il n'étoit pas à Paris quand je lui ai écrit; & j'ai appris dans l'intervalle, qu'il avoit l'honnête Walpole pour ſecretaire d'ambaſſade. Cette nouvelle a achevé de me déterminer. Je n'irai point en Angleterre : on me traitera comme on voudra en France; mais je ſuis déterminé à y reſter. Je ne puis renoncer à l'eſpérance, qu'au moins pour l'honneur de l'hoſpitalité françoiſe, il s'y trouvera quelque coin où l'on voudra bien me laiſſer mourir en repos. Si ce coin, cher Moultou, en pouvoit être un du château de Lavagnac, il me ſemble que ſous les

auſpices de l'amitié, l'habitation m'en ſeroit délicieuſe. Malheureuſement, j'écris inutilement à M. le prince de Conti; mes lettres ne lui parviennent point. Il me répondoit fort exactement au commencement; il ne me répond plus; il m'a fait dire qu'il ne recevoit point de mes nouvelles. Les négociations intermédiaires ont leurs inconvéniens. La généroſité de ce grand prince, m'a accoutumé à accepter, & non pas à demander. Je ne puis me réſoudre à changer de méthode. Si l'ami de M. Venel, qui commande dans le château, veut écrire, à la bonne heure; je lui en ferai obligé. Pour moi, je n'écrirai pas. Mais dites-moi, n'y a-t-il dans le pays, aucune habitation qui pût me convenir, que ce château? Le bon M. Venel ne pourroit-il pas me trouver un terrier à Pezenas même, ou aux environs? Pourvu que je ſois ſon voiſin, que m'importe en quel lieu j'habite? Si nous étions dans une meilleure ſaiſon, ſi le voyage étoit moins pénible, ſi j'avois plus de facilités pour le faire, je volerois

près de vous; mais mon transport & celui de tout mon attirail de botanique, est embarrassant. Je ne suis point à portée ici, d'avoir des voitures. Il me faudroit un bon carrossin, qui pût charger avec nous, cinq ou six malles, ou caisses; il me faudroit un bon voiturier, qui nous conduisît bien, & qui fût honnête homme. J'ai pensé que cela se pourroit trouver où vous êtes, & que vous pourriez être à portée de faire pour moi, ce marché, & de m'envoyer la voiture au temps convenu. Voyez. Ah, si vous pouviez faire plus! Mais, Mad. Moulton, votre santé, vos affaires! & quand tout vous le permettroit, je ne devrois pas le souffrir. Quoi qu'il en soit, j'ai le plus grand desir de me rendre auprès de vous; & cela d'autant plus, que j'ai quelque lieu de croire qu'on m'y verroit avec plus de plaisir qu'ici.

J'ai reçu depuis peu, avec le reste de mes plantes & bouquins, une lettre que M. Gouan m'écrivoit à Trye. Elle est de si vieille date, que je ne sais plus com-

ment y répondre. Il m'accuſera de malhonnêteté envers lui, moi qui voudrois tout faire pour obtenir ſes inſtructions & ſa correſpondance, & que ce deſir anime encore à me rendre à Montpellier. Si vous le connoiſſez, ſi vous le voyez, obtenez-moi, je vous prie, ſes bonnes graces, en attendant que je ſois à portée de les cultiver. Quel tréſor vous m'annoncez dans l'herbier de plantes marines! Que je ſuis touché de la généroſité de votre digne parent! Elle me fera, avec celle du brave Dombey, une collection complete, ſur-tout ſi M. Gouan veut bien y ajouter quelques fragmens de ſes dernieres dépouilles des Pyrénées. Que je vais être riche! Je ſuis ſi avare & ſi enfant, que le cœur m'en bat de joie. Gardez-moi bien précieuſement ce beau préſent, je vous prie, juſqu'à ce qu'il ſoit décidé qui de lui ou de moi, ira joindre l'autre.

J'ai été très-malade, très-agité de peine & de fievre, ces temps derniers. Maintenant je ſuis tranquille, mais très-foible.

J'aime mieux cet état que l'autre ; & j'aurai peu de regret aux forces qui me manquent, s'il m'en reſte aſſez pour vous aller voir. Adieu, cher Moultou ; faites agréer à madame, les hommages & reſpects de votre vieux ami & de ſa femme. Nous vous embraſſons l'un & l'autre, de tout notre cœur.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 28 novembre 1768.

JE ne puis pas mieux vous détromper, monſieur, ſur la réſerve dont vous me ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées & vous en confiant l'exécution ; & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le prince de Conti, où je parle comme vous le deſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni deſiré, ni cru, que ma lettre à M. l'ambaſſadeur

baſſadeur d'Angleterre, dût ni pût être un ſecret pour Son Alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public; & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M. le prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui ſeroit remiſe en main propre; je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſqu'auſſitôt révoqué que formé: de nouvelles lumieres ſur ma ſituation, m'ont appris que je me devois de reſter en France, & j'y reſterai. M. Davenport m'a fait une réponſe très-engageante & très-honnête. L'mbaſſadeur ne m'a point répondu. Si j'avois ſu que le ſieur Walpole étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois

bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu pour ce miſérable, & pour ſon camarade, tout le mépris dont ils ſont dignes. J'ai toujours agi d'après la ſuppoſition des ſentimens de droiture & d'honneur, innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens coi, & je ne ſuppoſe plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarraſſé de ma figure. Si c'eſt leur tort ou le mien, c'eſt ce que je les laiſſe décider à leur mode; ils peuvent continuer à ballotter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place; elle n'eſt pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours, je ſuis moins bien; j'ai de la fievre, un grand mal de tête, que les échecs où j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amuſent plus. Je ne fais que chanter des ſtrophes du Taſſe; il eſt étonnant

quel charme je trouve dans ce chant, avec ma pauvre voix caſſée & déjà tremblotante. Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour ſoutenir un peu ma voix foibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au ſoir. Il eſt impoſſible à ma mauvaiſe tête, de renoncer aux châteaux en Eſpagne. Le ſoin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Taſſe, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi. Bon jour, monſieur; ma femme vous ſalue de tout ſon cœur; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien ſincérement.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, ce 7 décembre 1768.

VOICI, monſieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner

cours. Elle eſt pour M. Davenport, qui m'a écrit trop honnêtement, pour que je puiſſe me diſpenſer de lui donner avis que j'ai changé de réſolution. J'eſpere que ma précédente avec l'incluſe, vous ſera bien parvenue, & j'en attends la réponſe au premier jour. Je ſuis aſſez content de mon état préſent; je paſſe, entre mon Taſſe & mon herbier, des heures aſſez rapides, pour me faire ſentir combien il eſt ridicule de donner tant d'importance à une exiſtence auſſi fugitive. J'attends ſans impatience, que la mienne ſoit fixée; elle l'eſt par tout ce qui dépendoit de moi; le reſte, qui devient tous les jours moindre, eſt à la merci de la nature & des hommes: ce n'eſt plus la peine de le leur diſputer. J'aimerois aſſez à paſſer ce reſte, dans la grotte de la Balme, ſi les chauve-ſouris ne l'empuantiſſoient pas. Il faudra que nous l'allions voir enſemble, quand vous paſſerez par ici. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 12 décembre 1768.

QUOI, monſieur, c'eſt à M. Q.....t qu'on s'eſt adreſſé ; c'eſt à lui qu'ont été envoyés les extraits des lettres que je vous avois écrites dans la confidence de l'amitié ; & ce ſeroit ſous les auſpices de l'homme qui m'a chaſſé du château de Trye, malgré ſon maître, que j'irois habiter celui de Lavagnac ? Vraiment, mon ami, vous avez opéré là de belles choſes ! Mais n'en parlons plus ; ce n'eſt pas votre faute : vous ne ſaviez ni ce qu'étoit M. Q.....t, ni ce que faiſoit M. M.....x ; mais vous ne deviez pas, me ſemble, être ſi facile à donner les extraits des lettres de votre ami. Le plus grand mal de tout ceci, eſt que j'ai trouvé de mon côté, le moyen d'écrire au prince, & de lui faire paſſer ma lettre. Si S. A. agrée que j'aille à Lavagnac, comment ferai-je pour m'en

dédire, après le lui avoir demandé ? ou à quelle deſtinée dois-je m'attendre, ſi j'oſe aller me livrer à des gens ſur qui Q.....t a de l'influence ? Ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'il n'y a rien à quoi je ne m'expoſe, plutôt qu'à la diſgrace du prince, & ſur-tout à la mériter. Ainſi, s'il approuve que j'aille à Lavagnac, je ſuis déterminé à m'y rendre à tout riſque, quoiqu'aſſurément le deſtin qu'on m'y prépare, ne puiſſe être pire que celui auquel je m'attends. Mais que j'écrive à M. Q.....t, moi ! Non, mon ami ; le riche Dauphinois & le *célebre Genevois* ne ſont point faits pour s'écrire l'un à l'autre, & ne s'écriront jamais, je vous en réponds.

Je ſuis vivement touché du zele & des bontés de M. Venel. Je ne lui écris pas, parce qu'il m'eſt très-pénible d'écrire ; mais j'ai le cœur plein de lui. Si j'allois à Lavagnac, l'avantage d'être auprès de lui, me pourroit conſoler & dédommager de beaucoup de choſes : mais je vous avoue que l'idée d'être au pouvoir du ſieur Q.....t, me fait frémir. Ce qu'il y

a de bizarre, eſt que je ne connois point du tout cet homme là, que je n'ai jamais eu nulle affaire avec lui, nulle ſorte de liaiſon, que je ne l'ai même jamais vu, que je ſache. Il me hait, comme tous mes autres ennemis, ſans avoir à ſe plaindre de moi en aucune ſorte, & uniquement parce qu'ils ont tous, des cœurs faits pour goûter un plaiſir ſenſible, à haïr & tourmenter les infortunés. Au reſte, vous vous doutez bien qu'un courtiſan auſſi délié que M. Q.....t ſe garde bien d'avouer ſa haine : il ſuit encore en cela, les mêmes erremens des autres ; & pour mieux ſervir ſa haine, il a grand ſoin de la cacher.

Je vous renvoie ci-jointe, la lettre de votre ami. J'en ſuis pénétré. Si je dépendois de moi, je ne tarderois guere à aller lui demander ſes directions, & profiter de ſes ſoins généreux. Il ne dépendra même pas de moi, que cela n'arrive : mais ceux qui diſpoſent de moi, reglent ma marche, comme Dieu celle de la mer. *Procedes hùc, & non ibis amplius.* Adieu, cher Moultou ; je ne ſais ce qu'il arrivera

de moi. Je vois que je ſoupire en vain, après le repos qu'on ne veut pas m'accorder ; mais ce qu'on ne m'ôtera pas du moins, quoi qu'il arrive, c'eſt le plaiſir de vous aimer juſqu'à mon dernir ſoupir.

Je vois par ce que M. votre ami vous dit de ſon herbier, & de ce qu'il ſe propoſe d'y joindre, que ce n'eſt pas tout-à-fait ce que j'avois imaginé ſur votre expreſſion. Vous m'aviez annoncé des plantes marines ; les plantes marines ſont des *fucus* qui viennent dans la mer ; & je préſume par ſa lettre, que ce ſont ſeulement des plantes maritimes, qui viennent ſur les rivages. C'eſt autre choſe ; mais n'importe : l'un ou l'autre préſent me ſera toujours très-précieux.

Je vois que Mad. Moultou a été malade. Vous ne m'en aviez rien dit. Vous aviez tort : l'amitié eſt un ſentiment ſi doux, qu'elle donne même une ſorte de plaiſir à partager les peines de nos amis, & vous m'avez ravi ce plaiſir là. Il eſt vrai que je lui préfere celui de partager maintenant votre joie. Mille reſpects de

ma part, & de celle de ma femme, à votre chere convalescente, & prenez-en votre part.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 19 décembre 1768.

PAUVRE garçon, pauvre Sauttershaim! Trop occupé de moi durant ma détresse, je l'avois un peu perdu de vue; mais il n'étoit point sorti de mon cœur, & j'y avois nourri le desir secret de me rapprocher de lui, si jamais je trouvois quelque intervalle de repos, entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; son caractere étoit doux; sa société étoit simple; rien de la pretintaille françoise; encore plus de sens que d'esprit; un goût sain, formé par la bonté de son cœur; des talens assez pour parer une solitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami : c'étoit mon homme; la Providence me l'a ôté; les

hommes m'ont ôté la jouiſſance de tout ce qui dépendoit d'eux ; ils me vendent juſqu'à la petite meſure d'air qu'ils permettent que je reſpire ; il ne me reſtoit qu'une eſpérance illuſoire ; il ne m'en reſte plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi ſeul, toutes mes reſſources, puiſqu'il ne m'en laiſſe plus aucune autre. Je ſens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une ſympathie bien forte entre lui & moi, puiſqu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empreſſés, je le reçus à bras ouverts, ſitôt qu'il ſe préſenta ; & dès les premiers jours de notre liaiſon, elle fut intime. Je me ſouviens que dans ce même temps, on m'écrivit de Geneve, que c'étoit un eſpion apoſté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, diſoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-deſſus, je propoſai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, ſans lui parler de ma lettre. Il y conſent ; nous partons ; en arrivant à

Pontarlier, je l'embraſſe avec tranſport, & puis je lui montre la lettre ; il la lit ſans s'émouvoir ; nous nous embraſſons derechef, & nos larmes coulent. J'en verſe derechef, en me rappellant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui, pluſieurs petits voyages pédeſtres ; je commençois d'herboriſer, il prenoit le même goût ; nous allions voir milord Maréchal qui, ſachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raiſon. Sauttershaim étoit aimable ; mais ſon mérite ne pouvoit être ſenti que des gens bien nés, il gliſſoit ſur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu, n'étoit pas faite pour le connoître : auſſi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes, où il étoit étranger ; mais pourquoi m'y a-t-il laiſſé ?

Pardon, monſieur ; mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je ſais que l'effuſion de mon attachement & de mon regret, ne peut vous déplaire. Je ſuis ſenſible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur, auprès de M. le prince

de Conti ; mais vous en avez été bien payé, par le plaisir de converser avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui sûrement eût aimé & favorisé notre pauvre Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi, qu'elles sont inépuisables, comme la générosité de son cœur. Ah ! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent, détournent & anéantissent tout l'effet de ses soins ? J'apprends que son trésorier, qui m'a fait chasser du château de Trye à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du prince à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été question de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance, du sort qu'on m'y prépare ; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure, plutôt que de mériter la disgrace du prince, en me rétractant sur ce que j'ai demandé moi-même, & en laissant inutiles par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a

réſolu de m'accabler juſqu'à ma derniere heure, il y en a un du moins, dont je saurai me garantir, quoi qu'on faſſe ; c'eſt celui de perdre ſa bienveillance & ſa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, monſieur, de me chercher une épinette. Voilà un ſoin dont je vous ſuis très-obligé, mais dont le ſuccès m'embarraſſeroit beaucoup ; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit me pourvoir d'un lieu pour la placer, & premiérement d'une pierre pour y poſer ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à tranſporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de ſurcroît, une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies, afin que je puſſe la porter ſur mon dos, comme les Savoyardes portent leurs vielles ; tout cet attirail me feroit un équipage aſſez digne du roman comique, mais auſſi peu riſible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je ſuis encore aſſez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu

faire entrer le desir d'une épinette ; mais nous ferons assez à temps de songer à cet article, quand tous les autres seront réalisés ; & il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette, doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher M. Laliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bon jour, monsieur ; nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens ; vous ferez bien de le suivre.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 30 décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre derniere lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le prince de Conti m'avoit fait annoncer, ensuite de l'approba-

tion qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac; mais ces ordres ne ſont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas ſi-tôt: car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet, des arrangemens ſemblables à ceux qu'elle a cru à propos de prendre, pour mon voyage en Dauphiné: ces arrangemens dépendent de l'accord de perſonnes qui ne ſe rencontrent pas ſouvent; & quelle que ſoit la généroſité de cœur de ce grand prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous ſentez qu'il n'eſt pas ni ne ſauroit être occupé de moi ſeul; & la choſe du monde qui fait le mieux ſon éloge, eſt qu'il ne ſe ſoit pas encore ennuyé de tous les ſoins que je lui ai coûtés. J'attends donc ſans impatience; mais en attendant, ma ſituation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour; & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter, depuis quelque temps, une maladie ſinguliere, dont, de maniere ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'eſt un gonflement d'eſ-

tomac très-considérable & sensible même, au-dehors, qui m'oppresse, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baisser; & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes souliers, &c. Je croyois d'abord d'engraisser, mais la graisse n'étouffe pas; je n'engraisse que de l'estomac, & le reste est tout aussi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de sortir de ce marais, le plus tôt qu'il me sera possible, en attendant que le prince ait jugé à propos de disposer de moi. Il y a dans ce pays, à demi lieue de la ville, une maison à mi-côte, agréable, bien située, où l'eau & l'air sont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai dessein d'occuper. La maison est seule, loin de tout village, & inhabitée en cette saison. J'y serai seul avec ma femme, & une servante qu'on y tient: voilà une belle occasion, pour ceux qui disposent de moi, de se délivrer du soin de ma garde, & de me délivrer moi, des miseres de cette vie.

Cette

Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence ; en attendant que je sache s'il m'est permis d'aller vous joindre, ou si je dois rester dans ce pays : car je suis déterminé à ne prendre aucun parti sans l'aveu du prince, pour qui ma confiance est égale à ma reconnoissance, & c'est tout dire. Cher Moultou, adieu ; je ne sais ni dans quel temps, ni à quelle occasion, je cesserai de vous écrire. Mais tant que je vivrai, je ne cesserai de vous aimer.

LETTRE

A M. BEAU-CHATEAU.

A Bourgoin, le 9 janvier 1769.

HIER, monsieur, je reçus par le canal du sieur Guy, libraire à Paris, avec des étrennes mignonnes, votre lettre du 7 septembre 1768.

Mes ennemis ont toujours parlé ; mes amis, si j'en ai, se sont toujours tus. Les uns & les autres peuvent continuer de même. Je ne desire point qu'on me loue, encore moins qu'on me justifie. J'approche d'un séjour, où les injustices des hommes ne pénetrent pas. La seule chose que je desire en les quittant, est de les laisser tous heureux & en paix. Adieu, monsieur.

LETTRE

AU MÊME.

A Bourgoin, le 4 avril 1769.

Vous vous moquez de moi, monsieur, avec votre médaille. Allez, je ne veux point d'autre médaille que celle qui restera dans les cœurs des honnêtes gens qui me survivront, & qui connoîtront mes sentimens & ma destinée. Je vous salue, monsieur, très-humblement.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 16 janvier 1769.

JE commence, monsieur, d'entrevoir le repos que vous m'annoncez, & que j'ai pressenti même avant vous. Un grand mal d'estomac, accompagné d'enflure, d'étouffement & de fievre, m'en montre la route, autre que celle que vous avez prévue, mais la seule par laquelle j'y puis parvenir. Cette bizarre maladie a des relâches, que je paie par des retours plus cruels; & hier même je me croyois guéri. J'ai changé cette nuit, d'opinion; je comprends que j'en ai pour le reste de la route: mais j'ignore si le trajet qui me reste à faire, sera court ou long. La seule chose que je sens, c'est qu'il sera rude, d'autant plus que l'impossibilité de me baisser, de me chausser, d'herboriser par conséquent, & l'extrême difficulté d'écrire, me condamne à la plus insupportable inaction,

ne pouvant ſupporter aucune lecture, ni feuilleter que des livres de plantes, qui vont ne me ſervir plus de rien. Je crois que l'attitude d'être continuellement occupé à coller des plantes, & courbé ſur la caiſſe de mon herbier, a beaucoup contribué à détruire mon eſtomac; & lorſque je reprends dans des momens, la même attitude, la douleur & l'oppreſſion qui redoublent, me forcent bien vîte à la quitter. Mais je crois que l'air & l'eau de ce pays marécageux m'ont fait plus de mal encore: je ne m'en ſuis pas ſenti tout ſeul; & ma femme, qui vient d'être auſſi malade, en a éprouvé ſa part. Cela m'a déterminé, me voyant totalement oublié, ou du moins abandonné, à accepter un petit logement qui m'a été offert ſur la hauteur, à une lieue d'ici, dans une maiſon inhabitée, mais en très-bon air; & je compte m'y tranſplanter auſſi-tôt qu'il ſera prêt, & que nous en aurons la force: trop heureux, ſi l'on m'y laiſſe au moins finir mes jours dans la langueur d'une oiſiveté totale, ou mêlée uniquement de

mes maux, plus supportables pour moi, qu'elle.

Voici, monsieur, une lettre de change de dix livres sterling sur l'Angleterre, que je vous prie de tâcher de négocier, ou d'envoyer à Londres; elle sera payée sur-le-champ; c'est une petite rente viagere, que j'ai reçue en paiement de mes livres, que je vendis à Londres, pour n'avoir plus à les traîner après moi, depuis qu'ils m'étoient devenus inutiles.

Mon cher monsieur Laliaud, plaignez-moi, & pardonnez-moi. Je ne puis plus écrire sans souffrir beaucoup, & sans aggraver mon mal; & pour surcroît, je n'ai à faire qu'à des gens exigeans, qui s'embarrassent très-peu de mon état, & me comptent leurs lignes, sur les pages qu'ils exigent de moi. Vous n'êtes pas de même; aussi toute mon attente est en vous. Je ne vous écrirai que pour choses nécessaires, & très en bref. Ne comptez pas rigoureusement avec votre serviteur, je vous en conjure, & donnez-moi la consolation d'apprendre de temps en temps, que vous

ne m'oubliez pas. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & ma femme vous ſalue.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 18 janvier 1769.

JE ne connois point M. de la Sale; je ſais ſeulement que c'eſt un fabricant de Lyon. Il accompagna cet automne, le fils de Mad. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé ſi triſtement & dans un ſi mauvais air, il me propoſa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il eſt revenu à la charge; j'ai refuſé, il m'a preſſé : faute d'autres bonnes raiſons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois ſortir de cette province, ſans l'agrément de M. le prince de Conti. Il m'a preſſé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y ſuis pas oppoſé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand haſard du

monde, qu'on vient d'imprimer à Lausanne, un ancien chiffon de ma façon. C'eſt un diſcours ſur une queſtion propoſée en 1751, par M. de Curzay, tandis qu'il étoit en Corſe. Quand il fut fait, je le trouvai ſi mauvais que je ne voulus ni l'envoyer, ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuſcrit, à M. du Peyrou, avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même penſé; je ne puis me rappeller avec certitude, ſi ce barbouillage eſt ou n'eſt point un des manuſcrits inliſibles que M. du Peyrou m'envoya à Wootton pour les tranſcrire, & que je lui renvoyai, copie & brouillon, par ſon ami M. de Cerjat, chez lequel, ou durant le tranſport, le vol aura pu ſe faire; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je n'ai aucune part à cette impreſſion, & que ſi j'euſſe été aſſez inſenſé pour vouloir mettre encore quelque choſe ſous la preſſe, ce n'eſt pas un pareil torche-cul que j'aurois choiſi. J'ignore comment il eſt paſſé ſous la preſſe; mais je crois M. du Peyrou par-

faitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité ſoit connue. Je vous embraſſe & vous ſalue, mon cher monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 4 février 1769.

J'AI reçu, monſieur, vos deux dernieres lettres, & avec la premiere, la reſcription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi, monſieur, le barbouillage académique, imprimé à Lauſanne, l'avoit auſſi été à Paris !.... & c'eſt M. Fréron qui en eſt l'éditeur !... Le temps de l'impreſſion, le choix de la piece, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laiſſé en manuſcrit, tout m'apprend par quelles eſpeces de mains, & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lauſanne, ſi elle exiſte, aura probablement été faite ſur

celle de Paris. Mais le silence de M. du Peyrou me fait douter de cette seconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'assez loin, pour qu'on ait pu confondre; & de pareils chiffons ne sont guere de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il est possible, à la source du vol, par l'examen du manuscrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée, qui ne feroit que faire souvenir de moi, le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & sur laquelle les coupables n'iront sûrement pas se déclarer. Vous m'apprenez aussi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'est ainsi qu'on me dissèque de mon vivant, ou plutôt qu'on dissèque un autre corps sous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez? si ce n'est deux ou trois lettres de moi, qui y sont insérées, & sur lesquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres sous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en sup-

primant la premiere édition de Lauſanne, faite ſous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impreſſion du chiffon académique tient encore à quelque autre manœuvre ſouterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faiſois du noir ; l'expreſſion n'eſt pas juſte : ce n'eſt pas moi, monſieur, qui fais du noir ; mais c'eſt moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire ; il ſe trouvera quand je ne ſerai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penſeront le moins. Auſſi, qu'ils faſſent déſormais à leur aiſe, je les mets au pis. J'attends ſans alarmes, l'exploſion qu'ils comptent faire après ma mort ſur ma mémoire, ſemblables aux vils corbeaux qui s'acharnent ſur les cadavres. C'eſt alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumiere qui, de mon vivant, ne ceſſe de les faire trembler ; & c'eſt alors que l'on connoîtra peut-être, le prix de ma patience & de mon ſilence. Quoi qu'il en ſoit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les ſoucis qui m'en ont

rendu le séjour aussi déplaisant que nuisible. L'état où je suis, a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philosophie & de la raison. J'ai vécu, monsieur ; je suis content de l'emploi de ma vie ; & du même œil que j'en vois les restes, je vois aussi les événemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à savoir désormais rien de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se passe par rapport à moi ; vous avez eu la discrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuse pas aux soins que votre amitié, votre équité peuvent vous inspirer pour la vérité, pour moi, dans l'occasion ; parce qu'après les sentimens que vous professez envers moi, ce seroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où sont les choses, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puisse ôter à mon esprit la même tranquillité dont jouit ma conscience.

Je vous écris sans y penser, de longues

lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon eſtomac. Je remets à une autre fois, le détail de mon habitation. Mad. Renou vous remercie & vous ſalue; & moi, mon cher monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Monquin, le 14 février 1769.

JE ſuis délogé, cher Moultou; j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin, pour venir occuper ſur la hauteur, une maiſon vuide & ſolitaire, que la dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une hoſpitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne ſuis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je ſuis ne me laiſſe plus penſer à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter ſi promptement celle-ci, après avoir conſenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma

ſituation, la néceſſité, mon goût, tout me porte à borner mes deſirs & mes ſoins à finir dans cette ſolitude, des jours dont, graces au ciel, & quoi que vous en puiſſiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injuſtice des hommes, j'approche avec joie, d'un ſéjour où tout cela ne pénetre point; & en attendant, je ne veux plus m'occuper, ſi je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix, en attendant la derniere. Ainſi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me ſera toujours chere; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en eſt plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en ſortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la derniere, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des ſentimens où je vous croyois

inébranlable. Ah ! cher ami, comment avez-vous fait ? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur si sain, une ame si forte, cessez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin secret de vos sentimens commenceroit-il à vous devenir importun ? Je sais que la foi n'est pas indispensable, que l'incrédulité sincere n'est point un crime, & qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, & non sur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde : je vous conjure, d'être bien de bonne foi avec vous-même ; car il est très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire ; & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais ; mais non comment celui qui a cru, peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande, n'est pas tant la foi que la bonne foi. Voulez-vous rejeter l'intelligence universelle ? les causes finales vous crevent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral ? la voix interne s'éleve dans votre cœur, y foudroie les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'est pas vrai

que l'honnête homme & le scélérat, le vice & la vertu ne soient rien ; car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant, qu'en rejetant la cause premiere, & faisant tout avec la matiere & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh ! quoi, mon Dieu, le juste infortuné, en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête, après avoir vécu en Dieu ? Non, non, Moultou ; Jésus que ce siecle à méconnu, parce qu'il est indigne de le connoître ; Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre & vertueux, de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix ; & moi, qui ne suis qu'un chétif homme plein de foiblesses, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais, c'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps, je sente en même temps la certitude de vivre. La nature

entiere m'en eſt garante. Elle n'eſt pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre phyſique admirable & qui ne ſe dément jamais. L'ordre moral y doit correſpondre. Il fut pourtant renverſé pour moi durant ma vie ; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je ſens que je rabache ; mais mon cœur, plein pour moi, d'eſpoir & de confiance, & pour vous, d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit ſe refuſer à ce court épanchement.

Je ne ſonge plus à Lavagnac, & probablement mes voyages ſont finis. J'ai pourtant reçu derniérement une lettre du patron de la caſe, auſſi pleine de bontés & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit, & qui donne ſon approbation à une autre propoſition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi, du peu de jours qui me reſtent, ſans plus me laiſſer promener, ſi je puis, parmi les hommes qui m'ont ſi mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puiſſe plus me

baiſſer

baiſſer pour herboriſer, je ne puis renoncer aux plantes ; & je les obſerve avec plus de plaiſir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres ; parce que j'eſpere que vous les apporterez ; ce moment, cher Moultou, me ſera bien doux. Adieu, je vous embraſſe ; partagez tous les ſentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les reſpects de la mienne. Elle va reſter à plaindre. C'eſt bien malgré elle, c'eſt bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs ; mais elle en a rempli de bien reſpectables. Que de choſes qui devroient être ſues, vont être enſevelies avec moi ; & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages, de l'impoſſibilité où ils m'ont mis de parler !

Vous pouvez continuer à m'écrire, tout ſimplement à Bourgoin.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 17 mars 1769.

J'AI reçu, monsieur, avec votre derniere lettre, votre seconde reſcription, dont je vous remercie, & dont je n'ai pas encore fait uſage, faute d'occaſion.

Je me trouve beaucoup mieux depuis que je ſuis ici; je reſpire & j'agis beaucoup plus librement, quoique l'eſtomac ne ſoit pas déſenflé; outre l'effet de l'air & de l'eau marécageuſe, je crois devoir attribuer, en grande partie, mon incommodité au vin du cabaret, dont j'ai apporté avec moi, une vingtaine de bouteilles, & dont j'ai ſenti le mauvais effet, toutes les fois que j'en ai bu. Tous les cabaretiers falſifient & farlatent ici, leurs vins avec de l'alun; & rien n'eſt plus pernicieux, ſur-tout pour moi.

J'ai appris par M. du Peyrou, que le diſcours en queſtion, avoit été abſolu-

ment défiguré & mutilé à l'impreſſion ; & que non-ſeulement, on n'avoit pas ſuivi les corrections que j'y ai faites, mais qu'on avoit même retranché des morceaux de la premiere compoſition. Cela me conſole, en quelque ſorte, de ce larcin, où perſonne de bon ſens ne peut reconnoître mon ouvrage.

Permettez que je vous prie de donner cours à la lettre ci-jointe.

J'oubliois de vous répondre au ſujet des livres dont vous offrez de me défaire. S'ils ſont tolérés, j'y conſens ; s'ils ſont défendus, je m'y oppoſe. Mais une choſe qui me tient beaucoup plus au cœur, & dont vous ne me parlez point, eſt le portrait du roi d'Angleterre. Il eſt ſingulier que, de quelque façon que je m'y prenne, il me ſoit impoſſible d'avoir ce portrait. Il eſt pourtant bien à moi, ce me ſemble ; & je ne ſuis d'humeur à le céder à qui que ce ſoit, pas même à vous, à moins qu'il ne vous fît autant de plaiſir qu'à moi.

Donnez-nous, monſieur, de vos nou-

velles, à vos momens de loisir. Mad. Renou vous souhaite, ainsi que moi, bonheur & santé; & nous vous faisons l'un & l'autre, bien des salutations.

LETTRE

A M. le prince DE CONTI.

A Bourgoin, le 31 mai 1769.

MONSEIGNEUR. Puisque Votre Alteſſe Séréniſſime n'approuve pas que je diſpoſe de moi ſans ſes ordres, & puiſque je ne veux en rien lui déplaire, il faut qu'elle daigne endurer les importunités que ma ſituation rend indiſpenſables.

Je ne puis reſter volontairement ici, ni choiſir mon habitation dans le lieu qu'il vous a plu, monſeigneur, de me déſigner. Mes raiſons ne peuvent s'écrire. J'ai cent fois été tenté de partir, à tout riſque, pour porter à vos pieds, les éclairciſſemens qu'il m'importe qui ſoient connus de vous, & de vous ſeul. Avant de céder à cette tentation, qui devient

plus forte de jour en jour, je crois devoir vous en inſtruire. Daignez l'approuver, & n'avoir pas plus d'égard à mes périls, que je n'en veux avoir moi-même; parce qu'il n'eſt pas de la magnanimité de votre ame, de vouloir ma ſûreté aux dépens de mon honneur.

Si je ſuis aſſez malheureux pour que Votre Alteſſe Séréniſſime ſe refuſe à cette audience, je la ſupplie au moins, d'approuver que je choiſiſſe moi-même, dans le royaume, le lieu de mon habitation; que je le choiſiſſe en toute liberté, ſans être obligé d'indiquer ce lieu d'avance; parce que je ne puis juger de celui qui me conviendra, qu'après en avoir fait l'eſſai.

Si nul de ces deux partis n'obtient l'agrément de Votre Alteſſe Séréniſſime, je le lui demande au moins, pour ſortir du royaume, à la faveur d'un paſſe-port pareil au précédent, que m'accorda M. de Choiſeul, & dont je n'ai pu ni dû faire uſage.

Enfin, monſeigneur, ſi vous n'approu-

vez aucune de ces propoſitions, ou que vous ne m'honoriez d'aucune réponſe, je prends le ciel à témoin de mon profond reſpect pour vos ordres, & de l'ardent deſir que j'ai de mériter toujours vos bontés ; mais comme rien ne peut me diſpenſer de ce que je me dois à moi-même, dans l'extrêmité où je ſuis, je diſpoſerai de moi comme mon cœur me l'inſpirera.

Veuillez, monſeigneur, agréer avec bonté, mon profond reſpect.

LETTRE

A Mad. ROUSSEAU.

A Monquin, ce ſamedi 12 août 1769.

DEPUIS vingt-ſix ans, ma chere amie, que notre union dure, je n'ai cherché mon bonheur que dans le vôtre ; je ne me ſuis occupé qu'à tâcher de vous rendre heureuſe ; & vous avez vu, par ce que j'ai fait en dernier lieu, ſans m'y être engagé jamais, que votre honneur &

votre bonheur ne m'étoient pas moins chers l'un que l'autre. Je m'apperçois avec douleur, que le succès ne répond pas à mes soins, & qu'ils ne vous sont pas aussi doux à recevoir, qu'il me l'est de vous les rendre. Je sais que les sentimens de droiture & d'honneur, avec lesquels vous êtes née, ne s'altéreront jamais en vous; mais quant à ceux de tendresse & d'attachement, qui jadis étoient réciproques, je sens qu'ils n'existent plus que de mon côté. Ma chere amie, non-seulement vous avez cessé de vous plaire avec moi; mais il faut que vous preniez beaucoup sur vous, pour y rester quelques momens par complaisance. Vous êtes à votre aise avec tout le monde, hors avec moi; tous ceux qui vous entourent, sont dans vos secrets, excepté moi, & votre seul véritable ami est le seul exclus de votre confidence. Je ne vous parle point de beaucoup d'autres choses. Il faut prendre nos amis avec leurs défauts, & je dois vous passer les vôtres, comme vous me passez les miens. Si vous étiez heureuse

avec moi, je ferois content ; mais je vois clairement, que vous ne l'êtes pas ; & voilà ce qui me déchire. Si je pouvois faire mieux pour y contribuer, je le ferois & je me tairois ; mais cela n'eſt pas poſſible. Je n'ai rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre félicité ; je ne ſaurois faire davantage, quelque ardent deſir que j'en aie. En nous uniſſant, j'ai fait mes conditions ; vous y avez conſenti ; je les ai remplies. Il n'y avoit qu'un tendre attachement de votre part, qui pût m'engager à les paſſer, & à n'écouter que notre amour, au péril de ma vie & de ma ſanté. Convenez, ma chere amie, que vous éloigner de moi, n'eſt pas le moyen de me rapprocher de vous : c'étoit pourtant mon intention, je vous le jure ; mais votre refroidiſſement m'a retenu, & des agaceries ne ſuffiſent pas pour m'attirer, lorſque le cœur me repouſſe. En ce moment même, où je vous écris, navré de détreſſe & d'affliction, je n'ai pas de deſir plus vif & plus vrai, que celui de finir mes jours avec vous, dans l'union la plus

parfaite, & de n'avoir plus qu'un lit, lorſque nous n'aurons plus qu'une ame.

Rien ne plait, rien n'agrée de la part de quelqu'un qu'on n'aime pas. Voilà pourquoi, de quelque façon que je m'y prenne, tous mes ſoins, tous mes efforts auprès de vous ſont inſuffiſans. Le cœur, ma chere amie, ne ſe commande pas, & ce mal eſt ſans remede. Cependant, quelque paſſion que j'aie de vous voir heureuſe, à quelque prix que ce ſoit, je n'aurois jamais ſongé à m'éloigner de vous pour cela, ſi vous n'euſſiez été la premiere à m'en faire la propoſition. Je ſais bien qu'il ne faut pas donner trop de poids à ce qui ſe dit dans la chaleur d'une querelle; mais vous êtes revenue trop ſouvent à cette idée, pour qu'elle n'ait pas fait ſur vous quelque impreſſion. Vous connoiſſez mon ſort; il eſt tel qu'on n'oſeroit pas même le décrire, parce qu'on n'y ſauroit ajouter foi. Je n'avois, chere amie, qu'une ſeule conſolation, mais bien douce; c'étoit d'épancher mon cœur dans le tien: quand j'avois parlé de mes peines avec toi, elles étoient

ſoulagées ; & quand tu m'avois plaint, je ne me trouvois plus à plaindre. Il eſt ſûr que, ne trouvant plus que des cœurs fermés ou faux, toute ma reſſource, toute ma confiance eſt en toi ſeule ; le mien ne peut vivre ſans s'épancher, & ne peut s'épancher qu'avec toi. Il eſt ſûr que, ſi tu me manques, & que je ſois réduit à vivre abſolument ſeul, cela m'eſt impoſſible, & je ſuis un homme mort. Mais je mourrois cent fois plus cruellement encore, ſi nous continuions de vivre enſemble en méſintelligence, & que la confiance & l'amitié s'éteigniſſent entre nous. Ah, mon enfant! à Dieu ne plaiſe que je ſois réſervé à ce comble de miſere! Il vaut mieux cent fois ceſſer de ſe voir, s'aimer encore, & ſe regretter quelquefois. Quelque ſacrifice qu'il faille de ma part, pour te rendre heureuſe, fois-le, à quelque prix que ce ſoit, & je ſuis content.

Je te conjure donc, ma chere femme, de bien rentrer en toi-même, de bien ſonder ton cœur, & de bien examiner s'il ne ſeroit pas mieux pour l'un & pour l'autre,

que tu fuiviſſes ton projet de te mettre en penſion dans une communauté, pour t'épargner les déſagrémens de mon humeur, & à moi ceux de ta froideur; car dans l'état préſent des choſes, il eſt impoſſible que nous trouvions notre bonheur l'un avec l'autre: je ne puis rien changer en moi, & j'ai peur que tu ne puiſſes rien changer en toi non plus. Je te laiſſe parfaitement libre de choiſir ton aſyle, & d'en changer ſi-tôt que cela te conviendra. Tu n'y manqueras de rien; j'aurai ſoin de toi plus que de moi-même; & ſitôt que nos cœurs nous feront mieux ſentir combien nous étions nés l'un pour l'autre, & le vrai beſoin de nous réunir, nous le ferons pour vivre en paix, & nous rendre heureux mutuellement juſqu'au tombeau. Je n'endurerois pas l'idée d'une ſéparation éternelle; je n'en veux qu'une qui nous ſerve à tous deux de leçon. Je ne l'exige point même, je ne l'impoſe point; je crains ſeulement qu'elle ne ſoit devenue néceſſaire. Je t'en laiſſe le juge, & je m'en rapporte à ta déciſion. La ſeule choſe que

j'exige, si nous en venons là, c'est que le parti que tu jugeras à propos de prendre, se prenne de concert entre nous ; je te promets de me prêter là-dessus, en tout à ta volonté, autant qu'elle sera raisonnable & juste, sans humeur de ma part, & sans chicane. Mais quant au parti que tu voulois prendre dans ta colere, de me quitter & de t'éclipser sans que je m'en mêlasse, & sans que je fusse même où tu voudrois aller, je n'y consentirai de ma vie, parce qu'il seroit honteux & déshonorant pour l'un & pour l'autre, & contraire à tous nos engagemens.

Je vous laisse le temps de bien peser toutes choses. Réfléchissez pendant mon absence, au sujet de cette lettre. Pensez à ce que vous vous devez, à ce que vous me devez, à ce que nous sommes depuis long-temps l'un à l'autre, & à ce que nous devons être jusqu'à la fin de nos jours, dont la plus grande & la plus belle partie est passée, & dont il ne nous reste que ce qu'il faut, pour couronner une vie infortunée, mais innocente, honnête & ver-

reuſe, par une fin qui l'honore & nous aſſure un bonheur durable. Nous avons des fautes à pleurer & à expier; mais graces au ciel, nous n'avons à nous reprocher ni noirceurs, ni crimes; n'effaçons pas par l'imprudence de nos derniers jours, la douceur & la pureté de ceux que nous avons paſſés enſemble.

Je ne vais pas faire un voyage bien long, ni bien périlleux: cependant la nature diſpoſe de nous, au moment que nous y penſons le moins. Vous connoiſſez trop mes vrais ſentimens, pour craindre, qu'à quelque degré que mes malheurs puiſſent aller, je ſois homme à diſpoſer jamais de ma vie, avant le temps que la nature ou les hommes auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carriere, ſoyez bien ſûre, quoi qu'on puiſſe dire, que ma volonté n'y aura pas eu la moindre part. J'eſpere me retrouver en bonne ſanté dans vos bras, d'ici à quinze jours au plus tard; mais s'il en étoit autrement, & que nous n'euſſions pas le bonheur de nous revoir, ſouvenez-vous en pareil cas, de l'homme

dont vous êtes la veuve, & d'honorer ſa mémoire, en vous honorant. Tirez-vous d'ici le plus tôt que vous pourrez. Qu'aucun moine ne ſe mêle de vous, ni de vos affaires, en quelque façon que ce ſoit. Je ne vous dis point ceci par jalouſie, & je ſuis bien convaincu qu'ils n'en veulent point à votre perſonne; mais n'importe, profitez de cet avis, ou ſoyez ſûre de n'attirer que déshonneur & calamités ſur le reſte de votre vie. Adreſſez-vous à M. de S. Germain, pour ſortir d'ici. Tâchez d'endurer l'air mépriſant de ſa femme, par la certitude que vous ne l'avez pas mérité. Cherchez à Paris, à Orléans, ou à Blois, une communauté qui vous convienne, & tâchez d'y vivre, plutôt que ſeule dans une chambre. Ne comptez ſur aucun ami; vous n'en avez point, ni moi non plus, ſoyez-en ſûre: mais comptez ſur les honnêtes gens, & ſoyez ſûre que la bonté de cœur & l'équité d'un honnête homme vaut cent fois mieux que l'amitié d'un coquin. C'eſt à ce titre d'honnête homme, que vous pouvez donner votre

confiance au seul homme de lettres que vous savez que je tiens pour tel. Ce n'est pas un ami chaud ; mais c'est un homme droit, qui ne vous trompera pas, & qui n'insultera pas ma mémoire, parce qu'il m'a bien connu, & qu'il est juste ; mais il ne se compromettra pas, & je ne desire pas qu'il se compromette. Laissez tranquillement exécuter les complots faits contre votre mari ; ne vous tourmentez point à justifier sa mémoire outragée ; contentez-vous de rendre honneur à la vérité dans l'occasion, & laissez la Providence & le temps, faire leur œuvre : cette œuvre se fera tôt ou tard. Ne vous rapprochez plus des grands ; n'acceptez aucune de leurs offres, encore moins de celles des gens de lettres. J'exclus nommément toutes les femmes qui se sont dites mes amies. J'excepte Mad. Dupin & Mad. de Chenonceaux. L'une & l'autre sont sûres à mon égard, & incapables de trahison. Parlez-leur quelquefois de mes sentimens pour elles ; ils vous sont connus. Vous aurez assez de quoi vivre indépendante,

avec les secours que M. du Peyrou a dessein de vous donner, & qu'il vous doit, puisqu'il en a reçu l'argent. Si vous aimez mieux vivre seule chez vous, que chez des religieuses, vous le pouvez; mais ne vous laissez pas subjuguer; ne vous livrez pas à vos voisines, & ne vous fiez pas aux gens avant de les connoître. Je finis ma lettre si à la hâte, que je ne sais plus ce que je dis. Adieu, chere amie de mon cœur; à vous revoir; & si nous ne nous revoyons pas, souvenez-vous toujours du seul ami véritable que vous ayez eu, & que vous aurez jamais. Je ne me signerai pas *Renou*, puisque ce nom fut fatal à votre tendresse; mais pour ce moment, j'en veux reprendre un que votre cœur ne sauroit oublier.

J. J. ROUSSEAU.

LETTRE

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 27 août 1769.

UN voyage de botanique, monsieur, que j'ai fait au mont Pilat, presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussi-tôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux, toujours de la pluie; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien blessé par un autre, & fugitif; je le croyois mort dans les bois, de sa blessure, quand à mon retour, je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repasser le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, monsieur, la douceur de revoir vos pénates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir; mais je doute que le ciel me destine à ce partage. J'ai trouvé Mad. Renou en assez bonne santé; elle vous remercie de votre

ſouvenir, & vous ſalue de tout ſon cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cauſe du ſoin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées, & quelques graines que je deſtinois à Mad. de Portland, le tout étant arrivé ici, à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en ſauver quelque choſe, pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai priſe à les recueillir. Adieu, mon cher monſieur Laliaud; conſervez-vous, & vivez content.

LETTRE.

A M. MOULTOU.

A Monquin, le 8 ſeptembre 1769.

SANS une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait ſouffrir depuis pluſieurs jours, je me livrerois à mon aiſe, au plaiſir de cauſer avec vous; mais je ne déſeſpere pas d'en retrouver une occaſion plus commode. En attendant, recevez mon remerciement de votre bon ſouvenir, &

de celui de Mad. Moultou, dont je me conſolerai difficilement d'avoir été ſi près, ſans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaiſir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je ſuis fort aiſe qu'il ſoit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui eſt toujours aiſé de s'en aſſurer par la vôtre : car ſur ce point, comme ſur beaucoup d'autres, nous ne ſaurions penſer différemment vous & moi.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que vous me marquez des diſpoſitions ſecrettes des gens qui vous entourent. Il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotiſme en égoïſme, & l'amour prétendu du bien public n'eſt plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantiſſez le vôtre, ô cher Moultou, de ce ſentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouiſſance, & qui lors même qu'il l'aſſouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait à ſon ennemi. Paradis aux bienfaiſans, diſoit ſans ceſſe

le bon abbé de S. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à perſonne, & qu'ils ſe donneroient, s'ils en connoiſſoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embraſſe.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 30 novembre 1769.

J'APPRENDS avec plaiſir, monſieur, que vous jouiſſez en bonne ſanté, & avec agrément, du beau climat que vous habitez, & que vous êtes content à la fois de votre ſéjour, & de votre récolte. Vous avez deviné bien juſte, que tandis que l'ardeur du ſoleil vous forçoit encore quelquefois à chercher l'ombre, j'étois réduit à garder mes tiſons; & nous avions eu déjà de fortes gelées & des neiges durables, long-temps avant la réception de votre lettre. Cela, monſieur, me chagrine en une choſe, c'eſt de ne pouvoir plus,

pour cette année, exécuter votre petite commiſſion des roſiers à feuilles odorantes, puiſqu'ayant depuis long-temps perdu toutes leurs feuilles, ils ſeroient à préſent impoſſibles à diſtinguer, & difficiles même à trouver. Je ſuis donc forcé de remettre cette recherche à l'année prochaine, & je vous aſſure que vous me fourniſſez l'occaſion d'une petite herboriſation très-agréable, en ſongeant que je la fais pour votre jardin.

Je vous dois & vous fais, monſieur, bien des remerciemens des lauriers que vous avez la bonne intention de m'envoyer pour mon herbier, quoique je ne me rappelle point du tout qu'il en ait été queſtion entre nous. Ils ne laiſſeront pas de trouver leur place, & de me rappeller votre obligeant ſouvenir, auſſi long-temps que je reſterai poſſeſſeur de mon herbier; car il pourroit dans peu, changer de maître, ainſi que mes livres de plantes, dont je cherche à me défaire, étant ſur le point de quitter totalement la botanique.

J'ai fait votre commiſſion auprès de Mad. de Leſſert, & je ne doute pas que dans ſa premiere lettre, elle ne me charge de ſes remerciemens & ſalutations pour vous. Elle a eu la bonté de me pourvoir d'une bonne épinette pour cet hiver. Cet inſtrument me fait plaiſir encore, & me donne quelques momens d'amuſement; mais il ne me fournit plus de nouvelles idées de muſique, & je me ſuis vainement efforcé d'en jeter quelques-unes ſur le papier: rien n'eſt venu, & je ſens qu'il faut renoncer déſormais à la compoſition, comme à tout le reſte. Cela n'eſt pas ſurprenant.

Bon jour, monſieur; le beau ſoleil qu'il fait ici dans ce moment, me fait imaginer des promenades délicieuſes en cette ſaiſon, dans le pays où vous êtes; & ſi j'y étois auſſi, j'aimerois bien à les faire avec vous. Bon jour derechef; portez-vous bien, amuſez-vous, & donnez-moi quelquefois de vos nouvelles.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Monquin, le 9 janvier 1776.

JE comprends, mon cher Moultou, qu'une caiſſe de confitures, que j'ai reçue de Montpellier, eſt le cadeau que vous m'aviez annoncé cet été, & auquel je ne ſongeois plus, quand il eſt venu me ſurprendre en guet-à-pens. Que voulez-vous que je faſſe d'un ſi grand magaſin ? Voulez-vous que je me mette marchand de ſucre ? Il me ſemble que je n'étois pas trop appellé à ce métier. Voulez-vous que je le mange ? Il en faudroit beaucoup, je l'avoue, pour adoucir les fleuves d'amertume qu'on me fait avaler depuis tant d'années ; mais c'eſt une amertume mielleuſe & traîtreſſe, qui ne ſauroit s'allier avec la franche douceur du ſucre. Votre envoi, cher Moultou, n'eſt raiſonnable qu'au cas que vous vouliez venir m'aider à le conſommer ; j'en goûterois alors la

douceur dans toute sa pureté. Il faudroit attendre, il est vrai, que la saison fût plus douce elle-même : car quant à présent, la campagne n'est pas tenable ; il y fait presque aussi froid que dans ma chambre, où près d'un grand feu, je gele en me rôtissant, & l'onglée me fait tomber la plume des doigts. Adieu, cher Moultou ; mes deux moitiés embrassent les deux vôtres, & tout ce qui vous est cher.

LETTRE

AU MÊME.

A Monquin, le 9 février 1770.

Pauvres aveugles que nous sommes!
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

CHER Moultou, quoique vous paroissiez m'oublier, je vous aime toujours, & je n'ai pas voulu m'éloigner de ce pays, sans vous en donner avis, & vous dire encore un adieu. Je compte y rester quinze jours ou trois semaines, avant de me rendre

à Lyon. Ces trois semaines me seroient bien précieuses pour l'herborisation des mousses & des lichens, si la neige n'y portoit obstacle; car probablement l'occasion n'en reviendra plus pour moi. Le temps, qui paroît vouloir se remettre, peut permettre un essai; & après avoir été longtemps bien malingre, je compte tenter aujourd'hui, l'analyse de quelques troncs d'arbres. Faites comme moi. Adieu; je vous embrasse tendrement, & je vous exhorte à m'aimer, car je le mérite.

J. J. ROUSSEAU.

Je reprends un nom que je n'aurois jamais dû quitter. N'en employez plus d'autres pour m'écrire.

LETTRE

A Mad. GONCERU née Rouſſeau.

A Monquin, le 9 février 1770.

Pauvres aveugles que nous ſommes !
Ciel, démaſque les impoſteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

MA bonne, ma chere, ma reſpectable tante, né mourant, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours, les tendres ſoins que vous m'avez prodigués au commencement des miens. A la premiere lueur d'une meilleure fortune, je ſongeai à vous faire une petite part de ma ſubſiſtance, qui pût rendre la vôtre un peu plus commode. Je vous en fis auſſi-tôt donner avis, & votre petite penſion commença de courir en même temps; ſavoir, à la fin de mars 1767. Il n'y a pas encore de cela trois ans révolus, & ces trois ans vous ont été payés d'avance, année par année; ainſi, quand

vous ne recevriez rien d'un an d'ici, tout ſeroit encore en regle, & il n'y auroit encore rien d'arriéré. Mon intention eſt bien pourtant, de continuer à vous payer d'avance, & l'année qui commencera bientôt de courir, & les ſuivantes, autant que mes moyens me le permettront; mais, ma chere tante, je ne puis pas vous diſſimuler que la dureté préſente & future de ma ſituation me met dans la néceſſité de compter avec moi-même: ſans quoi, je ne me réſoudrois jamais à compter avec vous. Veuillez donc prendre un peu de patience, dans la certitude de n'être pas oubliée; & s'il arrivoit dans la ſuite, que votre penſion tardât à venir, ce qui ne ſera pas, autant qu'il me ſera poſſible, dites-vous alors à vous-même: *Je connois le cœur de mon neveu; & ſûre qu'il ne m'oublie pas, je le plains de n'être pas en état de mieux faire.* Adieu, ma bonne & reſpectable tante; je vous recommande à la Providence; faites la même choſe pour moi, car j'en ai grand beſoin; & recevez avec bonté, mes plus tendres & reſpectueuſes ſalutations.

LETTRE

A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Monquin, le 26 février 1770.

Où êtes-vous, brave S. Germain? Quand pourrai-je vous embraſſer, & réchauffer au feu de votre courage, celui dont j'ai beſoin pour ſupporter les rigueurs de ma deſtinée? Qu'il eſt cruel, qu'il eſt déchirant, pour le plus aimant des hommes, de ſe voir devenir l'horreur de ſes ſemblables, en retour de ſon tendre attachement pour eux, & ſans pouvoir imaginer la cauſe de cette frénéſie, ni par conſéquent la guérir! Quoi! l'implacable animoſité des méchans peut-elle donc ainſi renverſer les têtes & changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération? lui montrer noir ce qui eſt blanc, lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer, lui faire eſtimer l'iniquité, juſtice, la trahiſon, généroſité? Ah! c'eſt auſſi trop accorder à la puiſſance, que

de lui soumettre ainsi le jugement, le sentiment, la raison, & de se dépouiller pour elle, de tout ce qui nous fait hommes.

Quels sont mes torts envers M. de C.....l? Un seul, mais grand; celui d'avoir pu l'estimer. Dans ma retraite, je ne connoissois de lui, que son ministere; son pacte de famille me prévint en faveur de ses talens. Il avoit paru bien disposé pour moi; cette bienveillance m'en avoit inspiré. Je ne savois rien de son naturel, de ses goûts, de ses inclinations, de son caractere; & dans les ténebres où je suis plongé depuis tant d'années, j'ai longtemps ignoré tout cela. Jugeant du reste par ce qui m'étoit connu, je lui donnai des louanges qu'il méritoit trop peu, pour les prendre au pied de la lettre: il se crut insulté. De là, sa haine & tous mes malheurs. En me punissant de mon tort, il m'en a corrigé. S'il me punit maintenant de lui rendre justice, il ne peut être trop sévere; car assurément, je la lui rends bien.

Pour mieux assouvir sa vengeance, il

n'a voulu, ni ma mort qui finiſſoit mes malheurs, ni ma captivité qui m'eût du moins donné le repos. Il a conçu que le plus grand ſupplice d'une ame fiere & brûlante d'amour pour la gloire, étoit le mépris & l'opprobre ; & qu'il n'y avoit point pour moi, de pire tourment que celui d'être haï. C'eſt ſur ce double objet qu'il a dirigé ſon plan. Il s'eſt appliqué à me traveſtir en monſtre effroyable ; il a concerté dans le ſecret, l'œuvre de ma diffamation ; il m'a fait enlacer de toutes parts, par ſes ſatellites ; il m'a fait traîner par eux dans la fange ; il m'a rendu la fable du peuple, & le jouet de la canaille. Pour m'accabler encore mieux de la haine publique, il a pris ſoin de la faire ſortir, par les moqueuſes careſſes des fourbes dont il me faiſoit entourer ; & pour dernier raffinement, il a fait enſorte que par-tout, les égards & les attentions paruſſent me ſuivre, afin que, quand trop ſenſible aux outrages, j'exhalerois quelques plaintes, j'euſſe l'air d'un homme qui n'eſt pas à ſon aiſe avec lui-même,

& qui ſe plaint des autres, parce qu'il eſt mécontent de lui.

Pour m'iſoler & m'ôter tout appui, les moyens étoient ſimples. Tout cede à la puiſſance, & preſque tout à l'intrigue: on connoiſſoit mes amis; on a travaillé ſur eux; aucun n'a réſiſté. On a éventé par la poſte, toutes les correſpondances que je pouvois avoir. On m'a détaché de temps en temps, de petits chercheurs de places, de petits imploreurs de recommandations, pour ſavoir par eux, s'il ne reſtoit perſonne qui eût pour moi, de la bienveillance, & travailler auſſi-tôt à me l'ôter. Je connois ſi bien ce manege, & j'en ai ſi bien ſenti le ſuccès, que je ne ſerois pas ſans crainte pour M. de S. Germain lui-même, ſi je le ſavois moins clairvoyant, & que je connuſſe moins ſa ſageſſe & ſa fermeté. Parmi les objets de tant de vigilance, mes papiers n'ont pas été oubliés. J'ai confié tous ceux que j'avois, en des mains amies ou que je crus telles: tous ſont à la merci de mes ennemis. Enfin, l'on m'a lié moi-même par

des engagemens, dont j'ai cru vainement acheter mon repos, & qui n'ont fervi qu'à me livrer pieds & poings liés, au fort qu'on vouloit me faire. On ne m'a laiſſé pour défenſe, que le ciel, dont on ne s'embarraſſe guere, & mon innocence, qu'on n'a pu m'ôter.

Parvenus une fois à ce point, tout le reſte va de lui-même & ſans la moindre difficulté. Les gens chargés de diſpoſer de moi, ne trouvent plus d'obſtacle. Les eſſaims d'eſpions malveillans & vigilans, dont je ſuis entouré, ſavent comment ils ont à faire leur cour. S'il y a du bien, ils ſe garderont de le dire, ou prendront grand ſoin de le traveſtir: s'il y a du mal, ils l'aggraveront; s'il n'y en a pas, ils l'inventeront. Ils peuvent me charger tout à leur aiſe; ils n'ont pas peur de me trouver là, pour les démentir. Chacun veut prendre part à la fête, & préſenter le plus beau bouquet. Dès qu'il eſt convenu que je ſuis un homme noir, c'eſt à qui me controuvera le plus de crimes. Quiconque en a fait un, peut en faire cent:

&

& vous verrez que bientôt j'irai, violant, brûlant, empoiſonnant, aſſaſſinant à droite & à gauche, pour mes menus plaiſirs, ſans m'embarraſſer des foules de ſurveillans qui me guettent, ſans ſonger que les planchers ſous leſquels je ſuis, ont des yeux; que les murs qui m'entourent, ont des oreilles; que je ne fais pas un pas qui ne ſoit compté, pas un mouvement de doigt qui ne ſoit noté, & ſans que durant tout ce temps là, perſonne ait la charité de pourvoir à la ſûreté publique, en m'empêchant de continuer toutes ces horreurs, dont ils ſe contentent de tenir tranquillement le regiſtre, tandis que je les fais tout auſſi tranquillement ſous leurs yeux: tant la haine eſt aveugle & bête dans ſa méchanceté! Mais n'importe: dès qu'il s'agira de m'imputer des forfaits, je vous réponds que le bon M. de C.....l ſera coulant ſur les preuves, & qu'après ma mort, toutes ces inepties deviendront autant de faits inconteſtables, parce que M. l'un, & M. l'autre, & Mad. celle-ci, & Mlle. celle-là, tous gens de la plus

haute probité, les auront atteſtés, & que je ne reſſuſciterai pas pour y répondre.

Encore une fois, tout devient facile, & déſormais on va faire de moi, tout ce qu'on voudra de mauvais. Si je reſte en repos, c'eſt que je médite des crimes; & peut-être le pire de tous, celui de dire la vérité. Si, pour me diſtraire de mes maux, je m'amuſe à l'étude des plantes, c'eſt pour y chercher des poiſons. Mon Dieu! quand quelque jour ceux qui ſauront quel fut mon caractere, & qui liront mes écrits, apprendront qu'on a fait de J. J. Rouſſeau un empoiſonneur, ils demanderont quelle ſorte d'êtres exiſtoit de ſon temps, & ne pourront croire que ce fuſſent des hommes.

Mais comment en eſt-on venu là? Quel fut le premier forfait qui rendit les autres croyables? Voilà ce qui me paſſe; voilà l'étonnante énigme. C'eſt ce premier pas qu'il faut expliquer, & qui n'offre à mes yeux, qu'un abyme impénétrable. M. de S. Germain, dans ce que vous connoiſſez de moi par vous-même, trou-

vez-vous de l'étoffe pour faire un scélérat? Tel je paroîs à vos yeux depuis plus d'un an, tel je fus pendant près de soixante. Je n'eus jamais que des goûts honnêtes, que des passions douces : je m'élevai, pour ainsi dire, moi-même; je me livrai par choix, aux meilleures études; je ne cultivai que des talens aimables. J'aimai toujours la retraite, la vie paisible & solitaire. J'ai passé la jeunesse & l'âge mûr, chéri de tous mes amis, bien voulu de toutes mes connoissances, tranquille, heureux, content de mon sort, & sans avoir eu jamais qu'une seule querelle avec un extravagant, laquelle tourna toute à ma gloire. Malheureusement, ayant déjà passé l'âge mûr, je me laissai tenter enfin de communiquer au public, dans des livres qui ne respirent que la vertu, des maximes que je crus utiles à mes semblables, ou de nouvelles idées pour le progrès des beaux arts. Me voilà devenu depuis lors, un homme noir; de quelle façon? Je l'ignore. Eh! quels sont ces malheureux, dont les ames sombres & concen-

trées, couvent le crime? Sont-ce des auteurs, des gens de lettres, dévoués à la paisible occupation d'écrire des livres, des romans, de la musique, des opéra? Ont-ils des cœurs ouverts, confians, faciles à s'épancher? Et où de pareils secrets se cacheroient-ils un moment dans le mien, transparent comme le cristal, & qui porte à l'instant dans mes yeux & sur mon visage, chaque mouvement dont il est affecté. Seul, étranger, sans parti, livré dans ma retraite à de pareils goûts, quel avantage, quel moyen, quelle tentation pouvois-je avoir de mal faire? Quoi! lorsque l'amour, la raison, la vertu prenoient sous ma plume, leurs plus doux, leurs plus énergiques accens, lorsque je m'enivrois à torrens, des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme, lorsque je planois dans l'empyrée, au milieu des objets charmans & presque angéliques, dont je m'étois entouré; c'étoit précisément alors, & pour la premiere fois, que ma noire & farouche ame méditoit, digéroit, com-

mettoit les forfaits atroces, dont on ne me voila l'imputation, que pour m'ôter les moyens de m'en défendre; & cela, sans motif, sans raison, sans sujet, sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité. Et l'on peut . . . . . Si jamais pareille contradiction, pareille extravagance, pareille absurdité pouvoit réellement trouver foi dans l'esprit d'un homme, oui, j'ose le dire sans crainte, il faudroit étouffer cet homme là.

Les passions qui portent au crime, sont analogues à leurs noirs effets. Où furent les miennes? Je n'ai connu jamais les passions haineuses: jamais l'envie, la méchanceté, la vengeance n'entrerent dans mon cœur. Je suis bouillant, emporté, quelquefois colere; jamais fourbe, ni rancunier; & quand je cesse d'aimer quelqu'un, cela s'apperçoit bien vite. Je hais l'ennemi qui veut me nuire; mais si-tôt que je ne le crains plus, je ne le hais plus. Que Diderot, que G... m sur-tout, le premier, le plus caché, le plus ardent, le plus implacable, celui qui m'attira tous

les autres, dise pourquoi il me hait. Est-ce pour le mal qu'il a reçu de moi? Non, c'est pour celui qu'il m'a fait; car souvent l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Dirai-je mes torts envers lui? J'en fais deux. Le premier: je l'ai trop aimé. Le second: *son cœur fut déchiré par la louange qui n'étoit pas pour lui.* (*) Si lui, si Diderot ont quelque autre grief, qu'ils le disent. Ils ont découvert, dira-t-on, que j'étois un monstre. Ah! c'est une autre affaire; mais toujours est-il sûr que ce monstre ne leur fit jamais de mal.

Mad. la comtesse de B.....s me hait, & en femme; c'est tout dire. Quels sont ses griefs? Les voici.

Le premier. J'ai dit dans l'*Héloïse*, que la femme d'un charbonnier étoit plus respectable que la maîtresse d'un prince. Mais quand j'écrivis ce passage, je ne songeois ni à elle, ni à aucune femme en

(*) Passage remarquable du *Petit-Prophete*, ouvrage de M. G...m, & dans lequel il s'est peint sans y songer.

particulier. Je ne savois pas même alors, qu'il existât une comtesse de B.....s, encore moins qu'elle pût s'offenser de ce trait ; & je n'ai fait que long-temps après, connoissance avec elle.

Le second. Mad. de B.....s me consulta sur une tragédie en prose, de sa façon ; c'est-à-dire, qu'elle me demanda des éloges. Je lui donnai ceux que je crus lui être dus : mais je l'avertis que sa piece ressembloit beaucoup à une piece angloise que je lui nommai. J'eus le sort de Gil-Blas auprès de l'évêque prédicateur.

Le troisieme. Mad. de B.....s étoit aimable alors, & jeune encore. Les amitiés dont elle m'honora, me toucherent plus qu'il n'eût fallu peut-être. Elle s'en apperçut. Quelque temps après, j'appris ses liaisons, que dans ma bêtise, je ne savois pas encore. Je ne crus pas qu'il convînt à J. J. Rousseau, d'aller sur les brisées d'un prince du sang, & je me retirai. Je ne sais, monsieur, ce que vous penserez de ce crime ; mais il seroit singulier que tous les malheurs de ma vie

fuſſent venus de trop de prudence, dans un homme qui en eut toujours ſi peu.

Mad. la maréchale de L.....g me hait; elle a raiſon. J'ai commis envers elle, des balourdiſes bien innocentes aſſurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais femme ne pardonne, quoiqu'on n'ait pas eu l'intention de l'offenſer. Cependant je ne puis la croire eſſentiellement méchante, ni perdre le ſouvenir des jours heureux que j'ai paſſés près d'elle & de M. de L.....g. De tous mes ennemis, elle eſt la ſeule que je crois capable de retour; mais non pas de mon vivant. Je deſire ardemment, qu'elle me ſurvive, ſûr d'être regretté, peut-être pleuré d'elle, après ma mort.

Ajoutez à cette courte liſte, M. de C.....l, dont j'ai déjà parlé, & qui malheureuſement à lui ſeul en vaut mille: le docteur T.....n, avec qui je n'eus d'autre tort que d'être Genevois comme lui, & d'avoir autant de célébrité, quoique j'euſſe gagné moins d'argent: enfin, le baron d'H.....k, aux avances duquel j'ai

réſiſté long-temps, par la ſeule raiſon qu'il étoit trop riche; raiſon que je lui dis pour réponſe à ſes inſtances, & qui malheureuſement ne ſe trouva que trop juſte dans la ſuite. Sur mes premiers écrits, & ſur le bruit qu'ils firent, il ſe prit pour moi d'une telle haine, &, comme je crois, par l'impulſion de G... m, qu'il me traita dans ſa propre maiſon, & ſans le moindre ſujet, avec une brutalité ſans exemple. Diderot & M. de Margency, gentilhomme ordinaire du roi, furent témoins de la querelle, & le dernier m'a ſouvent dit depuis lors, qu'il avoit admiré ma patience & ma modération.

Ces détails, monſieur, ſont dans la plus exacte vérité. Trouvez-vous là, quelque méchanceté dans le pauvre Jean-Jaques? Voilà pourtant les ſeuls ennemis perſonnels que j'aie eus jamais. Tous les autres ne le ſont que par jalouſie, comme d'Alembert, avec lequel j'ai eu très-peu de liaiſons, ou ſur parole, comme la foule; ou parce qu'en général, les lâches aiment à faire leur cour aux puiſſans, en ache-

vant d'accabler ceux qu'ils oppriment. Que puis-je faire à cela ?

Les naturels haineux, jaloux, méchans, ne ſe déguiſent guere. Leurs propos, leurs écrits décelent bientôt leurs penchans; ils vont toujours ſe mêlant des affaires des autres. Les pointes de la ſatyre lardent leurs diſcours & leurs ouvrages; les mots couverts, les alluſions malignes leur échappent malgré eux. Mes écrits ſont dans les mains de tout le monde, & vous connoiſſez mon ton. Veuillez, monſieur, juger par vous-même, & voyez s'il y a de la malignité dans mon cœur.

Le jeu : je ne puis le ſouffrir. Je n'ai vraiment joué qu'une fois en ma vie au redoute, à Veniſe. Je gagnai beaucoup, m'ennuyai, & ne jouai plus. Les échecs, où l'on ne joue rien, ſont le ſeul jeu qui m'amuſe. Je n'ai pas peur d'être un Beverley.

L'ambition, l'avidité, l'avarice : je ſuis trop pareſſeux, je déteſte trop la gêne, j'aime trop mon indépendance, pour avoir des goûts qui demandent un homme

laborieux, vigilant, courtiſan, ſouple, intrigant; les choſes du monde les plus contraires à mon humeur. M'a-t-on vu ſouvent aux toilettes des femmes, ou dans les antichambres des grands ? Ce ſont pourtant là les portes de la fortune. J'ai refuſé beaucoup de places, & n'en recherchai jamais. C'eſt par pareſſe, que je ſuis attaché à l'argent que j'ai, crainte de la peine d'en chercher quand je n'en ai plus: mais je ne crois pas qu'il me ſoit arrivé de ma vie, ayant le néceſſaire du moment, de rien convoiter au-delà; & après avoir toujours vécu dans une honnête aiſance, je me vois prêt à manquer de pain ſur mes vieux jours, ſans en avoir grand ſouci. Combien j'ai laiſſé échapper de choſes, par ma nonchalance à les retenir ou à les ſaiſir ! Citons un ſeul fait. Un receveur-général des finances, auquel j'étois attaché depuis long-temps, m'offre ſa caiſſe; je l'accepte. Au bout de quinze jours, l'embarras, l'aſſujettiſſement, l'inquiétude ſur-tout de cette maudite caiſſe, me font tomber malade. Je finis par quitter

la caiſſe, & me faire copiſte de muſique à ſix ſols la page. M. de Francueil, à qui je marque ma réſolution, me croit encore dans le tranſport de la fievre, vient me voir, me parle, m'exhorte, ne m'ébranle pas. Il attend inutilement; & voyant ma réſolution bien priſe & bien confirmée, il diſpoſe enfin de ſa caiſſe, & me donne un ſucceſſeur. Ce fait ſeul prouve, ce me ſemble, que l'avidité de l'argent n'eſt pas mon défaut, & j'en pourrois donner des preuves récentes, plus fortes que celle-là. Et de quoi me ſerviroit l'opulence? Je déteſte le luxe, j'aime la retraite, je n'ai que les goûts de la ſimplicité, je ne ſaurois ſouffrir autour de moi des domeſtiques; & quand j'aurois cent mille livres de rentes, je ne voudrois être ni mieux vêtu, ni mieux logé, ni mieux nourri que je ne le ſuis. Je ne voudrois être riche que pour faire du bien, & l'on ne cherche pas à ſatisfaire un pareil goût par des crimes.

Les femmes!..... Oh! voici le grand article; car aſſurément le violateur de la

chaſte Vertier doit être un terrible homme auprès d'elles ; & le plus difficile des travaux d'Hercule doit peu lui coûter, après celui-là. Il y a quinze ans qu'on eût été étonné de m'entendre accuſer de pareille infamie. Mais laiſſez faire M. de C.....l & Mad. de B.....s. Ils ont bien opéré d'autres métamorphoſes, & je les vois en train de ne s'arrêter plus guere que par l'impoſſibilité d'en imaginer. Je doute qu'aucun homme ait eu une jeuneſſe plus chaſte que la mienne. J'avois trente ans paſſés, ſans avoir eu qu'un ſeul attachement, ni fait à ſon objet qu'une ſeule infidélité : c'étoit là tout. Le reſte de ma vie a doublé cette licence ; je n'ai pas été plus loin. Je ne fais point honneur de cette réſerve à ma ſageſſe ; elle eſt bien plus due à ma timidité ; & j'avoue avoir manqué par elle, bien des bonnes fortunes que j'ai convoitées, & qui, ſi j'en avois tenté l'aventure, ne m'auroient peut-être pas réduit au même crime, auquel, ſelon la Vertier, m'ont entraîné ſes attraits.

Pour contenter les beſoins de mon

cœur, encore plus que ceux de mes ſens, je me donnai une compagne honnête & fidelle, dont après vingt-cinq ans d'épreuve & d'eſtime, j'ai fait ma femme. Si c'eſt là ce qu'on appelle de la débauche, je m'en honore, & ce n'eſt pas du moins celle-là qui mene dans les lieux publics. L'exemple, la néceſſité, l'honneur de celle qui m'étoit chere, d'autres puiſſantes raiſons me firent confier mes enfans à l'établiſſement fait pour cela, & m'empêcherent de remplir moi-même le premier, le plus ſaint des devoirs de la nature. En cela, loin de m'excuſer, je m'accuſe; & quand ma raiſon me dit que j'ai fait dans ma ſituation, ce que j'ai dû faire, je l'en crois moins que mon cœur, qui gémit & qui la dément. Je ne fis point un ſecret de ma conduite à mes amis, ne voulant pas paſſer à leurs yeux, pour meilleur que je n'étois. Quel parti les barbares en ont tiré! Avec quel art ils l'ont miſe dans les jours les plus odieux! Comme ils ſe ſont plus à me peindre en pere dénaturé, parce que j'étois à plaindre! Comme ils ont cherché à tirer

du fond de mon caractere, une faute qui fut l'ouvrage de mon malheur ! Comme ſi pécher n'étoit pas de l'homme, & même de l'homme juſte ! Elle fut grave, ſans doute ; elle fut impardonnable : mais auſſi ce fut la ſeule, & je l'ai bien expiée. A cela près, & des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi, je puis expoſer à tous les yeux, une vie irréprochable dans tout le ſecret de mon cœur. Ah ! que ces hommes ſi ſéveres aux fautes d'autrui, rentrent dans le fond de leurs conſciences, & que chacun d'eux ſe félicite, s'il ſent qu'au jour, où tout ſans exception, ſera manifeſté, lui-même en ſera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé ſur mes enfans, par le péché même de leur pere. Eh Dieu ! quelle eût été leur deſtinée, s'ils avoient eu la mienne à partager ! Que ſeroient-ils devenus dans mes déſaſtres ! Ils ſeront ouvriers ou payſans ; ils paſſeront dans l'obſcurité, des jours paiſibles : que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins graces au ciel, de n'avoir abreuvé

que moi, des amertumes de ma vie, & de les en avoir préfervés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains, ſans me connoître, que de les voir avilis & nourris par la traîtreſſe' généroſité de mes ennemis, qui les inſtruiroient à haïr, peut-être à trahir leur pere; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné, qui commit la faute & qui la pleure, que d'être le méchant qui la releve, l'étend, l'amplifie, l'aggrave avec la plus maligne joie, que d'être l'ami perfide, qui trahit la confiance de ſon ami, & divulgue pour le diffamer, le ſecret qu'il a verſé dans ſon ſein.

Mais des fautes, quelque grandes qu'elles ſoient, n'en ſuppoſent pas qui leur ſoient contradictoires. Les débauchés ſont peu dans le cas d'en commmettre de pareilles, comme ceux qui s'occupent dans le port, à charger des vaiſſeaux que bientôt ils perdent de vue, ne ſongent guere à les aſſurer. Mes attachemens me préſerverent du déſordre, & toujours, je le répete, je fus réglé dans mes mœurs. Je ne

doute

doute pas même que celles de ma jeuneſſe n'aient contribué dans la ſuite, à répandre dans mes écrits, cette vive chaleur que les gens qui ne ſentent rien, prennent pour de l'art, mais que l'art ne peut contrefaire, & que ne ſauroit fournir un ſang appauvri par la débauche. Pour répondre à ces hommes vils, qui m'oſent accuſer d'avoir gagné dans des lieux que je ne connois point, des maux que je connois encore moins, je ne voudrois que la *Nouvelle Héloïſe*. Eſt-ce ainſi qu'on apprend à parler dans la crapule? Qu'on prenne autant de débauchés qu'on voudra, tous doués d'autant d'eſprit qu'il eſt poſſible, & je les défie entre eux tous, de faire une ſeule page à mettre à côté d'une des lettres brûlantes, dont ce roman n'abonde que trop. Non, non, il eſt pour l'ame un prix aux bonnes mœurs, c'eſt de la vivifier. L'amour & la débauche ne ſauroient aller enſemble; il faut choiſir. Ceux qui les confondent, ne connoiſſent que la derniere. C'eſt ſur leur propre état, qu'ils

jugent du mien ; mais ils se trompent. Adorer les femmes, & les posséder, sont deux choses très-différentes. Ils ont fait l'une, & j'ai fait l'autre. J'ai connu quelquefois leurs plaisirs ; mais ils n'ont jamais connu les miens.

L'amour que je conçois, celui que j'ai pu sentir, s'enflamme à l'image illusoire de la perfection de l'objet aimé, & cette illusion même le porte à l'enthousiasme de la vertu ; car cette idée entre toujours dans celle d'une femme parfaite. Si quelquefois l'amour peut porter au crime, c'est dans l'erreur d'un mauvais choix qui nous égare, ou dans les transports de la jalousie. Mais ces deux états, dont aucun n'a jamais été le mien, sont momentanés, & ne transforment point un cœur noble, en une ame noire. Si l'amour m'eût fait faire un crime, il faudroit m'en punir & m'en plaindre ; mais il ne me rendroit pas l'horreur des honnêtes gens.

Voilà tout, ce me semble, à moins qu'on ne veuille ajouter l'amour de la solitude ; car cet amour fut la premiere

marque à laquelle Diderot parut juger que j'étois un scélérat. Ses mystérieuses trames avec G... m, étoient commencées, quand j'allai vivre à l'Hermitage. Il publia quelque temps après, *le Fils naturel*, dans lequel il inséra cette sentence : *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Je lui écrivis avec tendresse, pour me plaindre qu'il n'eût mis à ce passage, aucun adoucissement. Il me répondit durement, & sans aucune explication. Pour moi, quoique cette sentence ait quelque chose qui papillote à l'oreille, je n'y trouve qu'une absurdité ; & il est si faux qu'il n'y ait que le méchant qui soit seul, qu'au contraire il est impossible qu'un homme qui sait vivre seul, soit méchant, & qu'un méchant veuille vivre seul ; car à qui feroit-il du mal, & avec qui formeroit-il ses intrigues ? La sentence en elle-même, exigeoit donc tout au moins une explication : elle l'exigeoit bien plus encore, ce me semble, de la part d'un auteur qui, lorsqu'il parloit de la sorte au public, avoit un ami retiré depuis six mois dans une solitude ; & il étoit

également choquant & mal-honnête de refuser, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps, ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont pour la première fois, depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire autant de scélérats. Mais Diderot avoit ses vues, & ne s'embarrassoit pas de déraisonner, pourvu qu'il préparât de loin, les coups qu'il m'a portés dans la suite.

Je vais faire une remarque qui peut paroître légere, mais qui me paroît à moi des plus sûres, pour juger de l'état interne & vrai d'un auteur. On sent dans les ouvrages que j'écrivois à Paris, la bile d'un homme importuné du tracas de cette grande ville, & aigri par le spectacle continuel de ses vices. (*) Ceux que j'écrivis

(*) Ajoutez les impulsions continuelles de Diderot, qui, soit qu'il ne pût oublier le donjon de Vincennes, soit avec le projet déjà formé, de me rendre odieux, m'alloit sans cesse excitant &

depuis ma retraite à l'Hermitage, reſpirent une tendreſſe de cœur, une douceur d'ame, qu'on ne trouve que dans les bocages, & qui prouvent l'effet que faiſoient ſur moi, la retraite & la campagne, & qu'elles feront toujours ſur quiconque en ſaura ſentir le charme, & y vivre auſſi volontiers que moi. *Les penſées mâles de la vertu*, dit le nerveux Young, *les nobles élans du génie, les brûlans tranſports d'un cœur ſenſible, ſont perdus pour l'homme qui croit, qu'être ſeul eſt une ſolitude. Le malheureux s'eſt condamné à ne les jamais ſentir. Dieu & la raiſon! quelle immenſe ſociété! Que leurs entretiens ſont ſublimes! que leur commerce eſt plein de douceurs!* Voilà Mrs. Young & Diderot d'avis un peu différens, ſans ajouter celui de Virgile. Pour moi, je me fais honneur d'avoir imité le ſcélérat Deſcartes, quand il s'en alla méchamment

---

ſtimulant aux ſarcaſmes. Si-tôt que je fus à la campagne, & que ces impulſions ceſſerent, le caractere & le ton de mes écrits changerent, & je rentrai dans mon naturel.

philoſopher dans ſa ſolitude de Nord-Hollande.

Je viens de faire, ce me ſemble, une revue exacte, & je n'y vois rien encore qui m'ait pu donner des penchans pervers. Que reſte-t-il donc enfin ? L'amour de la gloire. Quoi ! ce noble ſentiment qui éleve l'ame aux ſublimes contemplations, qui l'élance dans les régions éthérées, qui l'étend, pour ainſi dire, ſur toute la poſtérité, pourroit lui dicter des forfaits ? Il prendroit, pour s'honorer, la route de l'infamie ? Eh ! qui ne ſait que rien n'avilit, ne reſſerre & ne concentre l'ame comme le crime ; que rien de grand & de généreux ne peut partir d'un intérieur corrompu ? Non, non ; cherchez des paſſions viles pour cauſe à des actions viles. On peut être un mal-honnête homme, & faire un bon livre ; mais jamais les divins élans du génie n'honorerent l'ame d'un malfaiteur ; & ſi les ſoupçons de quelqu'un que j'eſtimerois, pouvoient à ce point ravaler la mienne, je lui préſenterois mon *Diſcours*

ſur l'inégalité (*) pour toute réponſe, & je lui dirois: *lis & rougis.* (**)

Vous me citerez Eroſtrate. A cela, voici ma réponſe. L'hiſtoire d'Eroſtrate eſt une fable; mais ſuppoſons-la vraie. Eroſtrate, ſans génie & ſans talent, eut un moment la fantaiſie de la célébrité, à laquelle il n'avoit aucun droit. Il prit la ſeule & courte voie que ſon mauvais cœur & ſon eſprit étroit put lui ſuggérer: mais comptez que s'il ſe fût ſenti capable

(*) En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit inſérer preſque malgré moi. Il en avoit ajouté de plus durs encore; mais je ne pus me réſoudre à les employer.

(**) Que ſeroit-ce, ſi je lui préſentois ma lettre à d'Alembert, ſur les ſpectacles, ouvrage où le plus tendre délire perce à travers la force du raiſonnement, & rend cette lecture raviſſante? Il n'y a point d'abſurdité qu'on ne rende imaginable, en ſuppoſant que des ſcélérats peuvent traiter ainſi de pareils ſujets. Démocrite prouva aux Abdérites, qu'il n'étoit pas fou, en leur liſant une de ſes pieces; & moi, je défie tout homme ſenſé, qui lira cette lettre, de pouvoir croire que l'auteur ſoit un coquin.

de faire l'*Emile*, il n'eût point brûlé le temple d'Epheſe. Non, monſieur, on n'aſpire point par le crime, au prix qu'on peut obtenir par la vertu; & voilà ce qui rend plus ridicule l'impoſture dont je ſuis l'objet. Qu'avois-je beſoin de gloire & de célébrité? Je l'avois déjà toute acquiſe: non par des noirceurs & des actes abominables, mais par des moyens vertueux, honnêtes, par des talens diſtingués, par des livres utiles, par une conduite eſtimable, par tout le bien que j'avois pu faire ſelon mon pouvoir; elle étoit belle, elle étoit ſans tache: qu'y pouvois-je ajouter déſormais, ſi ce n'eſt la perſévérance dans l'honorable carriere, dont je voyois déjà d'aſſez près le terme? Que dis-je! je l'avois atteint; je n'avois plus qu'à me repoſer & jouir. Peut-on concevoir que de gaieté de cœur & par des forfaits, j'aie cherché moi-même à ternir ma gloire, à la détruire, à laiſſer échapper de mes mains, ou plutôt à jeter dans un tranſport de furie, le prix ineſtimable que j'avois légitimement acquis? Quoi! le ſage,

le brave S. Germain retourneroit-il exprès à la guerre, pour y flétrir par des lâchetés infames, les lauriers sous lesquels il a blanchi? Ne fait-on pas qu'une belle réputation est la plus noble & la plus douce récompense de la vertu sur la terre? Et l'on veut qu'un homme qui se l'est dignement procurée, s'aille exprès plonger dans le crime, pour la souiller? Non, cela n'est pas, parce que cela ne peut pas être; & il n'y a que des gens sans honneur, qui puissent ne pas sentir cette impossibilité.

Mais quels sont enfin ces forfaits, dont je me suis avisé si tard, de souiller une réputation déjà toute acquise par mieux que des livres, par quarante ans d'honneur & d'intégrité? Oh! c'est ici le mystere profond, qu'il ne faut jamais que je sache, & qui ne doit être ouvertement publié qu'après ma mort, quoiqu'on fasse enforte pendant ma vie, que tout le monde en soit instruit, hors moi seul. Pour me forcer, en attendant, de boire la coupe amere de l'ignominie, on aura soin de la faire circuler sans cesse autour de moi dans

l'obſcurité, de la faire dégoutter, ruiſſeler ſur ma tête, afin qu'elle m'abreuve, m'inonde, me ſuffoque ; mais ſans qu'aucun trait de lumiere l'offre jamais à ma vue, & me laiſſe diſcerner ce qu'elle contient. On me ſéqueſtrera du commerce des hommes, même en vivant avec eux; tout ſera pour moi, ſecret, myſtere & menſonge; on me rendra étranger à la ſociété, ſans paroître m'en chaſſer ; on élevera autour de moi, un impénétrable édifice de ténebres; on m'enſevelira tout vivant, dans un cercueil. C'eſt exactement ainſi, que ſans prétexte & ſans droit, on traite en France un homme libre, un étranger qui n'eſt point ſujet du roi, qui ne doit compte à perſonne de ſa conduite, en continuant d'y reſpecter, comme il a toujours fait, le roi, les loix, les magiſtrats & la nation. Que s'il eſt coupable, qu'on l'accuſe, qu'on le juge, & qu'on le puniſſe; s'il ne l'eſt pas, qu'on le laiſſe libre, non pas en apparence, mais réellement. Voilà, monſieur, ce qui eſt juſte; tout ce qui eſt hors de là, de quelque prétexte qu'on l'ha-

bille, eſt trahiſon, fourberie, iniquité.

Non, je ne ſerai point accuſé, point arrêté, point jugé, point puni en apparence; mais on s'attachera, ſans qu'il y paroiſſe, à me rendre la vie odieuſe, inſupportable, pire cent fois que la mort. On me fera garder à vue; je ne ferai pas un pas ſans être ſuivi; on m'ôtera tous moyens de rien ſavoir, & de ce qui me regarde, & de ce qui ne me regarde pas; les nouvelles publiques les plus indifférentes, les gazettes même me ſeront interdites; on ne laiſſera courir mes lettres & paquets, que pour ceux qui me trahiſſent; on coupera ma correſpondance avec tout autre; la réponſe univerſelle à toutes mes queſtions, ſera toujours qu'on ne ſait pas; tout ſe taira dans toute aſſemblée à mon arrivée; les femmes n'auront plus de langue, les barbiers ſeront diſcrets & ſilencieux; je vivrai dans le ſein de la nation la plus loquace, comme chez un peuple de muets. Si je voyage, on préparera tout d'avance, pour diſpoſer de moi par-tout où je veux aller; on me conſignera aux paſſagers, aux

cochers, aux cabaretiers. A peine trouverai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges; à peine y trouverai-je un logement qui ne ſoit pas iſolé; enfin, l'on aura ſoin de répandre une telle horreur de moi ſur ma route, qu'à chaque pas que je ferai, à chaque objet que je verrai, mon ame ſoit déchirée: ce qui n'empêchera pas que, traité comme Sancho, je ne reçoive par-tout cent courbettes moqueuſes, avec autant de complimens de reſpect & d'admiration. Ce ſont de ces politeſſes de tigres, qui ſemblent vous ſourire au moment qu'ils vont vous déchirer.

Imaginez, monſieur, s'il eſt poſſible, un traitement plus inſultant, plus cruel, plus barbare, & dont le concert incroyablement unanime, laiſſe au ſein d'une nation toute entiere, un infortuné rigoureuſement ſeul & ſans conſolation. Tel eſt le talent ſupérieur de M. de C.....l pour les détails; tels ſont les ſoins avec leſquels il eſt ſervi, quand il eſt queſtion de nuire. Mais s'il s'agiſſoit d'une œuvre de bonté, de généroſité, de juſtice, trou-

verroit-il la même fidélité dans ſes créatures ? J'en doute. Auroit-il lui-même la même activité ? J'en doute encore plus.

J'ai beau chercher des cas où il ſoit permis d'accuſer, de juger, de diffamer un homme à ſon inſu ; ſans vouloir l'entendre, ſans ſouffrir qu'il réponde, & même qu'il parle ; je ne trouve rien. Je veux ſuppoſer toutes les preuves poſſibles. Mais quand en plein midi, toute la ville verroit un homme en aſſaſſiner un autre ſur la place publique ; encore, en jugeant l'accuſé, ne l'empêcheroit-on pas de répondre, encore ne le jugeroit-on pas ſans l'avoir interrogé. A l'inquiſition, l'on cache à l'accuſé, ſon délateur, je l'avoue ; mais au moins lui dit-on qu'il eſt accuſé, au moins ne le condamne-t-on pas ſans l'entendre, au moins ne l'empêche-t-on pas de parler. Un délateur ſecret accuſe, il ne prouve pas ; il ne peut prouver dans aucun cas poſſible ; car ; comment prouveroit-il ? Par des témoins ? Mais l'accuſé peut avoir contre ces témoins, des moyens de récuſation que les

juges ignorent. Par des écritures ? Mais l'accusé peut y faire appercevoir des marques de fausseté, que d'autres n'ont pu connoître. Un délateur qui se cache, est toujours un lâche : s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation, ni même en être instruit, il est un fourbe : s'il prenoit en même temps avec l'accusé, le masque de l'amitié, il seroit un traître. Or, un traître qui prouve, ne prouve jamais assez, ou ne prouve que contre lui-même ; & quiconque est un traître, peut bien être encore un imposteur. Eh, quel seroit, grand Dieu ! le sort des particuliers, s'il étoit permis de leur faire à leur insu, leur procès, & puis de les aller prendre chez eux, pour les mener tout de suite au supplice, sous prétexte que les preuves sont si claires, qu'il leur est inutile d'être entendus ?

Remarquez, monsieur, je vous supplie, combien cette premiere accusation dut paroître extraordinaire, vu la réputation sans reproche, dont je jouissois, & que soutenoient ma conduite & mes écrits.

Assurément, ceux qui vinrent apprendre pour la premiere fois, aux chefs de la nation, que j'étois un scélérat, dûrent les étonner beaucoup; & rien ne devoit manquer à la preuve d'une pareille accusation, pour être admise. Il y manqua pourtant au moins, une petite circonstance, savoir, l'audition de l'accusé; on se cacha de lui très-soigneusement, & il fut jugé. Messieurs, messieurs! quand il seroit généralement permis de juger un accusé sans l'ouïr, il y a du moins des hommes qui mériteroient d'être exceptés; & Jean-Jaques pouvoit espérer, ce me semble, d'être mis au nombre de ces hommes là.

On ne vous a pas jugé, diront-ils. Et qu'avez-vous donc fait, misérables? En feignant d'épargner ma personne, vous m'ôtez l'honneur, vous m'accablez d'opprobres; vous me laissez la vie, mais vous me la rendez odieuse, en y joignant la diffamation. Vous me traitez plus cruellement mille fois, que si vous m'aviez fait mourir; & vous appellez cela ne m'avoir

pas jugé ? Les fourbes ! il ne manquoit plus à leur barbarie, que le vernis de la générosité.

Non, jamais on ne vit des gens aussi fiers d'être traîtres. Prudemment enfoncés dans leurs tanieres, ils s'applaudissent de leurs lâchetés, & insultent à ma franchise en la redoutant. Pour m'étouffer sans que je crie, ils m'ont auparavant attaché un bâillon. A voir enfin leur bénigne contenance, on les prendroit pour les bourreaux de l'infortuné Dom Carlos, qui prétendoient qu'il leur fût encore redevable de la peine qu'ils prenoient de l'étrangler.

En vérité, monsieur, plus je médite sur cette étrange conduite, plus j'y trouve une complication de lâcheté, d'iniquité, de fourberie, qui la rend inimaginable. Ce qui me passe encore plus, est que tout cela paroît se faire de l'aveu de la nation entiere ; que non-seulement mes prétendus amis, mais d'honnêtes gens réellement estimables, y paroissent acquiescer, & que M. de S. Germain lui-même, ne m'en paroît pas encore assez scandalisé.

Cependant,

Cependant, fussai-je coupable, fussai-je en effet, tout ce qu'on m'accuse d'être, tant qu'on ne m'auroit pas convaincu, cette conduite envers moi, seroit encore injuste, fausse, inexcusable. Que doit-elle me paroître, à moi, qui me sens innocent?

Soyons équitables toujours. Je ne crois point que M. de C.....l soit l'auteur de l'imposture; mais je ne doute point qu'il n'ait très-bien vu que c'en étoit une; & que ce ne soit pour cela, qu'il prend tant de mesures pour m'empêcher d'en être instruit. Car autrement, avec la haine envenimée que tout décele en lui contre moi, jamais il ne se refuseroit le plaisir de me convaincre & de me confondre, dût-il s'ôter par-là, celui de me voir souffrir plus long-temps.

Quoique ma pénétration, naturellement très-mousse, mais aiguisée à force de s'exercer dans les ténebres, me fasse deviner assez juste, des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystere est encore enveloppé pour

moi, d'un voile impénétrable : mais à force d'indices combinés, comparés ; à force de demi-mots échappés & saisis à la volée ; à force de souvenirs effacés, qui par hasard, me reviennent, je présume G... m & Diderot les premiers auteurs de toute la trame. Je leur ai vu commencer, il y a plus de dix-huit ans, des menées auxquelles je ne comprenois rien, mais que je voyois certainement couvrir quelque mystere dont je ne m'inquiétois pas beaucoup, parce que les aimant de tout mon cœur, je comptois qu'ils m'aimoient de même. A quoi ont abouti ces menées ? Autre énigme non moins obscure. Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement, est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables, qu'ils m'auront attribués. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les en ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style & la main. Quant au style, un homme qui possede supérieurement l'art d'écrire,

imite aiſément juſqu'à certain point, le ſtyle d'un autre, quoique bien marqué. C'eſt ainſi que Boileau imita le ſtyle de Voiture & celui de Balſac, à s'y tromper; & cette imitation du mien peut être ſur-tout facile à Diderot, dont j'étudiois particuliérement la diction, quand je commençai d'écrire, & qui même a mis dans mes premiers ouvrages, pluſieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reſte, & qu'on ne ſauroit diſtinguer, du moins quant au ſtyle. (*) Il eſt certain que ſa tournure & la mienne, ſur-tout dans mes premiers ouvrages, dont la diction eſt

(*) Quant aux penſées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter, & que j'ai eu la bêtiſe d'adopter, ſont bien faciles à diſtinguer des miennes, comme on peut le voir dans celle du philoſophe, qui s'argumente en enfonçant ſon bonnet ſur ſes oreilles (*Diſc. ſur l'inég.*) : car ce morceau eſt de lui tout entier. Il eſt certain que M. Diderot abuſa toujours de ma confiance & de ma facilité, pour donner à mes écrits, un ton dur & un air noir, qu'ils n'eurent plus ſi-tôt qu'il ceſſa de me diriger, & que je fus livré tout-à-fait à moi-même.

comme la ſienne, un peu ſautante & ſentencieuſe, ſont parmi celles de nos contemporains, les deux qui ſe reſſemblent le plus. D'ailleurs, il y a ſi peu de juges en état de prononcer ſur la différence ou l'identité des ſtyles, & ceux même qui le ſont, peuvent ſi aiſément s'y tromper, que chacun peut décider là-deſſus comme il lui plait, ſans craindre d'être convaincu d'erreur.

La main eſt plus difficile à contrefaire; je crois même cela preſque impoſſible, dans un ouvrage de longue haleine. C'eſt pourquoi je préſume qu'on aura préféré des lettres, qui n'ont pas la même difficulté & qui rempliſſent le même objet. Quant à l'écrivain chargé de cette contrefaction, il aura été plus facile à trouver à Diderot, qu'à tout autre, parce qu'étant chargé de la partie des arts dans l'*Encyclopédie*, il avoit de grandes relations avec les artiſtes dans tous les genres. Au reſte, quand la puiſſance s'en mêle, beaucoup de difficultés s'applaniſſent; & quand il s'agiroit, par exemple, de décider ſi une

écriture eſt ou n'eſt pas contrefaite, je ne crois pas qu'on eût beaucoup de peine à trouver des experts prêts à être de l'avis qu'il plairoit à M. de C.....l.

Si ce n'eſt pas cela, ou de faux témoins, je n'imagine rien. Je pencherois même un peu pour cette derniere opinion, parce qu'aſſurément le benin Thevenin, quoi qu'on en diſe, ne fut pas apoſté pour rien; & je ne puis imaginer d'autre objet à la fable de ce manan, & à l'adroite façon dont ceux qui l'avoient apoſté, l'ont accréditée, (*) que de vouloir tâter d'avance, comment je ſoutiendrois la confrontation d'un faux témoin.

(*) Enfin, tant ont opéré les gens qui diſpoſent de moi, qu'il reſte clair comme le jour, à Grenoble & ailleurs, que le galérien Thevenin m'a prêté neuf francs aux Verrieres, tandis que j'étois à Montmorency; qu'il me les a prêtés par les mains du cabaretier Jeannet, notre commun hôte, chez qui je n'ai jamais logé, & à qui je ne parlai de ma vie; & que je lui donnai en reconnoiſſance, des lettres de recommandation pour Mrs. de Faugnes & Haldimand, que je ne connoiſſois pas.

Les Holbackiens, qui croyoient m'avoir déjà coulé à fond, furieux de me voir bien au château de Montmorency & chez M. le prince de Conti, firent jouer leurs machines par d'Alembert; & profitant des piques ſecrettes dont j'ai parlé, firent paſſer par le Temple, leur complot à l'hôtel de Luxembourg. Il eſt aiſé d'imaginer comment M. de C.....l s'aſſocia pour cette affaire particuliere, avec la ligue, & s'en fit le chef; ce qui rendit dès lors, le ſuccès immanquable, au moyen des manœuvres ſouterraines, dont G...m avoit probablement fourni le plan. Ce complot a pu ſe tramer de toute autre maniere; mais voilà celle où les indices, dans ce que j'ai vu, ſe rapportent le mieux. Il falloit, avant de rien tenter du côté du public, m'éloigner au préalable; ſans quoi, le complot riſquoit à chaque inſtant d'être découvert, & ſon auteur confondu. L'*Emile* en fournit les moyens, & l'on diſpoſa tout pour m'effrayer par un décret comminatoire, auquel on n'en vouloit cependant venir, que quand j'au-

rois pris le parti de fuir. Mais voyant que, malgré tout le fracas dont on accompagnoit la menace de ce décret, je reſtois tranquille & ne voulois pas démarrer, on s'aviſa d'un expédient tout puiſſant ſur mon cœur. Mad. de Boufflers, avec une grande éloquence, me fit voir l'alternative inévitable, de compromettre Mad. de L.....g ſi j'étois interrogé, ou de mentir, ce que j'étois bien réſolu de ne pas faire. Sur ce motif, auquel je ne pus réſiſter, je partis enfin, & l'on ne lâcha le décret, que quand ma réſolution fut bien priſe, & qu'on put le ſavoir. Il paroît que dès lors, le projet étoit arrangé entre Mad. de Boufflers & M. Hume, pour diſpoſer de moi; elle n'épargna rien pour m'envoyer en Angleterre. Je tins bon, & voulus paſſer en Suiſſe. Ce n'étoit pas là, le compte de la ligue, qui par ſes manœuvres parvint avec peine à m'en chaſſer. Nouvelles ſollicitations plus vives pour l'Angleterre: nouvelle réſiſtance de ma part. Je pars pour aller joindre milord Maréchal à

Berlin. La ligue vit l'inſtant où j'allois lui échapper. Son complot s'en alloit peut-être en fumée, ſi l'on ne m'eût tendu tant de pieges à Strasbourg, qu'enfin j'y tombai, me laiſſai livrer à Hume, & partis avec lui pour l'Angleterre, où j'étois attendu depuis ſi long-temps. Dès ce moment ils m'ont tenu; je ne leur échapperai plus.

Que je regrettai la France! Avec quelle ardeur, avec quelle conſtance, je ſurmontai tous les obſtacles, tous les dangers même qu'on eut ſoin d'oppoſer à mon retour; & cela pour venir eſſuyer dans ce pays ſi deſiré, des traitemens qui m'ont fait regretter l'Angleterre! Cependant les ſeize mois que j'y paſſai, ne furent pas perdus pour la ligue. A mon retour, je trouvai la France & l'Europe totalement changées à mon égard; & ma prévention, ma ſtupidité furent telles, que trop frappé des manœuvres de David Hume & de ſes aſſociés, je m'obſtinois à chercher à Londres, la cauſe des indignités que j'eſſuyois à Trye. Me voilà bien déſabuſé depuis que je n'y ſuis plus, & je rends aux

Anglois la juſtice qu'ils me refuſent. Néanmcins, s'ils étoient ce qu'on les ſuppoſe, ils auroient dit : n'imitons pas la légéreté françoiſe ; défions-nous des preuves d'açcuſations qu'on cache ſi ſoigneuſement à l'accuſé, & gardons-nous de juger ſans l'entendre, un homme qu'on cajole avec tant de fauſſeté, & qu'on charge avec tant d'animoſité.

Enfin ce complot, conduit avec tant d'art & de myſtere, eſt en pleine exécution. Que dis-je ! il eſt déjà conſommé. Me voilà devenu le mépris, la dériſion, l'horreur de cette même nation, dont j'avois il y a dix ans, l'eſtime, la bienveillance, j'oſerois dire la conſidération ; & ce changement prodigieux, quoiqu'opéré ſur un homme du peuple, ſera pourtant la plus grande œuvre du miniſtere de M. de C.....l, celle qu'il a eue le plus à cœur, celle à laquelle il a conſacré le plus de temps & de ſoins. Elle prouvera par un exemple flétriſſant pour l'eſpece humaine, combien eſt forte l'union des méchans pour mal faire, tandis que celle des bons, quand

elle exiſte, eſt ſi lâche, ſi foible, & toujours ſi facile à rompre.

Rien n'a été omis pour l'exécution de cette noble entrepriſe : toute la puiſſance d'un grand royaume, tous les talens d'un miniſtre intrigant, toutes les ruſes de ſes ſatellites, toute la vigilance de ſes eſpions, la plume des auteurs, la langue des clabaudeurs, la ſéduction de mes amis, l'encouragement de mes ennemis, les malignes recherches ſur ma vie pour la fouiller, ſur mes propos pour les empoiſonner, ſur mes écrits pour les falſifier; l'art de dénaturer, ſi facile à la puiſſance, celui de me rendre odieux à tous les ordres, de me diffamer dans tous les pays. Les détails de tous ces faits ſeroient preſque incroyables, s'il m'étoit poſſible d'expoſer ici ſeulement ceux qui me ſont connus. On m'a lâché des eſpions de toutes les eſpeces, aventuriers, gens de lettres, abbés, militaires, courtiſans. On a envoyé des émiſſaires en divers pays, pour m'y peindre ſous les traits qu'on leur a marqués. J'avois en Savoie, un témoin de ma

jeuneſſe, un ami que j'eſtimois, & ſur lequel je comptois. Je vais le voir, je vois qu'il me trompe; je le trouve en correſpondance avec M. de C..... l. J'avois à Paris un vieux compatriote, un ami, très-bon homme : on le met à la Baſtille; j'ignore pourquoi, c'eſt-à-dire, ſur quel prétexte. Le long temps qu'il y a reſté, lui fait honneur; on l'aura trouvé moins docile qu'on n'avoit cru; je veux eſpérer qu'on n'aura pas laſſé ſa patience, & qu'au bout de ſeize mois, il ſera ſorti de la Baſtille auſſi honnête homme qu'il y eſt entré. Je deſire la même choſe du libraire Guy, qu'on y a mis de même, & détenu preſque auſſi long-temps. On diſoit avoir trouvé dans les papiers du premier, un projet de moi pour l'établiſſement d'une pure démocratie à Geneve, & j'ai toujours blâmé la pure démocratie à Geneve, & par-tout ailleurs : on diſoit y avoir trouvé des lettres, par leſquelles j'excitois les brouilleries de Geneve; & non-ſeulement j'ai toujours blâmé les brouilleries de Geneve, mais je n'ai rien épargné pour porter les

repréſentans à la paix. Mais qu'importe qu'on en impoſe & qu'on mente ? Un menſonge dit en l'air, fait toujours ſon effet, ſur-tout quand il vient des bureaux d'un miniſtre, & quand il tire ſur moi.

En ſongeant au libraire de Paris, avec lequel j'eus ſi peu d'affaires, M. de C.....l qui n'oublie rien, aura-t-il oublié mon libraire de Hollande ? Je ne ſais ; mais dans un livre que celui-ci s'eſt obſtiné à vouloir me dédier, quoique j'y ſois maltraité, & dont il n'a pas voulu me communiquer d'avance l'épître dédicatoire, j'ai trouvé la tournure de cette épître ſi ſinguliere & ſi peu naturelle, qu'il eſt difficile de n'y pas ſuppoſer un but caché, qui tient à quelque fil de la grande trame.

Enfin nulle attention n'a été omiſe pour me défigurer de tout point, juſqu'à celle qu'on n'imagineroit pas, de faire diſparoître les portraits de moi qui me reſſemblent, & d'en répandre un à très-grand bruit, qui me donne un air farouche & une mine de Cyclope. A ce gracieux portrait, on a mis pour pendant, celui de

David Hume (*), qui réellement a la tête d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos figures, ainſi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. En un mot, les détails qu'embraſſe l'exécution du plan qui me regarde, ſont immenſes, inconcevables. O ! ſi je ſavois tous ceux que j'ignore, ſi je voyois mieux ceux que je n'ai fait que conjecturer, ſi je pouvois embraſſer d'un coup-d'œil, tous ceux dont je ſuis l'objet depuis dix années, ils pourroient me donner quelque orgueil, ſi mon cœur en étoit moins déchiré. Si M. de C.....l eût employé à bien gouverner l'état, la moitié du temps, des talens, de l'argent, & des ſoins qu'il a mis à ſatisfaire ſa haine, il eût été l'un des grands miniſtres qu'ait eu la France.

(*) Quand il s'aviſa de me faire peindre à Londres, je ne pus imaginer quel étoit ſon but; car j'entrevoyois déjà de reſte, que ce n'étoit pas par amitié pour moi. Je le vois maintenant très-bien, ce but; mais je ne me pardonnerois pas de l'avoir deviné.

Ajoutez à tout cela, l'expédition de la Corſe, cette inique & ridicule expédition, qui choque toute juſtice, toute humanité, toute politique, toute raiſon. Expédition que ſon ſuccès rend encore plus ignominieuſe, en ce que n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile & coûteuſe conquête, ce que diſoit Pyrrhus de ſes victoires : encore une, & nous ſommes perdus. Mais hélas ! l'Europe n'offrira plus à M. de C.....l d'autre peuple naiſſant à détruire, ni d'auſſi grand homme à noircir, que ſon illuſtre & vertueux chef.

C'eſt ainſi que l'homme le plus fin ſe décele, en écoutant trop ſon animoſité. M. de C.....l connoiſſoit bien la plaie la plus cruelle, par laquelle il pût déchirer mon cœur, & il ne me l'a pas épargnée ; mais il n'a pas vu combien cette barbare vengeance le démaſquoit & devoit éventer ſon complot. Je le défie de pallier jamais cette expédition, d'aucune raiſon, ni d'aucun prétexte qui puiſſe contenter

un homme ſenſé. On ſaura que je fus voir le premier, un peuple diſciplinable & libre, où toute l'Europe ne voyoit encore qu'un tas de rebelles & de bandits; que je vis germer les palmes de cette paſſion naiſſante; qu'elle me choiſit pour les arroſer; que ce choix fit ſon infortune & la mienne; que ſes premiers combats furent des victoires; que n'ayant pu la vaincre, il fallut l'acheter. Quant à la concluſion qui me regarde, on préſumera quelque jour, je l'eſpere, malgré tous les artifices de M. de C.....l, qu'il n'y avoit qu'un homme eſtimable qu'il pût haïr avec tant de fureur.

Voilà, monſieur, ce qui me fait prendre mon parti avec plus de courage, que n'en ſembloit annoncer l'accablement où vous m'avez vu; mais je découvrois alors pour la premiere fois, des horreurs dont je n'avois pas la moindre idée, & auxquelles il n'eſt pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Epouvanté des infernales trames dont je me ſentois enlacé, je donnois trop de pouvoir

à l'impoſture, j'en prolongeois trop loin l'effet ſur l'avenir. Je voyois mon nom, qui doit me ſurvivre, couvert par elle d'un opprobre éternel, au lieu de la gloire & des honneurs que je ſens dans mon cœur m'être dus. Je frémiſſois de douleur & d'indignation, à cette cruelle image. Aujourd'hui, que j'ai eu le temps de m'apprivoiſer avec des idées qui m'étoient ſi nouvelles, de les peſer, de les comparer, de mettre par ma raiſon, les iniques œuvres des hommes à la coupelle du temps & de la vérité, je ne crains plus que le vil alliage y réſiſte; le ſoufre & le plomb s'en iront en fumée, & l'or pur demeurera tôt ou tard, quand mes ennemis morts, ainſi que moi, ne l'altéreront plus. Il eſt impoſſible que, de tant de trames ténébreuſes, quelqu'une au moins ne ſoit pas enfin dévoilée au grand jour; & c'en eſt aſſez, pour juger des autres. Les bons ont horreur des méchans, & les fuient; mais ils ne braſſent pas des complots contre eux. Il eſt impoſſible que, revenus de la haine aveugle qu'on leur inſpire, mes

ſemblables ne reconnoiſſent pas un jour dans mes ouvrages, un homme qui parla d'après ſon cœur. Il eſt impoſſible qu'en blâmant & plaignant les erreurs où j'ai pu tomber, ils ne louent pas mes intentions; qu'ils ne béniſſent pas ma mémoire; qu'ils ne s'attendriſſent pas ſur mes malheurs. Une ſeule conſidération ſuffit pour me rendre la tranquillité que m'ôtoit l'effroi d'une ignominie éternelle : c'eſt celle de la route qu'ont priſe ceux qui m'oppriment, pour égarer à leur ſuite la génération préſente, mais qui n'égarera ſûrement pas la poſtérité, ſur laquelle ils n'auront plus l'aſcendant dont ils abuſent. Ses ennemis, dira-t-on, ſe ſont attachés, comme de vils corbeaux, ſur ſon cadavre; mais jamais de ſon vivant, aucun d'eux l'oſa-t-il attaquer en face? Ils le prirent en traîtres; ils s'enfoncerent dans des ſouterrains, pour creuſer des gouffres ſous ſes pas, tandis qu'il marchoit à la lumiere du ſoleil, & qu'il défioit le reproche du crime, d'oſer ſoutenir ſes regards. Quoi! la juſtice & la vérité rampent-elles ainſi

dans les ténebres ? Les hommes droits & vertueux se font-ils ainsi fourbes & traîtres, tandis que le coupable appelle à grands cris ses accusateurs ? Si cette considération leur fait reprendre le même examen avec plus d'impartialité, je n'en veux pas davantage. Tranquillisé pour l'avenir sur la terre, j'aspire au séjour du repos, où les œuvres de l'iniquité ne pénetrent pas. En attendant, je me dois d'approfondir cet abominable complot, s'il m'est possible ; c'est tout ce qui me reste à faire ici bas, & je n'épargnerai pour cela, rien de ce qui est en ma foible puissance. Je sais que mon naturel craintif, honteux, timide, ne me promet ni sang-froid, ni présence d'esprit, ni mémoire, quand il faudra payer de ma personne & confondre les imposteurs. J'avoue même que l'indigne rôle auquel je me vois ravalé, & pour lequel la nature m'avoit si peu fait, me donne un frémissement & des serremens de cœur que je ne puis vaincre, & dont j'aurois été moins subjugué dans de plus heureux temps. Il y a

dix ans que l'imputation d'un forfait m'eût fait rire, & rien de plus. Mais depuis que les cruels m'ont ainſi défiguré, ſans me laiſſer même aucun moyen de me défendre, tout injurieux ſoupçon que je lis dans les cœurs, plonge le mien dans un trouble inexprimable. Les ſcélérats endurcis au crime, ont des fronts d'airain; mais l'innocence rougit & pleure en ſe voyant couvrir de fange. Une ame noble & fière a beau ſe roidir & s'élever, un tempérament timide ne peut ſe refondre: dans toutes les ſituations de ma vie, le mien me ſubjugue toujours; ſoit forcé de parler au milieu d'un cercle, ſoit tête à tête, agacé par une femme railleuſe, ſoit avili dans la confrontation d'un impudent, mon trouble eſt toujours le même; & le courage que je ſens au fond de mon cœur, refuſe de ſe montrer ſur ma contenance. Je ne ſais ni parler ni répondre; je n'ai jamais ſu trouver qu'après coup, la choſe que j'avois à dire, ou le mot qu'il falloit employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avoit l'aſſurance

& la facilité qui me manquent, & il périt. J'aurois tort d'eſpérer une meilleure deſtinée, mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit. Que je ſache à tout prix, de quoi je ſuis coupable ; que j'apprenne enfin, quel eſt mon crime ; qu'on m'en montre le témoignage & les preuves, ces invincibles preuves, qui bien qu'adminiſtrées ſi ſecrétement, & par des mains ſi ſuſpectes, n'ont laiſſé le moindre doute à perſonne, & ſur leſquelles ame vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de ſavoir ſi je n'avois rien à dire. Enfin, qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuſer moi préſent, (*) & je meurs content.

(*) Je ſuis perſuadé qu'il y a ſous tout cela, quelque équivoque, quelque mal-entendu, quelque adroit menſonge, ſur lequel un mot peut-être ſeroit un trait de lumiere qui frapperoit tout le monde, & démaſqueroit les impoſteurs. Ils le ſentent & le craignent, ſans doute : auſſi paroit-il qu'ils ont mis toute l'adreſſe, toute la ruſe, toute la ſagacité de leur eſprit, à chercher des raiſons plauſibles & ſpécieuſes, pour prévenir toute explication. Cependant, comment ont-ils pu couvrir l'iniquité de cette conduite, juſqu'à tromper les gens de bon ſens ? Voilà ce qui me paſſe.

Eh ! que reſte-t-il ici bas, pour me faire aimer à vivre ? Déjà vieux, ſouffrant, ſans ami, ſans appui, ſans conſolation, ſans reſſource, voilà la pauvreté prête à me talonner ; & quand on m'auroit laiſſé même la liberté d'employer mes talens à gagner mon pain, de quoi jouirois-je en le mangeant ? Quoi, voir toujours des hommes faux, haineux, malveillans, toujours des maſques, toujours des traîtres ; & loin de vous, pas un ſeul viſage d'homme ; plus d'épanchement dans le ſein d'un ami, plus de ces doux ſentimens qu'une longue habitude rend délicieux ? Ah ! la vie à ce prix, m'eſt inſupportable ; & quand ſa fin ne ſeroit que celle de mes peines, je deſirerois d'en ſortir : mais elle ſera le commencement de cette félicité pour laquelle je me ſentois né, & que je cherchai vainement ſur la terre. Que j'aſpire à cette heureuſe époque, & que j'aimerai quiconque m'y fera parvenir ! J'étois homme, & j'ai péché ; j'ai fait de grandes fautes que j'ai bien expiées, mais le crime jamais n'approcha de mon cœur.

Je me ſens juſte, bon, vertueux, autant qu'homme qui ſoit ſur la terre : voilà le motif de mon eſpérance & de ma ſécurité. Quoique je paroiſſe abſolument oublié de la Providence, je n'en déſeſpérerai jamais. Que ſes récompenſes pour les bons doivent être belles, puiſqu'elle les néglige à ce point ici bas ! J'avoue pourtant, qu'en la voyant dormir ſi long-temps, il me prend des momens d'abattement. Ils ſont rares, ils ne durent guere, & ne changent rien à ma diſpoſition. J'eſpere que la mort ne viendra pas dans un de ces triſtes momens : mais quand elle y viendroit, elle me ſeroit moins conſolante, ſans m'être plus redoutable. Je me dirois : je ne ſerai rien, ou je ſerai bien ; cela vaut toujours mieux pour moi, que cette vie.

La mort eſt douce aux malheureux ; la ſouffrance eſt toujours cruelle. Par là, je reſte ici bas à la merci des méchans ; mais enfin, que me peuvent-ils faire ? Ils ne me feront pas plus ſouffrir que ne fit la néphrétique, & j'ai fait là-deſſus, l'eſſai

de mes forces : s'ils ſont longs, ils exerceront mon ame à la patience, à la conſtance, au courage ; ils lui feront mériter les prix deſtinés à la vertu ; & au jour de ma mort, qu'il faudra bien enfin qui vienne, mes perſécuteurs m'auront rendu ſervice en dépit d'eux. Pour quiconque en eſt là, les hommes ne ſont plus guere à craindre. Auſſi M. de C.....l peut jouer de ſon reſte avec toute ſa puiſſance. Tant qu'il ne changera pas la nature des choſes, tant qu'il n'ôtera pas de ma poitrine, le cœur de J. J. Rouſſeau, pour y mettre celui d'un mal-honnête homme, je le mets au pis.

Monſieur, j'ai vécu : je ne vois plus rien, même dans l'ordre des poſſibles, qui pût me donner encore ſur la terre, un moment de vrai plaiſir. On m'offriroit ici bas le choix de ce que j'y veux être, que je répondrois, *mort*. Rien de ce qui flattoit mon cœur, ne peut plus exiſter pour moi. S'il me reſte un intervalle encore, juſqu'à ce moment ſi lent à venir, je le dois à l'honneur de ma mémoire. Je

veux tâcher que la fin de ma vie honore ſon cours & y réponde. Juſqu'ici, j'ai ſupporté le malheur; il me reſte à ſavoir ſupporter la captivité, la douleur, la mort: ce n'eſt pas le plus difficile; mais la dériſion, le mépris, l'opprobre, apanage ordinaire de la vertu parmi les méchans, dans tous les points par où l'on pourra me les faire ſentir. J'eſpere qu'un jour on jugera de ce que je fus, par ce que j'aurai ſu ſouffrir. Tout ce que vous m'avez dit pour me détourner, quoique plein de ſens, de vérité, d'éloquence, n'a fait qu'enflammer mon courage; c'eſt un effet qu'il eſt naturel d'éprouver près de vous; & je n'ai pas peur que d'autres m'ébranlent, quand vous ne m'avez pas ébranlé. Non, je ne trouve rien de ſi grand, de ſi beau, que de ſouffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. Si je n'ai pas en tout la même foi qu'eux, j'ai la même innocence & le même zele, & mon cœur ſe ſent digne du même prix.

Adieu, monſieur; ce n'eſt pas ſans un vrai regret, que je me vois à la veille de

m'éloigner de vous. Avant de vous quitter, j'ai voulu du moins goûter la douceur d'épancher mon cœur dans celui d'un homme vertueux. C'eſt, ſelon toute apparence, un avantage que je ne retrouverai de long-temps.

Note oubliée dans ma lettre à M. de S. Germain.

Je me ſouviens d'avoir, étant jeune, employé le vers ſuivant dans une comédie :

C'eſt en le trahiſſant, qu'il faut punir un traître.

Mais outre que c'étoit dans un cas très-excuſable, & où il ne s'agiſſoit point d'une véritable trahiſon, ce vers échappé dans la rapidité de la compoſition, dans une piece non publique & non corrigée, ne prouve point que l'auteur penſe ce qu'il fait dire à une femme jalouſe, & ne fait autorité pour perſonne. S'il eſt permis de trahir les traîtres, ce n'eſt qu'aux gens qui leur reſſemblent; mais jamais les armes des méchans ne ſouillerent les mains d'un honnête homme. Comme il n'eſt pas permis de mentir à un menteur, il eſt encore moins permis de trahir un traître : ſans cela, toute la morale ſeroit ſubvertie, & la vertu ne ſeroit plus qu'un vain nom; car le nombre des mal-honnêtes gens étant malheureuſement le plus grand ſur la terre, ſi l'on ſe permettoit d'adopter vis-à-

EXTRAIT

D'une Lettre à M. DU BELLOY.

12 mars 1770.

CE que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait sur vous, ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui pensoient vous surprendre par cette voie. Ce n'est pas sur des hommes tels que vous, que les discours en l'air ont quelque prise; mais les frivoles clameurs de la calomnie, qui n'excitent guere d'attention, sont bien différentes dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond silence, & dont les développemens successifs se font lentement, sourdement, &

vis d'eux, leurs propres maximes, on feroit le plus souvent mal-honnête homme soi-même, & l'on en viendroit bientôt à supposer toujours, que l'on a à faire à des coquins, afin de s'autoriser à l'être.

avec méthode. Vous parlez d'évidence : quand vous la verrez contre moi, jugez-moi ; c'eſt votre droit : mais n'oubliez pas de juger auſſi mes accuſateurs. Examinez quel motif leur inſpire tant de zele. J'ai toujours cru que les méchans inſpiroient de l'horreur, mais point d'animoſité. On les punit, ou on les fuit : mais on ne ſe tourmente pas d'eux ſans ceſſe ; on ne s'occupe pas ſans ceſſe à les circonvenir, à les tromper, à les trahir ; ce n'eſt point à eux que l'on fait ces choſes là ; ce ſont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens ſi zélés, ſi vertueux, ſi fiers ſur-tout d'être des traîtres, & qui ſe maſquent avec tant de ſoin pour me démaſquer : " Meſſieurs, j'admire votre „ zele, & vos preuves me paroiſſent ſans „ replique ; mais pourquoi donc craindre „ ſi fort que l'accuſé ne les fache & n'y „ réponde ? Permettez que je l'en inſ- „ truiſe, & que je vous nomme. Il n'eſt „ pas généreux, il n'eſt même pas juſte „ de diffamer un homme, quel qu'il ſoit, „ en ſe cachant de lui. C'eſt, dites-vous,

„ par ménagement pour lui, que vous „ ne voulez pas le confondre ; mais il „ ſeroit moins cruel, ce me ſemble, de „ le confondre que de le diffamer, & „ de lui ôter la vie, que de la lui ren- „ dre inſupportable. Tout hypocrite de „ vertu doit être publiquement confon- „ du : c'eſt là ſon vrai châtiment ; & l'évi- „ dence elle-même eſt ſuſpecte, quand „ elle élude la conviction de l'accuſé. „ En leur parlant de la ſorte, examinez leur contenance ; peſez leur réponſe ; ſuivez, en la jugeant, les mouvemens de votre cœur, & les lumieres de votre raiſon : voilà, monſieur, ce que je vous demande, & je me tiens alors pour bien jugé.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Monquin, 28 mars 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes, &c.)

Je tardois, cher Moultou, pour répondre à votre derniere lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche; mais les neiges qui ſont revenues m'aſſiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne ſais plus quand j'en pourrai partir. Ce ſera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je ſais bien ce que je veux faire; mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me ſuggérez, d'aller m'établir en Savoie; je demandai & obtins, durant mon ſéjour à Bourgoin, un paſſe-port pour cela, dont ſur des lumieres qui me vinrent en même temps, je ne voulus point faire uſage.

J'ai réſolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laiſſer à ceux qui diſpoſent de moi, le plaiſir d'aſſouvir leur fantaiſie juſqu'à mon dernier ſoupir.

Je ne ſuis point dans le cas d'avoir beſoin de la bourſe d'autrui, du moins pour le préſent; & dans la poſition où je ſuis, je ne dépenſe guere moins en place qu'en voyage : mais je ſuis fâché que l'offre de votre bourſe m'ait ôté la reſſource d'y recourir au beſoin ; ma maxime la plus chérie eſt de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaiſir en les privant d'un autre ; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai pas choiſir au Monomotapa, quoi qu'en diſe la Fontaine. Cela tient à mon tour d'eſprit particulier, dont je n'excuſe pas la bizarrerie, mais que je dois conſulter quand il s'agit d'être obligé; car autant je ſuis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le ſuis peu de ce qu'on me fait accepter. Auſſi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyran-

nie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode, & non pas à la ſienne, ſera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre amitié, l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut aſſurément que vous ſoyez peu difficile en reſſemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope, qu'on débite à ſi grand bruit ſous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner ſon motif, quoique dès lors je viſſe aſſez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'eſtampe, & ſur-tout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant, une autre repréſentant ledit M. Hume, qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos viſages, ainſi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous

a faits de ce portrait, vous ont subjugué ; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre, cette mine farouche, qui n'eſt pas la mienne aſſurément. Les gravures faites ſur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus reſſemblant ; remarquez qu'on les a fait diſparoître, ou contrefaire hideuſement. Comment ne ſentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela ſignifie ?

Voici deux actes d'honnêteté, de juſtice & d'amitié à faire. C'eſt à vous que j'en donne la commiſſion.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens ſi attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne ſeroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites ſur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de ſurpriſe, trois ou quatre lettres de M. le comte de Treſſan, avec les réponſes, qui furent écrites, il y a une quinzaine

zaine d'années, au ſujet d'une tracaſſerie de Paliſſot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au ſeul Vernes, auquel j'avois alors, & bien malheureuſement, la même confiance que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce ſoit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime; d'où les a-t-il eues? Ce n'eſt certainement pas de moi; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres, en me parlant de cette édition. Je comprends aiſément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Treſſan, qui probablement ne l'auroit pas donné non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Treſſan, dont je ne ſais pas l'adreſſe, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne ſeroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois enfreint un devoir, dont j'ai porté l'obſervation juſqu'à un ſcrupule, peut-être inouï envers Voltaire, que

j'ai laiſſé falſifier & défigurer mes lettres, & taire les ſiennes, ſans que j'aie voulu juſqu'ici, montrer ni les unes ni les autres à perſonne. Ce n'eſt ſûrement pas pour me faire honneur, que ces lettres ont été imprimées; c'eſt uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Treſſan.

2°. J'ai fait, il y a quelques mois, à Mad. la ducheſſe douairiere de Portland, un envoi de plantes que j'avois été herboriſer pour elle au mont Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de ſoin, de même qu'un aſſortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mad. de Portland, ni de cet envoi, quoique j'aie écrit, & à elle, & à ſon commiſſionnaire: mes lettres ſont reſtées ſans réponſe, & je comprends qu'elles ont été ſupprimées, ainſi que l'envoi, par des motifs qui ne vous feront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie, ſont très-aſſorties à l'objet qu'on ſe propoſe. Ayez, cher Moultou, la complaiſance d'écrire à Mad. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on

ne me laiſſe pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faiſois un honneur de mériter. Vous ſentez que je ne peux pas entretenir des correſpondances malgré ceux qui les interceptent. Ainſi là-deſſus, comme ſur toute choſe où la néceſſité commande, je me ſoumets. Je voudrois ſeulement, que mes anciens correſpondans fuſſent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même choſe m'eſt arrivée avec M. Gouan de Montpellier, à qui j'ai fait un envoi ſous l'adreſſe de M. de S. Prieſt. La même choſe m'arrivera peut-être avec vous. Accuſez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, ſi elle vous parvient encore; la vôtre, ſi vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes reſpects & ceux de ma femme à Mad. Moultou. Nous vous embraſſons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 4 avril 1770.

C'EST par oubli, monsieur, que je n'avois pas répondu à votre précédente lettre; car, quoique je ne promette de l'exactitude à personne, je me ferois un plaisir d'en avoir avec vous. La description de votre vie tranquille & champêtre, me fait grand plaisir, ainsi que celle du climat que vous habitez, aux vents près, qui ne sont point de mon goût. Cette douce vie, pour laquelle j'étois né, eût été celle dans laquelle j'aurois achevé mes jours, si on m'avoit laissé faire; mais quand l'honneur, le devoir & la nécessité commandent, il faut obéir. Ne m'écrivez plus ici, monsieur; votre lettre ne m'y trouveroit vraisemblablement plus, & je ne puis vous donner d'adresse assurée, parce que, quoique je sache très-bien ce que je veux faire, j'ignore absolument ce

que je ferai. Je ſuis fâché de quitter ce pays ſans vous envoyer des roſiers ; mais la nature, tardive en ces cantons, n'eſt pas encore éveillée ; à peine avons-nous déjà quelques violettes, & je ne dois plus eſpérer de cueillir des roſes. Adieu, mon cher M. Laliaud. Souvenez-vous de moi quelquefois : je vous ſalue, & vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Monquin, le 6 avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes, &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige ſur votre ſanté. Vous m'aviez parlé dans la précédente, de votre mal de gorge, comme d'une choſe paſſée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été ſi ſujet, qui ſont vifs, courts, & ne laiſſent aucune trace. Mais ſi c'eſt une humeur de goutte, il ſera difficile que vous ne vous en reſſentiez pas de temps

en temps : mais sur-tout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir ; car ce seroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent supporter, tant qu'il leur reste quelque bien à faire. Du Peyrou, pour avoir voulu droguer la sienne, l'effaroucha, la fit remonter ; & ce ne fut pas sans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeller aux extrêmités. Vous savez sans doute ce qu'il faut faire pour cela ; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préserver. Si jeune, déjà la goutte ! Que je vous plains ! Si vous eussiez toujours suivi le régime que je vous faisois faire à Motiers, sur-tout quant à l'exercice, vous ne seriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de soupés, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reste à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'est passé derniérement dans votre ville, me fâche encore, mais ne me surprend plus. Com-

ment ! votre Conſeil ſouverain ſe met à rendre des jugemens criminels ? Les rois, plus ſages que lui, n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même deſtinée, qu'ils trouveront, hélas ! aſſez tôt ſans tant courir. Mais,

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les natifs ne miſſent à leurs prétentions l'inſolence de gens qui ſe ſentent ſoufflés, & qui ſe croient ſoutenus ; mais je doute encore moins que, ſi ces pauvres citoyens ne ſe laiſſoient aveugler par la proſpérité, & ſéduire par un vil intérêt, ils n'euſſent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond très-juſte, très-raiſonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà auſſi durs ariſtocrates avec les habitans, que les magiſtrats furent jadis avec eux. De ces deux ariſtocraties, j'aimerois encore mieux la premiere.

Je ſuis ſenſible à la bonté que vous

avez de vouloir bien écrire à Mad. de Portland & à M. de Treſſan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres ; je ne ſuis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impreſſion des lettres du dernier, diſculpe abſolument Rey ſur cet article, mais n'infirme point au reſte, les fortes raiſons que j'ai de le tenir tout au moins pour ſuſpect ; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, ſongeant à tant de monde & à tant de choſes, ils aient oublié cet homme là. Ce que vous a dit M. Garcin, du bruit qu'il fait de ſon amitié pour moi, n'eſt pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eſt ſinguliérement dans le plan de ceux qui diſpoſent de moi. C.....t y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi, ſans verſer des larmes de tendreſſe. Ceux qui m'aiment véritablement, ſe gardent bien, dans les circonſtances préſentes, de ſe mettre en avant avec tant d'emphaſe. Ils gémiſſent tout bas au contraire, obſervent & ſe taiſent, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conſeille de faire. Vous compromettre ne ſeroit pas me ſervir. Il y a quinze ans qu'on travaille ſous terre ; les mains qui ſe prêtent à cette œuvre de ténebres, la rendent trop redoutable pour qu'il ſoit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter ſur la mine, attendre qu'elle ait fait ſon exploſion ; & ce n'eſt plus ma perſonne qu'il faut ſonger à défendre, c'eſt ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaiſons ; ma confiance n'eſt pas celle d'un ſot, mais celle au contraire de quelqu'un qui ſe connoît en hommes, en diverſité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C.....t, & qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous ſéduire ; je ſuis perſuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de choſes, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand vous

verrez la vérité, il ne fera pas pour cela temps de la dire ; il faut attendre les révolutions qui lui feront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'eſt alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant ſe cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impoſe. Voilà ta tâche, ô Moultou ! Elle eſt grande, elle eſt belle, elle eſt digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choiſi pour la remplir.

Voici peut-être la derniere fois, que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me ſeroit intéreſſant de vous voir : mais ne parlons plus de Chambéri ; ce n'eſt pas là où je ſuis appellé. L'honneur & le devoir crient ; je n'entends plus que leur voix. Adieu : recevez l'embraſſement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres ſont ouvertes ; ce n'eſt pas là ce qui me fâche, mais pluſieurs ne parviennent pas. Faites enſorte que je ſache ſi celle-ci aura été plus heureuſe. Vous n'ignorerez pas où je ſerai ; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes

à la poſte, mes lettres le feront encore dans la maiſon où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embraſſons l'un & l'autre, avec toute la tendreſſe de notre cœur. Nos hommages & reſpects les plus tendres à madame.

Il eſt vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, & même de mon herbier. Cependant, comme l'herbier eſt un préſent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la derniere extrêmité; & mon intention eſt de le laiſſer, ſi je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

LETTRE

A M. DE CEZARGES.

Monquin, fin d'avril 1770.

JE vous avoue, monſieur, que vous connoiſſant pour un gentilhomme plein d'honneur & de probité, je n'apprends pas ſans ſurpriſe, la tranquillité avec la-

quelle vous avez ſouffert en mon abſence, les outrages atroces que ma femme a reçus du bandit en cotillon, auquel Mad. de Cezarges a jugé à propos de nous livrer, après nous avoir ôté les gens qu'elle nous avoit tant vantés elle-même, & avec qui nous vivions en paix.

Je ſais bien, monſieur, qu'on vous taxe d'avoir peu d'autorité chez vous, & que le capitaine Vertier vous a ſubjugué, dit-on, comme les autres. Mais je ne vous aurois jamais cru dénué de crédit dans votre propre maiſon, au point de n'y pouvoir procurer la ſûreté aux hôtes que vous y avez placés vous-même. Puiſqu'en cela, toutefois, je me ſuis trompé; puiſque vous ne pouvez vous délivrer des mains des ſuſdits bandits en cotillon, & puiſque Mad. de Cezarges elle-même ne voit d'autre remede aux mauvais traitemens que je puis recevoir des gens qui dépendent d'elle, que d'en être déſolée, ne trouvez pas mauvais, juſqu'à ce que je puiſſe me procurer une autre demeure, que réduit à moi ſeul pour toute reſſource,

je tâche de me faire la juſtice que je ne puis obtenir, en pourvoyant de mon mieux, à ma propre défenſe & à la protection que je dois à ma femme. Que s'il en arrive du ſcandale dans votre maiſon, je vous prends vous-même à témoin, qu'il n'y aura pas de ma faute; puiſque ne pouvant, ſans manquer à moi-même & à ma femme, éviter d'en venir là, je ne l'ai fait cependant qu'à la derniere extrêmité, & après vous en avoir prévenu.

FRAGMENT

D'une Lettre à M. L. D. M.

A Paris, le 23 novembre 1770.

OUI, le cruel moment où cette lettre fut écrite, fut celui où pour la premiere & l'unique fois, je crus percer le ſombre voile du complot inouï, dont je ſuis enveloppé; complot dont, malgré mes efforts pour en pénétrer le myſtere, il ne m'étoit pas venu juſqu'alors, la moindre idée, & dont la trace s'effaça bientôt dans

mon esprit, au milieu des absurdités sans nombre, dont je le vis environné. La violence de mes idées, & le trouble où elles me plongerent à cette découverte, m'ont plutôt laissé le souvenir de leur impression, que celui de leur tissu. Pour en bien juger, il faudroit avoir présens à l'esprit, tous les détails de la situation où j'étois pour lors, & toutes les circonstances qui la rendoient accablante; seul, sans appui, sans conseil, sans guide, à la merci des gens chargés de disposer de moi; livré par leurs soins, à la haine publique que je voyois, que je sentois en frémissant, sans qu'il me fût possible d'en appercevoir, d'en conjecturer au moins la cause, pas même, ce qui paroît incroyable, de savoir les nouvelles publiques & de lire les gazettes; environné des plus noires ténebres, à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets; confiné pour tout asyle, aux approches de l'hiver, dans un méchant cabaret, & d'autant plus effrayé de ce qui venoit de m'arriver à Trye, que j'en voyois la suite & l'effet à Grenoble.

L'aventure de Thevenin, que j'attribuois aux intrigues des Anglois & des gens de lettres, m'apprit que ces intrigues venoient de plus près & de plus haut. J'avois cru ce Thevenin apoſté ſeulement par le ſieur Bovier. J'appris par haſard, que Bovier n'agiſſoit dans cette affaire, que par l'ordre de M. l'intendant; ce qui ne me donna pas peu à penſer. M. de Tonnerre, après m'avoir hautement promis toute la protection dont j'avois beſoin pour approfondir cette affaire, me preſſa de la ſuivre, & me propoſa le voyage de Grenoble, pour m'aboucher avec ledit Thevenin. La propoſition me parut bizarre, après les preuves péremptoires que j'avois données. J'y conſentis néanmois. Quand j'eus fait ce voyage, & que malgré mon ineptie, ſon impoſture fut parvenue au plus haut degré d'évidence, M. de Tonnerre, oubliant l'aſſurance qu'il m'avoit donnée, m'offrit de punir ce malheureux par quelques jours de priſon, ajoutant qu'il ne pouvoit rien de plus. Je n'acceptai point cette offre, &

l'affaire en demeura là. Mais il reſta clair par l'expérience, qu'un impoſteur adroit pourroit m'embarraſſer, & que je manquois ſouvent du ſang-froid & de la préſence d'eſprit néceſſaires pour me démêler de ſes ruſes. Je crus auſſi m'appercevoir que c'étoit là ce qu'on avoit voulu ſavoir, & que cette connoiſſance influoit ſur les intrigues dont j'étois l'objet. Cette idée m'en rappella d'autres, auxquelles juſqu'alors, j'avois fait peu d'attention, & des multitudes d'obſervations, que j'avois rejetées comme les vaines inquiétudes d'une imagination effarouchée par mes malheurs.

Pour remonter à un événement qui n'eſt pas ſans myſtere, l'époque du décret contre ma perſonne, me parut avoir été celle d'une ſourde trame contre ma réputation, qui d'année en année, étendit doucement ſes menées; juſqu'à ce que mon départ pour l'Angleterre, les manœuvres de M. Hume, & la lettre de M. Walpole les mirent plus à découvert; juſqu'à ce qu'ayant écarté de moi tout le monde,

monde, hors les fauteurs du complot, on pût me traîner dans la fange ouvertement & impunément.

C'eſt ainſi que peu à peu, tout changeoit autour de moi. Le langage même de mes connoiſſances changeoit très-ſenſiblement. Il régnoit juſques dans leurs éloges, une affectation de réſerve, d'équivoque & d'obſcurité, qu'ils n'avoient jamais eue auparavant; & M. de Mirabeau m'ayant écrit à Wootton, pour m'offrir un aſyle en France, prit un ton ſi bizarre, & ſe ſervoit de tournures ſi ſingulieres, qu'il me falloit toute la ſécurité de l'innocence & toute ma confiance en ſes avances d'amitié, pour n'être pas choqué d'un pareil langage. J'y fis pour lors ſi peu d'attention, que je n'en vins pas moins en France, à ſon invitation; mais j'y trouvai un tel changement par rapport à moi, & une telle impoſſibilité d'en découvrir la cauſe, que ma tête déjà altérée par l'air ſombre de l'Angleterre, s'affectoit davantage de plus en plus. Je m'apperçus qu'on cherchoit à m'ôter la con-

noiſſance de tout ce qui ſe paſſoit autour de moi : il n'y avoit pas là, de quoi me tranquilliſer ; encore moins dans les traitemens dont, à l'inſu de M. le prince de Conti, (du moins je le croyois ainſi) l'on m'accabloit au château de Trye. Le bruit en étant parvenu juſqu'à S. A. S. elle n'épargna rien pour y mettre ordre, quoique toujours ſans ſuccès, ſans doute parce que l'impulſion ſecrette en venoit à la fois du dedans & du dehors. Enfin pouſſé à bout, je pris le parti de m'adreſſer à Mad. de Luxembourg, qui pour toute aſſiſtance, me fit faire de bouche, une réponſe aſſez ſeche, très-peu conſolante, & qui ne répondoit guere aux bontés dont ce prince paroiſſoit m'accabler.

Depuis très-long-temps, & long-temps même avant le décret, j'avois remarqué dans cette dame, un grand changement de ton & de manieres envers moi. J'en attribuois la cauſe à un refroidiſſement aſſez naturel de la part d'une grande dame, qui d'abord s'étant trop engouée de moi ſur mes écrits, s'en étoit enſuite ennuyée par

ma bêtiſe dans la converſation, & par ma gaucherie dans la ſociété. Mais il y avoit plus, & j'avois trop d'indices de ſa ſecrette haine, pour pouvoir raiſonnablement en douter. Je jugeois même que cette haine étoit fondée ſur des balourdiſes de ma part, bien innocentes aſſurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais les femmes ne pardonnent, quoiqu'on n'ait eu nulle intention de les offenſer. Je flottois pourtant toujours dans cette opinion, ne pouvant me perſuader qu'une femme de ce rang, qui m'avoit ſi bien connu, qui m'avoit marqué tant de bienveillance & même d'empreſſement, la veuve d'un ſeigneur qui m'honoroit d'une amitié particuliere, pût jamais ſe réſoudre à me haïr aſſez cruellement pour vouloir travailler à ma perte. Une ſeule choſe m'avoit paru toujours inexplicable. En partant de Montmorency, j'avois laiſſé à M. de Luxembourg, tous mes papiers, les uns déjà triés, les autres qu'il ſe chargea de trier lui-même, pour me les envoyer avec les

premiers, & brûler ce qui m'étoit inutile. En recevant cet envoi, je trouvai qu'il manquoit dans le triage, plusieurs manuscrits que j'y avois mis, & nombre de lettres indifférentes en elles-mêmes, mais qui faisoient lacune dans la suite que j'avois voulu conserver, ayant déjà formé le projet d'écrire un jour mes mémoires. Cette infidélité me frappa Je ne pouvois l'attribuer à M. le Maréchal, dont je connoissois la droiture invariable, & la vérité de son amitié pour moi. Je n'osois non plus en soupçonner Mad. la Maréchale, sachant sur-tout qu'on ne pouvoit tirer de ces papiers, aucun usage qui pût me nuire, à moins de les falsifier. Je présumai que M. d'Alembert, qui depuis quelque temps, s'étoit introduit auprès d'elle, avoit trouvé le moyen de fureter ces papiers & d'en enlever ce qu'il lui avoit plu, soit pour tirer de ces papiers ce qui lui pouvoit convenir, soit pour tâcher de me susciter quelque tracasserie. Comme j'étois déjà déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins,

qui n'étoient pas les premiers de la même main, que j'avois endurés sans m'en plaindre. (*)

Par trait de temps, & malgré quelques démonstrations affectées & toujours plus rares, les sentimens secrets de Mad. de Luxembourg se manifestoient davantage de jour en jour : cependant, craignant toujours d'être injuste, je ne cessai point de me confier à elle dans mes malheurs, quoique toujours sans réponse & sans succès. Enfin en dernier lieu, ayant écrit à M. de Choiseul pour lui demander, dans l'extrêmité où j'étois, un passe-port pour sortir du royaume, & n'ayant point de réponse, j'écrivis encore à Mad. de Luxembourg, qui ne me fit aucune réponse non plus. Ce silence, dans la circonstance,

(*) Sans parler ici de ses *Elémens de musique*, je venois de parcourir un *Dictionnaire des beaux arts*, portant le nom d'un M. Lacombe, dans lequel je trouvai beaucoup d'articles tout entiers, de ceux que j'avois faits en 1749, pour l'*Encyclopédie*, & qui, depuis nombre d'années, étoient dans les mains de M. d'Alembert.

me parut décisif, & j'en conclus que si cette dame n'entroit pas directement dans le complot, du moins elle en étoit instruite, & ne vouloit m'aider ni à le connoître ni à m'en tirer. Je reçus le passeport lorsque j'avois cessé de l'attendre. M. de Choiseul l'accompagna d'une lettre d'un style obscur, ambigu, choquant même, & assez semblable à celui des lettres de M. de Mirabeau. Je jugeai qu'on ne m'avoit fait attendre ainsi le passe-port, que pour se donner le temps de machiner à son aise, dans les lieux où l'on savoit que j'avois dessein d'aller. Cette idée me fit changer sur-le-champ toutes mes résolutions, & prendre celle de retourner en Angleterre, où pour le coup, j'avois tout lieu de croire que je n'étois pas attendu. J'écrivis à l'ambassadeur; j'écrivis à M. Davenport : mais tandis que j'attendois mes réponses, j'apperçus autour de moi, une agitation si marquée, j'entendis rebattre à mes oreilles des propos si mystérieux, Bovier m'écrivoit de Grenoble des lettres si inquiétantes, qu'il fut clair qu'on cher-

choit à m'alarmer & me troubler tout-à-fait, & l'on réuſſit. Ma tête s'affecta de tant d'effrayans myſteres, dont on s'efforçoit d'augmenter l'horreur par l'obſcurité. Préciſément dans le même temps, on arrêta, dit-on, ſur la frontiere du Dauphiné, un homme qu'on diſoit complice d'un attentat exécrable : on m'aſſura que cet homme paſſoit par Bourgoin. (*) La rumeur fut grande, les propos myſtérieux allerent leur train, avec l'affectation la plus marquée. Enfin, quand on auroit formé le projet d'achever de me rendre tout-à-fait frénétique, on n'auroit pas pu mieux s'y prendre ; & ſi la plus noire fureur ne s'empara pas alors de mon ame, c'eſt que les mouvemens de cette eſpece ne ſont pas dans ſa nature. Vous ſentez, du moins, que dans l'émotion ſucceſſive qu'on m'avoit donnée, il n'y avoit pas là, de quoi me tranquilliſer ; & que tant de

(*) Comme on n'a plus entendu parler, que je ſache, de ce prétendu priſonnier, je ne doute point que tout cela ne fût un jeu barbare & digne de mes perſécuteurs.

noires idées qu'on avoit soin de renouveller & d'entretenir sans cesse, n'étoient pas propres à rendre aux miennes leur sérénité. Continuant cependant à me disposer au prochain départ pour l'Angleterre, je visitois à loisir les papiers qui m'étoient restés, & que j'avois dessein de brûler, comme un embarras inutile, que je traînois après moi. Je commençois cette opération sur un recueil transcrit de lettres, que j'avois discontinué depuis longtemps, & j'en feuilletois machinalement le premier volume, (*) quand je tombai par hasard sur la lacune dont j'ai parlé, & qui m'avoit toujours paru difficile à comprendre. Que devins-je, en remarquant que cette lacune tomboit précisément, sur le temps de l'époque dont le prisonnier qui venoit de passer, m'avoit rappellé l'idée, & à laquelle, sans cet événement, je n'aurois pas plus songé qu'auparavant ? Cette découverte me bouleversa. J'y trouvai la clef de tous les mys-

(*) C'en est ici le second.

teres qui m'environnoient. Je compris que cet enlevement de lettres avoit certainement rapport au temps où elles avoient été écrites, & que, quelqu'innocentes que fuſſent ces lettres, ce n'étoit pas pour rien qu'on s'en étoit emparé. Je conclus de là, que depuis plus de ſix ans ma perte étoit jurée, & que ces lettres, inutiles à tout autre uſage, ſervoient à fournir les points fixes des temps & des lieux, pour bâtir le ſyſtême d'impoſtures dont on vouloit me rendre la victime.

Dès l'inſtant même, je renonçai au projet d'aller en Angleterre; & ſans balancer un moment, je réſolus de m'expoſer, armé de ma ſeule innocence, à tous les complots que la puiſſance, la ruſe & l'injuſtice pouvoient tramer contre elle. (*) La nuit même où je fis cette affreuſe découverte, je ſongeai, ſachant bien que toutes mes lettres étoient ouvertes à la

(*) Ce fut par une ſuite de cette même réſolution, que je conſervai mon recueil de lettres, dont heureuſement je n'avois encore déchiré & brûlé que quelques feuillets.

poſte, à profiter du retour de M. Pepin de Belleiſle (*) qui m'étant venu voir la veille, m'accabloit des plus preſſantes offres de ſervice, & je lui remis le matin une lettre pour Mad. de Brionne, qui en contenoit une autre pour M. le prince de Conti, l'une & l'autre écrites ſi à la hâte, qu'ayant été contraint d'en tranſcrire une, j'envoyai le brouillon au lieu de la copie.

Tels ſont, autant que je puis me le rappeller, le ſujet & l'occaſion deſdites lettres : car encore une fois, l'agitation où j'étois en les écrivant, ne m'a pas permis de garder un ſouvenir bien diſtinct de tout ce qui s'y rapporte.

(*) Il venoit d'accompagner en Piémont, Mad. la princeſſe de Carignan.

LETTRE

A M. DUSAULX.

9 février 1771.

MONSIEUR. Je suis toujours frappé de l'idée que vous avez eue, de me mettre dans le livre que vous faites, en pendant avec un scélérat abominable, qui fait du masque de la vertu, l'instrument du crime, & qui, selon vous, la rend aussi touchante dans ses discours, qu'elle l'est dans mes écrits. J'ai toujours cru, je crois encore, qu'il faut aimer sincérement la vertu, pour savoir la rendre aimable aux autres; & que quiconque y croit de bonne foi, distingue aisément dans son cœur, le langage de l'hypocrisie, d'avec celui que le cœur a dicté. Vous me dites pour excuse, que vous portiez ce jugement à l'âge de dix-sept ans: mais, monsieur, à dix-sept ans vous n'aviez pas lu mes écrits; c'est à l'âge où vous êtes, c'est au moment où vous écrivez, que vous identifiez l'impression

que vous fait leur lecture, avec celle des discours du fourbe dont il s'agit. Si c'est là, la seule ou la plus honorable mention que vous faites dans votre ouvrage, d'un homme à qui vous marquez entre vous & lui, tant d'estime & d'empressement, le tour, si c'est un éloge, est neuf & bizarre; si c'est un art employé pour appuyer couvertement l'imposture, il est infernal. Vous paroissez disposé à changer dans le passage, ce qui peut me déplaire: n'y changez rien, monsieur; s'il a pu vous plaire un moment, il ne me déplaira jamais. Je suis bien aise que toute la terre sache quelle place vous donnez dans vos écrits, à un homme qu'en même temps, vous recherchez avec tant de zele, & à qui vous paroissez, au moins en parlant à lui, en donner une si belle dans votre estime & dans votre cœur. Cette remarque m'en rappelle d'autres trop petites pour être citées, mais sur l'effet desquelles je veux vous ouvrir le mien.

Après m'avoir dit si souvent & en si beaux termes, que vous me connoissiez,

m'aimiez, m'eſtimiez, m'honoriez parfaitement, il eſt conſtant, & je le dis de tout mon cœur, que les prévenances & les honnêtetés dont vous m'avez comblé, adreſſées dans votre intention comme dans la vérité, à un homme de bien & d'honneur, vous donnent à ma reconnoiſſance & à mon attachement, un droit que je ferai toujours empreſſé d'acquitter.

Mais s'il étoit poſſible, au contraire, que m'ayant pris pour un hypocrite & un ſcélérat, vous m'euſſiez cependant prodigué tant d'avances, de careſſes, de cajoleries de toute eſpece, pour capter ma confiance & mon amitié, ſoit parce que mon caractere ſuppoſé conviendroit au vôtre, ſoit pour aller par aſtuce, à des fins que vous me cacheriez avec ſoin: dans ce cas, il n'eſt pas moins ſûr qu'en tout état de choſes poſſible, vous ne feriez vous-même qu'un vil fourbe & un mal-honnête homme, digne de tout le mépris que vous auriez eu pour moi.

J'aurois bien quelque choſe encore à dire; mais je m'en tiens là, quant à

préſent. Voilà, monſieur, un doute que j'ai ſenti naître avec douleur, & qui s'augmente au point d'être intolérable. Je vous le déclare avec ma franchiſe ordinaire, dont, quelque mal qu'elle m'ait fait & qu'elle me faſſe, je ne me départirai jamais. Imitez-la, je vous prie, dans votre réponſe. Je vous montre bien mes ſentimens; montrez-moi ſi bien les vôtres, que je ſache avec certitude, ce que vous penſez de moi. Je me ſouviens de vous avoir dit que, ſi jamais je me défiois de vous, ce ſeroit votre faute. Vous voilà dans le cas; c'eſt à vous d'y pourvoir, au moins ſi vous donnez quelque prix à mon eſtime. En y pourvoyant, n'en faites pas à deux fois; car je vous avertis qu'à la ſeconde, vous n'y ſeriez plus à temps.

Je me ſuis confié à vous, monſieur, & à d'autres que je ne connoiſſois pas plus que vous. Le témoignage intérieur de l'innocence & de la vérité, m'a fait croire qu'il ſuffiſoit d'épancher mon cœur dans des cœurs d'hommes, pour y verſer le ſentiment dont il étoit plein. J'eſpere en-

core ne m'être pas trompé dans mon choix ; mais quand cet espoir m'abuseroit, je n'en serois point abattu. La vérité, le temps triompheront enfin de l'imposture, & de mon vivant même, elle n'osera jamais soutenir mes regards ; son plus grand soin, son plus grand art, est de s'y dérober : mais cet art même la décele. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra le mensonge marcher fiérement à la face du soleil, en interpellant à grands cris la vérité ; & celle-ci devenir cauteleuse, craintive & traîtresse, se masquer devant lui, fuir sa présence, n'oser l'accuser qu'en secret, & se cacher dans les ténebres.

Je vous fais, monsieur, mes très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

Le 16 février 1771.

J'AI voulu, monſieur, mettre un intervalle entre votre derniere lettre & celle-ci, pour laiſſer calmer mes premiers mouvemens, & agir ma ſeule raiſon. Votre lettre eſt bien plus employée à me dire ce que je dois penſer de vous, que ce que vous penſez de moi; quoique je vous euſſe prévenu que de ce dernier jugement, dépendoit abſolument l'autre. Il faut pourtant que je me décide, & que je vous juge en ce qui me regarde, quoique j'aie renoncé, comme vous me le conſeillez, à juger des hommes; bien convaincu que l'obſcur labyrinthe de leur cœur m'eſt impénétrable, à moi dont le cœur tranſparent comme le cryſtal, ne peut cacher aucun de ſes mouvemens; & qui, jugeant ſi long-temps des autres par

par moi, n'ai ceſſé depuis vingt ans, d'être leur jouet & leur victime.

A force de m'environner de ténebres, on m'a cependant rendu quelquefois un peu plus clairvoyant; & l'expérience & la néceſſité me font appercevoir bien des choſes, par le ſoin même qu'on prend à me les cacher. J'ai vu dans toute votre conduite avec moi, les honnêtetés les plus marquées, les attentions les plus obligeantes, & des fins ſecrettes à tout cela; j'y ai même démêlé des ſignes de peu d'eſtime en bien des points, & ſur-tout dans les petits cadeaux, auxquels vous m'avez apparemment cru fort ſenſible, au lieu qu'ils me ſont indifférens ou ſuſpects. *Timeo Danaos & dona ferentes.* C'eſt préciſément par le peu de cas que j'en fais, que je ne les refuſe plus, laſſé des diſputes & des ridicules que m'attirerent long-temps ces refus, par la maligne obſtination des donneurs qui avoient leurs vues, & bien ſûr en recevant & oubliant tout, d'écarter enfin plus ſûrement toutes ces petites amorces. Je cherchois un loge-

ment : vous avez voulu m'avoir pour voisin, & presque pour hôte ; cela étoit bon & amical ; mais j'ai vu que vous le vouliez trop, & que vous cherchiez à m'attirer ; vous avez fait par là tout le contraire. Vous avez cru que j'aimois les dînés ; vous avez cru que j'aimois les louanges : tout, à travers la pompe de vos paroles, m'a prouvé que j'étois mal connu de vous. Les je ne sais quoi, trop longs à dire, mais frappans à remarquer, m'ont averti qu'il y avoit quelque mystere caché sous vos caresses, & tout a confirmé mes premieres observations.

L'article que vous m'avez lu, a achevé de m'éclairer. Plus j'y ai réfléchi, moins je l'ai trouvé naturel dans ma position présente, de la part d'un bienveillant. Vous faites trop valoir le soin que vous avez pris de me lire cet article. Vous avez prévu que je le verrois un jour, & vous sentiez ce que j'en aurois pu penser & dire, si vous me l'eussiez tû jusqu'à sa publication. Vous avez cru me leurrer par ce mot d'*illustre*. Ah ! vous êtes trop loin de

voir combien la réputation d'homme bon, juſte & vrai, que je gardai quarante ans, & que je n'ai jamais mérité de perdre, m'eſt plus chere que toutes vos glorioles littéraires, dont j'ai ſi bien ſenti le néant. Ne changeons point, monſieur, l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir comment vous avez procédé pour faire paſſer un article auſſi captieux, mais comment il vous eſt venu dans l'eſprit de l'écrire, de me mettre gracieuſement en parallele avec un exécrable ſcélérat, & cela préciſément au moment où l'impoſture n'épargne aucune ruſe pour me noircir. Mes écrits reſpirent l'amour de la vertu, dont le cœur de l'auteur étoit embraſé. Quoi que mes ennemis puiſſent faire, cela ſe ſent & les déſole. Dites-moi, ſi pour énerver ce ſentiment, aucun d'eux s'y prit jamais plus adroitement que vous.

Et maintenant, au lieu de me dire nettement quel jugement vous portez de moi, de mes ſentimens, de mes mœurs, de mon caractere, comme vous le deviez dans la circonſtance, & comme je vous

en avois conjuré, vous me parlez de larmes d'attendriſſement & d'un intérêt de commiſération : comme ſi c'étoit aſſez pour moi, d'exciter votre pitié, ſans prétendre à des ſentimens plus honorables. Je vous eſtime encore, me dites-vous ; mais je vous plains. Moi, je vous réponds : quiconque ne m'eſtimera que par grace, trouvera difficilement en moi la même généroſité.

Je voudrois, monſieur, entendre un peu plus clairement, quel eſt ce grand intérêt que vous dites prendre en moi. Le premier, le plus grand intérêt d'un homme, eſt ſon honneur. Vous auriez donné, dites-vous, un de vos bras pour m'en ſauver un ? C'eſt beaucoup, & c'eſt même trop. Je n'aurois pas donné mon bras pour le vôtre ; mais je l'aurois donné, je le jure, pour la défenſe de votre honneur. Entouré de ces preneurs d'intérêt, qui ne cherchent qu'à me donner, comme faiſoit aux paſſans ce Romain, un écu & un ſoufflet à chaque rencontre, je ne prends pas le change ſur cet intérêt pré-

tendu ; je fais qu'ils n'ont d'autre but dans leur fauſſe bienveillance, que d'ajouter à leurs noirceurs, quand je m'en plains, le reproche de l'ingratitude.

Le généreux, le vertueux J. J. Rouſſeau, inquiet & défiant comme un lâche criminel. Monſieur Duſaulx, ſi vous ſentant poignarder par-derriere, par des aſſaſſins maſqués, vous pouſſiez en vous retournant, les cris de la douleur & de l'indignation, que diriez-vous de celui qui pour cela, vous reprocheroit froidement d'être inquiet & défiant comme un lâche criminel ?

Il n'y aura jamais que des cœurs capables du crime, qui puiſſent en ſoupçonner le mien ; & quant à la lâcheté, malgré tout l'effroi qu'on a voulu me donner, me voici dans Paris, ſeul, étranger, ſans appui, ſans amis, ſans parens, ſans conſeil, armé de ma ſeule innocence & de mon courage, à la merci d'adroits & puiſſans perſécuteurs, qui me diffament en ſe cachant, les provoquant & leur criant : parlez haut, me voilà. Ma foi, monſieur, ſi quelqu'un fait lâchement le

plongeon dans cette affaire, il me ſemble que ce n'eſt pas moi.

Je veux être juſte toujours. S'il n'y a contre moi, nulle œuvre de ténebres, votre reproche eſt fondé; j'en conviens: mais s'il exiſte une pareille œuvre, & que vous le ſachiez très-bien, convenez auſſi, que ce même reproche eſt bien barbare. Je prends là-deſſus, votre conſcience pour juge entre vous & moi.

Vous me trompez, monſieur, j'ignore à quelle fin; mais vous me trompez. C'eſt aſſurément tromper un homme, à qui l'on marque la plus tendre affection, que de lui cacher les choſes qui le regardent, & qu'il lui importe le plus de ſavoir. Encore une fois, j'ignore quels ſont vos motifs; mais je ſais qu'on ne trompe perſonne pour ſon bien. Je n'attaque à tout autre égard, ni votre droiture ni vos vertus. Je ne ſais qu'une ſeule choſe, mais je la ſais bien; c'eſt que vous me trompez.

Je veux que tout le monde liſe dans mon cœur, & que ceux avec qui je vis, ſachent comme moi-même, ce que je

penſe d'eux, quoiqu'une malheureuſe honte que je ne puis vaincre, m'empêche d'oſer le leur dire en face ; c'eſt afin que vous n'ignoriez pas mes ſentimens, que je vous écris. Du reſte, mon intention n'eſt de rompre avec vous, qu'autant que cela vous conviendra. Je vous laiſſe le choix. Si je connoiſſois un ſeul homme à ma portée, dont le cœur fût ouvert comme le mien, qui eût autant en horreur la diſſimulation, le menſonge, qui dédaignât, qui refuſât de hanter ceux auxquels il n'oſeroit dire ce qu'il penſe d'eux, j'irois à cet homme ; & très-ſûr d'en faire mon ami, je renoncerois à tous les autres ; il ſeroit pour moi tout le genre humain. Mais après dix ans de recherche inutile, je me laſſe, & ma lanterne eſt éteinte. Environné de gens qui, ſous un air d'intérêt groſſiérement affecté, me flattent pour me ſurprendre, je les laiſſe faire, parce qu'il faut bien vivre avec quelqu'un, & qu'en quittant ceux-là pour d'autres, je ne trouverois pas mieux. Du reſte, s'ils ne voient pas ce que je penſe d'eux, c'eſt

assurément leur faute. Je suis toujours surpris, je l'avoue, de les voir m'étaler pompeusement leurs vertus, & leur amitié pour moi ; je cherche inutilement comment on peut être vertueux & faux tout à la fois, comment on peut se faire un honneur de tromper les gens qu'on aime: je n'aurois jamais cru qu'on pût être aussi fiers d'être des traîtres. Livré depuis si long-temps à tous ces gens là, j'aurois tort assurément d'être difficile en liaisons, & bien plus de me refuser à la vôtre, puisque votre société me paroît très-agréable, & que sans vous confondre avec tous les empressés qui m'entourent, je vous compte parmi ceux que j'estime le plus: ainsi je vous laisse le maître de me voir, ou de ne pas me voir, comme cela vous conviendra. Pour l'intimité, je n'en veux plus avec personne, à moins que contre toute apparence, je ne trouve fortuitement l'homme juste & vrai, que j'ai cessé de chercher. Quiconque aspire à ma confiance, doit commencer par me donner la sienne ; & du reste, malade ou non,

pauvre ou riche, je trouverai toujours très-mauvais que ſous prétexte d'un zele, que je n'accepte point, qui que ce ſoit veuille malgré moi, ſe mêler de mes affaires.

Je viens de vous ouvrir mon cœur ſans réſerve. C'eſt à vous maintenant de conſulter le vôtre, & de prendre le parti qui vous conviendra. Je vous ſalue, monſieur, très-humblement.

LETTRE

A M. le chevalier DE COSSÉ.

Paris, le 25 juillet 1771.

JE ſuis, monſieur le chevalier, touché de vos bontés & des ſoins qu'elles vous ſuggerent en ma faveur. Très-perſuadé que ces ſoins de votre part, ſont des fruits de votre bon naturel & de votre bienveillance envers moi; après vous en avoir remercié de tout mon cœur, je prendrai la liberté d'y correſpondre par un conſeil qui part de la même ſource, & que la diffé-

rence de nos âges autorise de ma part: c'est, monsieur, de ne vous mêler d'aucune affaire, que vous n'en soyez préalablement bien instruit.

La pension que vous dites m'avoir été retirée, & que vous offrez de me faire rendre, m'a été apportée avec les arrérages, ici, dans ma chambre, il n'y a pas quatre mois, en une lettre de change de six mille francs, qu'on offroit de me payer comptant sur-le-champ; & je vous assure que les plus vives sollicitations ne furent pas épargnées, pour me faire recevoir cet argent. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire comprendre, que ceux qui ont prétendu vous mettre au fait de cette affaire, ne vous en ont pas fait un rapport fidelle, & que la difficulté n'est pas où vous la croyez voir.

Je vous réitere, monsieur, mes actions de graces de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, & qui m'est plus précieux que toutes les pensions du monde: mais comme j'ai pris mon parti sur celle-là, je vous prie de ne m'en reparler jamais. Agréez mes humbles salutations.

LETTRE

A M. LE NOIR.

Paris, le 15 janvier 1772.

MONSIEUR. Je ſais de quel prix ſont vos momens; je ſais qu'on les doit reſpecter : mais je ſais auſſi, que les plus précieux ſont ceux que vous conſacrez à protéger les opprimés; & ſi j'oſe en réclamer quelques-uns, ce n'eſt pas ſans titre pour cela.

Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumiere, à travers les ténebres dont on m'environne depuis dix ans, j'y renonce. J'ai de grands vices, mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi; j'ai commis de grandes fautes, mais que je n'ai point tues à mes amis; & ce n'eſt que par moi qu'elles ſont connues, quoiqu'elles aient été publiées par d'autres, qui ſont quelquefois plus diſcrets. A cela près, ſi quelqu'un m'impute quelque ſentiment vicieux, quelque diſcours blâmable, ou quelque acte injuſte, qu'il ſe montre, &

qu'il parle ; je l'attends & ne me cache pas. Mais tant qu'il ſe cachera, lui, de moi, pour me diffamer, il n'aura diffamé que lui-même, aux yeux de tout homme équitable & ſenſé. L'évidence & les ténebres ſont incompatibles ; les preuves adminiſtrées par de mal-honnêtes gens, ſont toujours ſuſpectes ; & celui qui, commençant par fouler aux pieds la plus inviolable loi du droit naturel & de la juſtice, ſe déclare par là, déjà lâche & méchant, peut bien être encore impoſteur & fourbe. Et comment donneroit-il à ſon témoignage, & ſi l'on veut à ſes preuves, la force que l'équité n'accorde même à nulle évidence, de diſpoſer de l'honneur d'un homme, plus précieux que la vie, ſans l'avoir mis préalablement en état de ſe défendre & d'être entendu ? Que celui donc qui s'obſtine à me juger ainſi, reſte dans le ſtupide aveuglement qu'il aime ; ſon erreur eſt de ſon propre fait ; c'eſt lui ſeul qu'elle déshonore : après m'être offert pour l'en tirer, je l'y laiſſe, puiſqu'il le veut, & qu'il m'eſt impoſſible de l'en guérir mal-

gré lui. Graces au ciel, tout l'art humain ne changera pas la nature des choſes; il ne fera pas que le menſonge devienne la vérité, ni que de mon vivant, la poitrine de J. J. Rouſſeau renferme le cœur d'un mal-honnête homme: cela me ſuffit, & je vis en paix, attendant que mon moment & celui de la vérité vienne; car il viendra, j'en ſuis très-ſûr, & je l'attends avec un témoignage qui me dédommage de celui d'autrui.

Tranquille donc ſur tout ce qu'on me cache avec tant de ſoin, & même ſur ce qui me parvient par haſard, j'ai laiſſé débiter parmi cent autres bruits non moins ineptes, que j'avois ceſſé de voir Mad. de Luxembourg, après lui avoir emporté trois cents louis; que je ne copiois de la muſique que par grimace; que j'avois de quoi vivre fort à mon aiſe; que j'avois ſix bonnes mille livres de rente; que la veuve Ducheſne faiſoit une penſion de ſix cents livres à ma femme; qu'elle m'en faiſoit une autre à moi de mille écus, pour une édition nouvelle de mes écrits, que j'avois

dirigée. J'ai laiſſé débiter tous ces menſonges; je n'ai fait qu'en rire quand ils me ſont revenus, & je n'ai pas même été tenté de vous importuner, monſieur, de mes plaintes à ce ſujet; quoique je ſentiſſe parfaitement, le coup que cette opinion de mon opulence devoit porter aux reſſources que mon travail me procure, pour ſuppléer à l'inſuffiſance de mon revenu. Une petite circonſtance de plus a paſſé la meſure, & m'a cauſé quelque émotion; parce que l'impoſture marchant toujours ſous le maſque de la trahiſon, a pris juſqu'ici grand ſoin de faire le plongeon devant moi, & ne m'avoit pas encore accoutumé à l'effronterie. Mais en voici une qui m'a, je l'avoue, affecté.

J'avois prié un de ceux qui m'ont averti des bruits dont je viens de parler, de tâcher d'apprendre ſi Mad. Ducheſne & le ſieur Guy y avoient quelque part. De chez eux, où il n'a trouvé que des garçons, il eſt allé chez Simon, qu'on lui diſoit avoir imprimé la nouvelle édition qui m'avoit été ſi bien payée. Simon lui

a dit qu'en effet, il venoit d'imprimer quelques-uns de mes écrits sous mes yeux; que j'en avois revu les épreuves, & que j'étois même allé chez lui, il n'y avoit pas long-temps. Quoique je sois par moi-même, le moins important des hommes, je le suis assez devenu par ma singuliere position, pour être assuré que rien de ce que je fais & de ce que je ne fais pas, ne vous échappe : c'est une de mes plus douces consolations; & je vous avoue, monsieur, que l'avantage de vivre sous les yeux d'un magistrat integre & vigilant, auquel on n'en impose pas aisément, est un des motifs qui m'ont arraché des campagnes, où, livré sans ressource aux manœuvres des gens qui disposent de moi, je me voyois en proie à leurs satellites, & à toutes les illusions par lesquelles les gens puissans & intrigans abusent si aisément le public, sur le compte d'un étranger isolé, à qui l'on est venu à bout de faire un inviolable secret de tout ce qui le regarde, & qui par conséquent n'a pas la moindre défense contre les mensonges les plus extravagans.

J'ai donc peu beſoin, monſieur, de vous dire que cette opulence, dont on me gratifie ſi libéralement dans les cercles, que toutes ces penſions ſi fiérement ſpécifiées, (*) cette édition qu'on me prête, ſont autant de fictions : mais je n'ai pu m'empêcher de mettre ſous vos yeux, l'impudence incroyable dudit Simon, que je

(*) Celles en particulier de Mad. Ducheſne, ſe réduiſent toutes, à une rente de trois cents francs, ſtipulée dans le marché de mon *Dictionnaire de muſique*. J'en ai une de ſix cents francs, de milord Maréchal, dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma priere, mais ſans autre ſûreté que ſon bon plaiſir, n'ayant aucun acte valable pour la réclamer de mon chef. J'ai une rente de dix livres ſterling, pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre, ſur la tête de l'acheteur & ſur la mienne; enſorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait enſemble onze cents francs de viager, dont il n'y a que trois cents de ſolides. Ajoutez à cela, quelqu'argent comptant, dernier reſte du petit capital que j'ai conſumé dans mes voyages, & que je m'étois réſervé pour avoir quelque avance, en faiſant ici mon établiſſement.

ne vis de mes jours, que je fache, chez qui je n'ai jamais mis le pied, dont je ne fais pas la demeure, & que j'ignorois même avant ces bruits, avoir imprimé aucun de mes écrits. Comme je n'attends plus aucune juſtice de la part des hommes, je m'épargne déſormais la peine inutile de la demander, & je ne vous demande à vous-même que la patience de me lire, quoique je faſſe l'exception qui eſt dûe à votre intégrité & à la généroſité qui vous intéreſſe aux infortunés. Mais ne voyant plus rien qui puiſſe me flatter dans cette vie, les reſtes m'en ſont devenus indifférens. La ſeule douceur qui peut m'y toucher encore, eſt que l'œil clairvoyant d'un homme juſte pénetre au vrai ma ſituation; qu'il la connoiſſe & me plaigne en lui-même, ſans ſe commettre pour ma défenſe, avec mes dangereux ennemis. Je vous aurois choiſi pour cela, monſieur, quand vous ne rempliriez point la place où vous êtes; mais j'y vois, je l'avoue, un avantage de plus, puiſque par cette place même, vous avez été à portée de vérifier

assez d'impostures, pour en présumer beaucoup d'autres, que vous pouvez vérifier de même un jour. Peut-être vous écrirai-je quelquefois encore, mais je ne vous demanderai jamais rien; & si ma confiance devient importune à l'homme occupé, je réponds du moins qu'elle ne sera jamais à charge au magistrat. Veuillez ne la pas dédaigner; veuillez, monsieur, vous rappeller qu'elle ne tient pas seulement au respect que vous m'avez inspiré, mais encore aux témoignages de bonté, dont vous m'avez honoré quelquefois, & que je veux mériter toute ma vie.

A la suite de cette lettre, l'auteur a ajouté, soit comme apostille, soit comme simple observation, l'article qu'on va lire.

IL n'est peut-être pas inutile d'observer que le sieur Guy vient très-fréquemment chez moi, sans avoir rien à me dire, & sans que je puisse trouver aucun motif à ses visites, vu que toutes les affaires que nous avons ensemble, n'exigent qu'une entrevue de deux minutes par an, & qu'il

n'y a point de liaiſon d'amitié entre lui & moi. Il m'a prié de lui faire un triage de chanſons dans les anciens recueils, pour en faire un nouveau. Je l'ai prié de mon côté, de me prêter quelques romans, pour amuſer ma femme durant les ſoirées d'hiver. Il eſt parti de là, pour me faire apporter en pompe, d'immenſes paquets de brochures qui, avec ſes allées & venues, lui donnent l'air d'avoir avec moi beaucoup d'affaires. Tout cela, joint aux bruits dont j'ai parlé, commence à me faire ſoupçonner que ces fréquentes viſites, que je ne prenois que pour un petit eſpionnage aſſez commun aux gens qui m'entourent, & très-indifférent pour moi, pourroient bien avoir un objet plus méthodique, & dirigé de plus loin. Il y a dans tout cela, de petites manœuvres adroites, dont le but me paroîtroit pourtant facile à découvrir, dans toute autre poſition que la mienne, pour peu qu'on y mît de ſoin.

LETTRE

A milord HARCOURT.

A Paris, 16 juin 1772.

J'AI reçu, milord, avec plaisir & reconnoissance, des témoignages de la continuation de votre souvenir & de vos bontés, par Mad. la duchesse de Portland, & je suis encore plus sensible à la peine que vous prenez de m'en donner par vous-même. J'avois espéré que l'ambassade de milord Harcourt pourroit vous attirer dans ce pays, & c'eût été pour moi, une véritable douceur de vous y voir. Je me dédommage, autant qu'il se peut, de cette attente frustrée, en nourrissant dans mon cœur & dans ma mémoire, les sentimens que vous m'avez inspirés, & qui sont par leur nature, à l'épreuve du temps, de l'éloignement & de l'interruption du commerce. Je n'entretiens plus de correspondance, je n'écris plus que pour l'absolue nécessité; mais je n'oublie point tout ce qui m'a

paru mériter mon eſtime & mon attachement ; & c'eſt dans cet aſyle de difficile accès, mais par-là plus digne de vous, & où rien n'entre ſans le paſſe-port de la vertu, que vous occuperez toujours une place diſtinguée.

Je ſuis ſenſible, milord, à vos offres obligeantes ; & ſi j'étois dans le cas de m'en prévaloir, je le ferois avec confiance, & même avec joie, pour vous montrer combien je compte ſur vos bontés : mais, graces au ciel, je n'ai nulle affaire, & tout ſur la terre m'eſt devenu ſi indifférent, que je ne me donnerois pas même la peine de former un deſir pour cette vie, quand cet acte ſeul ſuffiroit pour l'accomplir. Ma femme vous prie d'agréer ſes remerciemens très-humbles, de l'honneur de votre ſouvenir ; & nous vous offrons, milord, de tout notre cœur l'un & l'autre, nos ſalutations & nos reſpects.

LETTRE

A M. le comte D'O....

Paris, 1776.

VOUS vous donnez, monſieur le comte, pour avoir des ſingularités, & c'en eſt preſque une d'être obligeant ſans intérêt. C'en eſt une bien plus grande de l'être de plus loin, pour quelqu'un que l'on ne connoît pas. Vos offres obligeantes, le ton dont vous me les faites, & la deſcription de l'habitation que vous me deſtinez, feroient aſſurément très-capables de m'y attirer, ſi j'étois moins infirme, plus allant, plus jeune, & que vous fuſſiez plus près du ſoleil. Je craindrois d'ailleurs, qu'en voyant celui que vous honorez d'une invitation, vous n'euſſiez quelque regret. Vous attendriez un homme de lettres, un beau diſeur qui devroit payer d'eſprit & de paroles, votre généreuſe hoſpitalité; & vous n'auriez qu'un bon homme bien ſimple, que ſon goût & ſes malheurs ont

vendu fort solitaire, & qui pour tout amusement, herborise toute la journée, & trouve à commercer avec les plantes, cette paix si douce à son cœur, que lui ont refusé les humains. Je n'irai donc pas, monsieur, habiter votre maison; mais je me souviendrai toujours avec reconnoissance, que vous me l'avez offerte, & je regretterai quelquefois de n'y être pas, pour cultiver la bonté & l'amitié du maître. Agréez, monsieur le comte, je vous supplie, mes remerciemens très-sinceres, & mes très-humbles salutations.

REPONSE

A Mad. la comtesse DE *St.* ***.

Je suis fâché de ne pouvoir complaire à Mad. la comtesse; mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle est curieuse de voir, & jamais il n'a logé chez moi; le seul moyen d'y être admis, de mon aveu, pour quiconque m'est incon-

nu, c'eſt une réponſe cathégorique à ce billet. (1)

Seconde & derniere

REPONSE

*A Mad. la comteſſe de St. ***.*

Jeudi 23 mai 1776.

J'AI eu d'autant plus de tort, madame, d'employer un mot qui vous étoit inconnu, que je vois par la réponſe dont vous m'avez honoré, que même à l'aide d'un dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phraſe du billet, à laquelle il s'agit de répondre, eſt celle-ci : *Mais ce que je veux, & ce qui m'eſt dû tout au moins,*

(1) Ce billet, dont parle Rouſſeau, & dont il avoit accompagné ſa réponſe à Mad. la comteſſe de St. ***, étoit le billet circulaire, portant pour adreſſe: A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VERITE', qu'on ne donne pas ici, par la raiſon qu'il a déjà paru dans l'édition de Geneve 1782, fin du tome XXII in-8.

après une condamnation ſi cruelle & ſi infamante, c'eſt qu'on m'apprenne enfin quels ſont mes crimes, & comment, & par qui, j'ai été jugé.

Tout ce que je deſire ici, eſt une réponſe à cet article. C'eſt mal-à-propos que je la demandois *cathégorique :* car telle qu'elle ſoit, elle le ſera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur ſont ouverts pour le reſte de ma vie, à quiconque me dévoilera ce myſtere abominable. S'il m'impoſe le ſecret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement juſqu'à la mort ; & je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'eût rien appris. Voilà la réponſe que j'attends, ou plutôt que je deſire : car depuis longtemps, j'ai ceſſé de l'eſpérer.

Celle que j'aurai vraiſemblablement, ſera la feinte d'ignorer un ſecret qui, par le plus étonnant prodige, n'en eſt un que pour moi ſeul dans l'Europe entiere. Cette réponſe ſera moins franche aſſurément, mais non moins claire que la premiere : enfin, le refus même de ré-

pondre, n'aura pas pour moi plus d'obſcurité. De grace, madame, ne vous offenſez pas de trouver ici, quelques traces de défiance : c'eſt bien à tort que le public m'en accuſe ; car la défiance ſuppoſe du doute, & il ne m'en reſte plus à ſon égard. Vous voyez, par les explications dans leſquelles j'oſe entrer ici, que je procede au vôtre avec plus de réſerve, & cette différence n'eſt pas déſobligeante pour vous. Cependant vous avez commencé avec moi, comme tout le monde; & les louanges *hyperboliques* (*) & outrées, dont vos deux lettres ſont remplies, ſemblent être le cachet particulier de mes plus ardens perſécuteurs : mais loin de ſentir en les liſant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me cauſent, je n'ai pu me défendre d'un vif deſir que vous ne leur reſſemblaſſiez pas;

(*) Voici encore un mot pour le dictionnaire. Hélas! pour parler de ma deſtinée, il faudroit un vocabulaire tout nouveau, qui n'eût été compoſé que pour moi.

& malgré tant d'expériences cruelles, un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste, ce que vous me dites, madame, du prix que je mets au bonheur de me voir, ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite, faite avec les sentimens dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros, doit aller, s'il veut, à la foire, & non pas chez moi ; & tout le persifflage dont on assaisonne cette insultante curiosité, n'est qu'un outrage de plus, qui n'exige pas de ma part une grande différence. Voulez-vous donc, madame, être distinguée de la foule ? c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

Il est vrai que je copie de la musique : je ne refuse point de copier la vôtre, si c'est tout de bon que vous le dites ; mais cette vieille musique a tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-dessus. Néanmoins, votre volonté soit faite. Je vous supplie, madame la comtesse, d'agréer mon respect.

MEMOIRE

Ecrit au mois de février 1777, & depuis lors remis ou montré à diverſes perſonnes.

MA femme eſt malade depuis long-temps ; & le progrès de ſon mal, qui la met hors d'état de ſoigner ſon petit ménage, lui rend les ſoins d'autrui néceſſaires à elle-même, quand elle eſt forcée à garder ſon lit. Je l'ai juſqu'ici gardée & ſoignée dans toutes ſes maladies ; la vieilleſſe ne me permet plus le même ſervice. D'ailleurs le ménage, tout petit qu'il eſt, ne ſe fait pas tout ſeul ; il faut ſe pourvoir au dehors, des choſes néceſſaires à la ſubſiſtance, & les préparer ; il faut maintenir la propreté dans la maiſon. (*) Ne pouvant remplir ſeul tous ces ſoins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'eſſayer de don-

(*) Mon inconcevable ſituation, dont perſonne n'a l'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

ner une ſervante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait ſentir l'inſuffiſance & les inconvéniens inévitables & intolérables de cette reſſource, dans une poſition pareille à la nôtre. Réduits à vivre abſolument ſeuls, & néanmoins hors d'état de nous paſſer du ſervice d'autrui, il ne nous reſte dans les infirmités & l'abandon, qu'un ſeul moyen de ſoutenir nos vieux jours: c'eſt de prier ceux qui diſpoſent de nos deſtinées, de vouloir bien diſpoſer auſſi de nos perſonnes, & nous ouvrir quelqu'aſyle où nous puiſſions ſubſiſter, à nos frais, mais exempts d'un travail qui déſormais paſſe nos forces, & de détails & de ſoins dont nous ne ſommes plus capables.

Du reſte, de quelque façon qu'on me traite, qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté, dans un hôpital ou dans un déſert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs (ſi de ceux-ci il en eſt encore), je conſens à tout, pourvu qu'on rende à ma femme les ſoins que ſon état exige, & qu'on me donne le couvert,

le vêtement le plus ſimple & la nourriture la plus ſobre juſqu'à la fin de mes jours, ſans que je ſois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela, ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets & de rentes; & j'ai lieu d'eſpérer que cela pourra ſuffire dans des provinces où les denrées ſont à bon marché, & dans des maiſons deſtinées à cet uſage, où les reſſources de l'économie ſont connues & pratiquées; ſur-tout en me ſoumettant, comme je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens.

Je crois ne rien demander en ceci, qui dans une auſſi triſte ſituation que la mienne, s'il en peut être, ſe refuſe parmi les humains; & je ſuis même bien ſûr que cet arrangement, loin d'être onéreux à ceux qui diſpoſent de mon ſort, leur vaudroit des épargnes conſidérables, & de ſoucis & d'argent. Cependant l'expérience que j'ai du ſyſteme qu'on ſuit à mon égard, me fait douter que cette faveur me ſoit accordée: mais je me dois de la demander; & ſi elle m'eſt refuſée, j'en ſupporterai plus

patiemment dans ma vieilleſſe, les angoiſſes de ma ſituation, en me rendant le témoignage d'avoir fait ce qui dépendoit de moi pour les adoucir.

FRAGMENT

Trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU.

QUICONQUE, ſans urgente néceſſité, ſans affaires indiſpenſables, recherche, & même juſqu'à l'importunité, un homme dont il penſe mal, ſans vouloir s'éclaircir avec lui, de la juſtice ou de l'injuſtice du jugement qu'il en porte, ſoit qu'il ſe trompe ou non dans ce jugement, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent, eſt certainement la duplicité d'un traître, & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire en ſe cachant d'un homme, pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui, qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte

que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils, & celui dont les effets ſont les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit, on le menaceroit peut-être de le diffamer; mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit ſon crime en particulier; en le cachant à tout le monde; mais le dire à tout le monde en le cachant à lui ſeul, & feindre encore de s'intéreſſer à lui, eſt le raffinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par ſupercherie, à quelqu'un malgré lui, n'eſt pas le ſervir, c'eſt l'avilir; ce n'eſt pas un acte de bonté, c'en eſt un de malignité: ſur-tout ſi, rendant l'aumône meſquine, inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en eſt l'objet, on fait diſcrétement enſorte que tout le monde en ſoit inſtruit, excepté lui. Cette fourberie eſt non-ſeulement cruelle, mais baſſe. En ſe couvrant du maſque de la bienfaiſance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup

en

en ingratitude l'indignation de l'honneur outragé.

Le don eſt un contrat qui ſuppoſe toujours le conſentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruſe, & qui n'eſt pas accepté, eſt un vol. Il eſt tyrannique, il eſt horrible de vouloir faire en trahiſon, un devoir de la reconnoiſſance à celui dont on a mérité la haine & dont on eſt juſtement mépriſé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas poſſible, où il ſoit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à celui qu'on punit de mort, l'accuſation, l'accuſateur & ſes preuves. L'évidence même eſt ſoumiſe à cette indiſpenſable loi : car ſi toute la ville avoit vu un homme en aſſaſſiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accuſé ſans l'interroger & l'entendre. Autrement, il n'y auroit plus de ſûreté pour perſonne, & la ſociété s'écrouleroit par ſes fondemens. Si cette loi ſacrée eſt ſans excep-

tion, elle eſt auſſi ſans abus; puiſque toute l'adreſſe d'un accuſé ne peut empêcher qu'un délit démontré, ne continue à l'être, ni le garantir en pareil cas, d'être convaincu. Mais ſans cette conviction, l'évidence ne peut exiſter. Elle dépend eſſentiellement des réponſes de l'accuſé ou de ſon ſilence; parce qu'on ne ſauroit préſumer que des ennemis, ni même des indifférens, donneront aux preuves du délit, la même attention à ſaiſir le foible de ces preuves, ni les éclairciſſemens qui les peuvent détruire, que l'accuſé peut naturellement y donner: ainſi perſonne n'a droit de ſe mettre à ſa place, pour le dépouiller du droit de ſe défendre, en s'en chargeant ſans ſon aveu; & ce ſera beaucoup même, ſi quelquefois une diſpoſition ſecrette ne fait pas voir à ces gens, qui ont tant de plaiſir à trouver l'accuſé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eût démontré l'impoſture, s'il avoit été entendu.

Il ſuit de là, que cette même évidence eſt contre l'accuſateur, lorſqu'il s'obſtine

à violer cette loi ſacrée ; car cette lâcheté d'un accuſateur, qui met tout en œuvre pour ſe cacher de l'accuſé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler ſon impoſture & juſtifier l'innocent. Donc, tous ceux qui dans ce cas, approuvent les manœuvres de l'accuſateur & s'y prêtent, ſont des ſatellites de l'iniquité.

Nous ſouſſignés acquieſçons de tout notre cœur, à ces maximes, & croyons toute perſonne raiſonnable & juſte, tenue d'y acquieſcer.

FIN du ſeptieme & dernier volume.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce volume.

LETTRE *à M. d'Ivernois.* page 1
au même. 6
à Mad. la marquise de Verdelin. 9
à M. Marc-Michel Rey. 18
à M. d'Ivernois. 26
au même. 29
à Mad. la comtesse de Boufflers. 32
à M. Davenport. 38
à M. Granville. 42
au même. 43
au même. 44
au même. 45
au même. 46
à Mlle. Deves, aujourd'hui Mad. Port. 47
à M. Davenport. 48
à Mad. la duchesse de Portland. 49
à M. Roustan. 51
à M. Richard Davenport. 56
à M. Laliaud. 58
à M. d'Ivernois. 59
à M. Davenport. 61

LETTRE *à milord Newnham, aujourd'hui lord Harcourt.* page 64
à M. 65
RÉPONSES *aux questions faites par M. de Chauvel.* 69
à M. de Voltaire. 75
BILLET *au même.* 80
LETTRE *à M.* 81
à M. d'Ivernois. 83
à M. Granville. 86
à M. d'Ivernois. 88
à M. Davenport. 91
à milord Harcourt. 92
au même. 94
à M. Davenport. 97
à milord Harcourt. 98
à M. d'Ivernois. 101
à M. le marquis de Mirabeau. 103
à milord Harcourt. 105
à M. Davenport. 107
à quelque personne en place, peut-être à M. le général C....y. 109
à M. le marquis de Mirabeau. 120
au même. 121
au même. 122
au même. 125
au même. 127
à milord Harcourt. 128
à M. Granville. 129
à M. le marquis de Mirabeau. 131
au même. 133

LETTRE à M. d'Ivernois. page 136
à M. 140
à M. le marquis de Mirabeau. 141
à milord Harcourt. 142
à M. le marquis de Mirabeau. 145
à M. Granville. 147
à M. le marquis de Mirabeau. 150
à M. d'Ivernois. 153
au même. 154
au même. 170
à M. Moultou. 174
à M. d'Ivernois. 181
à M. le marquis de Mirabeau. 183
à M. de la Lande. 186
à M. d'Ivernois. 189
au même. 190
à M. le prince de Conti. 194
à Mlle. le Vasseur, sous le nom de Mlle. Renou. 195
à M. Laliaud. 199
à M. le comte de Tonnerre. 201
au même. 203
à M. Laliaud. 223
au même. 228
à M. le comte de Tonnerre. 235
à M. Moultou. 242
à M. Laliaud. 246
au même. 254
à M. Moultou. 257
à M. Laliaud. 263
à M. Moultou. 268

LETTRE *à M. Laliaud.* page 272
au même. 275
à M. Moultou. 277
à M. Laliaud. 281
à M. Moultou. 286
à M. Beau-Château. 289
au même. 290
à M. Laliaud. 291
au même. 294
au même. 296
à M. Moultou. 300
à M. Laliaud. 306
à M. le prince de Conti. 308
à Mad. Rouſſeau. 310
à M. Laliaud. 321
à M. Moultou. 322
à M. Laliaud. 324
à M. Moultou. 327
au même. 328
à Mad. Goncerut née Rouſſeau. 330
à M. de S. Germain. 332
EXTRAIT *d'une lettre à M. du Belloy.* 394
LETTRE *à M. Moultou.* 397
à M. Laliaud. 404
à M. Moultou. 405
à M. de Cezarges. 411
FRAGMENT *d'une lettre à M. L. D. M.* 413
LETTRE *à M. DuSaulx.* 427
au même. 432
à M. le chevalier de Coſſé. 441

LETTRE *à M. LeNoir.* page 443
à milord Harcourt. 452
à M. le comte d'O.... 454
RÉPONSE *à Mad. la comteſſe de St.* ***. 455
Seconde & derniere réponſe à Mad. la comteſſe de St. ***. 456
MEMOIRE *écrit au mois de février 1777, & depuis lors remis ou montré à diverſes perſonnes.* 460
FRAGMENT *trouvé parmi les papiers de J. J. Rouſſeau.* 463

FIN de la Table du Tome VII.